







OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-SEIZIEME.

AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.



LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.
DU ROI.

De Potsdam, le 13 février. 1749.

JE reçois avec plaifir deux de vos lettres à la fois : avouez-moi que ce grand envoi des vers vous a paru affez ridicule. Il me femble que c'eft *Therfite* qui veut faire affaut de valeur contre *Achille*. J'efpérais qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pièces, comme vous en ufiez autrefois lorfque j'étais habitant de Remusberg, où le pauvre *Keyferling* que je regrette et que je regretterai toujours, vous admirait. Mais *Voltaire* devenu courtifan ne fait donner que des louanges; le métier en eft, je l'avoue, moins dangereux. Ne penfez pas cependant que ma gloire poëtique fe fût offenfée de vos corrections; je n'ai point la fatuité de préfumer qu'un allemand faffe de bons vers français.

1749.

La critique douce et civile
Pour un auteur eſt un grand bien;
Dans ſon amour propre imbécille,
Sur ſes défauts il ne voit rien.
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Bleſſe à la vérité ſes yeux,
Mais bientôt il n'en voit que mieux;
Il corrige, il devient ſévère.
Qui tend à la perfection,
Limant, poliſſant ſon ouvrage,
Diſtingue la correction
De la ſatire et de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner; je ſens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me diſiez comment.

Ne penſez-vous pas que de bien faire des vers eſt un acheminement pour bien écrire en proſe? le ſtyle n'en deviendrait-il pas plus énergique, ſur-tout ſi l'on prend garde de ne point charger la proſe d'épithètes, de périphraſe et de tours trop poëtiques?

J'aime beaucoup la philoſophie et les vers. Quand je dis philoſophie, je n'entends ni la géométrie ni la métaphyſique: la première quoique ſublime n'eſt point faite pour le commerce des hommes; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'anglais; qu'il gouverne le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planète que j'habite; pour la métaphyſique, c'eſt, comme vous le dites très-bien, un ballon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices et des abymes; et je

me persuade que la nature ne nous a point faits pour deviner ses secrets, mais pour coopérer au plan qu'elle s'est proposé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie; et ne nous embarrassons point si ce sont des mobiles supérieurs qui nous font agir, ou si c'est notre liberté. Si cependant j'osais hasarder mon sentiment sur cette matière, il me semble que ce sont nos passions et les conjonctures dans lesquelles nous nous trouvons qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne sais point ce qu'on en pourra conclure. Je sens bien que c'est ma volonté qui me fait faire des vers tant bons que mauvais; mais j'ignore si c'est une impulsion étrangère qui m'y force; toutefois lui devrais-je savoir mauvais gré de ne pas mieux m'inspirer.

Ne vous étonnez point de mon *ode sur la guerre*; ce sont, je vous assure, mes sentimens. Distinguez l'homme d'état du philosophe, et sachez qu'on peut faire la guerre par raison, qu'on peut être politique par devoir et philosophe par inclination. Les hommes ne sont presque jamais placés dans le monde selon leur choix: de-là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de ministres et de princes, mauvais.

Si tout était bien assorti
Sur ce ridicule hémisphère,
L'ouvrier, quittant son outil,
Serait amiral ou corsaire;
Le roi peut-être charbonnier;
Le général un maltotier;

1749.

Le berger maître de la terre;
L'auteur un grand foudre de guerre;
Mais raffinons-nous là-dessus,
Chacun conservera sa place;
Le monde va par ses vieux us;
Et jusqu'à la dernière race
On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je pense de la tragédie de *Crébillon*. J'admire l'auteur de Rhadamiste, d'Électre et de Sémiramis, qui sont de toute beauté; et le Catilina de *Crébillon* me paraît l'Attila de *Corneille*, avec cette différence, que le moderne est bien au-dessus de son prédécesseur pour la fabrique des vers. Il paraît que *Crébillon* a trop défiguré un trait de l'histoire romaine, dont les moindres circonstances sont connues. De tout son sujet, *Crébillon* ne conserve que le caractère de *Catilina*. *Cicéron*, *Caton*, la république romaine et le fond de la pièce, tout est si fort changé et même avili, que l'on n'y reconnaît rien que les noms. Par cela même *Crébillon* a manqué d'intéresser ses auditeurs. *Catilina* y est un fourbe [illegible] que l'on voudrait voir punir, et la république romaine un assemblage de fripons pour lesquels on est indifférent. Il fallait peindre Rome grande, et les suppôts de sa liberté aussi généreux que sages et vertueux; alors le parterre serait devenu citoyen romain, et aurait tremblé avec *Cicéron* sur les entreprises audacieuses de *Catilina*. De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la conjuration soit clairement développé; on ignore quel était

le véritable dessein de *Catilina*; et il me semble que sa conduite est celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque scène; il semble qu'ils n'y viennent que pour faire changer de dialogue à *Catilina*: on peut retrancher de la pièce, sans y rien changer, *Lentulus* et les ambassadeurs gaulois qui ne sont que des personnages inutiles, pas même épisodiques. Le quatrième acte est le plus mauvais de tous; ce n'est qu'un persifflage; et dans le cinquième acte, *Catilina* vient se tuer dans le temple, parce que l'auteur avait besoin d'une catastrophe. Il n'y a aucune raison valable qui l'amène là; il semble qu'il devait sortir de Rome comme fit effectivement le vrai *Catilina*.

1749.

Ce n'est que la beauté de l'élocution et le caractère de *Catilina* qui soutiennent cette pièce sur le théâtre français. Par exemple, lorsque *Catilina* est amoureux, c'est comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être.

C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caractères rapides de *Cicéron* et de *Caton*?

Timide, soupçonneux et prodigue de plaintes, *etc.*

En un mot, cette pièce me paraît un dialogue divinement rimé. Souvenez-vous cependant que la critique est aisée et que l'art est difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été; si cela se peut, et que vous fassiez un tour ici au mois de juillet, cela me fera beaucoup de plaisir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre

1749. mille vers ou environ, dont *Valory* eſt le héros; il n'y manque que cette ſervante qui alluma dans vos ſens des feux ſéditieux que ſa pudeur ſut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez ſans dents, ſans oreilles, ſans yeux et ſans jambes, ſi vous ne le pouvez autrement : pourvu que ce je ne ſais quoi qui vous fait penſer et qui vous inſpire de ſi belles choſes, ſoit du voyage, cela me ſuffit. Je recevrai volontiers les fragmens des campagnes de *Louis XV*, mais je verrai avec plus de ſatisfaction encore la fin du *Siècle de Louis XIV*. Vous n'achevez rien et cet ouvrage ſeul ferait la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte français, et que *Voltaire* et *Monteſquieu* qui écrivent en proſe. Si vous faites divorce avec les Muſes, à qui ſera-t-il déſormais permis d'écrire? ou pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on ſoutenir la lecture?

Ne boudez donc point avec le public, et n'imitez point le dieu d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob*, qui punit les crimes des pères juſqu'à la quatrième génération. Les perſécutions de l'envie ſont un tribut que le mérite paye au vulgaire. Si quelques miſérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations et la poſtérité en feront les dupes. Malgré la vétuſté des temps nous admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athènes et de Rome : les cris d'*Eſchine* n'obſcurciſſent point la gloire de *Démoſthènes*; et quoi qu'en diſe *Lucain*, *Céſar* paſſe et paſſera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits.

Je vous garantis que vous ferez divinifé après votre mort. Cependant ne vous hâtez pas de devenir dieu; contentez-vous d'avoir votre apothéofe en poche, et d'être eftimé de toutes les perfonnes qui font au-deffus de l'envie et des préjugés, au nombre defquelles je vous prie de me compter.

1749.

LETTRE II.

DU ROI.

De Potsdam, le 5 mars.

Il y a de quoi purger toute la France avec les pilules que vous me demandez, et de quoi tuer vos trois académies. Ne vous imaginez pas que ces pilules foient des dragées; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à d'*Arget* de vous envoyer de ces pilules qui ont une fi grande réputation en France, et que le défunt *Stahl* fefait faire par fon cocher: il n'y a ici que les femmes groffes qui s'en fervent. Vous êtes en vérité bien fingulier de me demander des remèdes, à moi qui fus toujours incrédule en fait de médecine.

Quoi! vous avez l'efprit crédule
A l'égard de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pilule,
N'en font pas moins des affaffins!
Vous n'avez plus qu'un pas à faire,
Et je vois mon dévot Voltaire
Nafiller chez les capucins.

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir; il n'y a de vrai bien en ce monde que la fanté;

1749. que ce soit les pilules, le séné ou les clystères qui vous rétablissent, peu importe : les moyens sont indifférens, pourvu que j'aie encore le plaisir de vous entendre; car il ne sera plus possible de vous voir : vous devez être tout-à-fait invisible à présent.

> Malgré la sorbonne plénière,
> J'avais fermement dans l'esprit
> Que l'homme n'est qu'une matière
> Qui naît, végette et se détruit :
> De cette opinion qu'on blâme
> Je reconnais enfin les torts ;
> Car j'admire votre belle ame,
> Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une épître qui contient l'apologie de ces pauvres rois contre lesquels tout l'univers glose, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai successivement : c'est mon délassement que de faire des vers. Si je péche du côté de l'élocution, du moins trouverez-vous des choses dans mes épîtres, et point de ce paralogisme vain, de cette crême fouettée qui n'étale que des mots et point de pensées. Ce n'est qu'à vous autres, *Virgiles* et *Horaces* français, qu'il est permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux, cette variété de tours, de passer naturellement du style sérieux à l'enjoué, et d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon sens.

Nous autres étrangers qui ne renonçons pas pour notre part à la raison, nous sentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à

l'élégance et à la pureté que demandent les lois rigoureuſes de la poéſie françaiſe. Cette étude demande un homme tout entier ; mille devoirs, mille occupations me diſtraient. Je ſuis un galérien enchaîné ſur le vaiſſeau de l'Etat, ou comme un pilote qui n'oſe ni quitter le gouvernail ni s'endormir ſans craindre le ſort du malheureux *Palinure*. Les muſes demandent des retraites et une entière égalité d'ame dont je ne peux preſque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt ; ma muſe ſe refroidit, et mon eſprit ne ſe remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours comme dans les retraites de Cirey, dans les priſons de la baſtille comme ſur des paillaſſes en voyage ; la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre ; c'eſt un ananas qui porte dans des ſerres, et qui périt en plein air.

1749.

Adieu ; paſſez par tous les remèdes que vous voudrez, mais ſur-tout ne trompez pas mes eſpérances, et venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers, une fillette pucelle à votre uſage, et des vers en votre honneur.

LETTRE III.

DU ROI.

Avril.

DANS votre proſe délicate
Vous avancez très-poliment
Que je ne ſuis qu'un automate,
Un ſtoïque ſans ſentiment ;

1749.

Mes larmes coulent pour Electre,
Je suis sensible à l'amitié,
Mais le plus héroïque spectre
Ne m'inspire que la pitié.

Votre cardinal *Quirini* est bien digne du temps des spectres et des sortiléges : vous connaissez votre monde ; et c'était bien s'adresser, de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre se trouvait obligé en conscience de trembler devant l'ombre de *Ninus* ; je vous réponds que le bibliothécaire de sa Sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne suis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un sentiment différent, et de vous dire ingénument ce que je pense de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de Sémiramis, ce n'en est pas moins l'ombre de *Ninus* : c'est cette ombre qui inspire des remords dévorans à sa veuve parricide ; c'est l'ombre qui permet galamment à sa veuve de convoler en secondes noces. L'ombre fait entendre du fond de son tombeau une voix gémissante à son fils ; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, et atterer la ville de Babylone ; il arme enfin son fils du poignard dont *Ninias* assassine sa mère. Il est si vrai que défunt *Ninus* fait le nœud de votre tragédie, que sans les rêves et les apparitions différentes de cette ame errante, la pièce ne pourrait pas se jouer. Si j'avais un rôle à choisir dans cette tragédie, je

prendrais celui du revenant ; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoute, avec la même sincérité, que les caractères sont soutenus à merveille, que la vérité parle par vos acteurs, que l'enchaînure des scènes est faite avec un grand art. *Sémiramis* inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce et artificieux *Assur*, mis en opposition avec le fier et généreux *Ninias*, forme un contraste admirable ; on déteste le premier ; aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action, parce qu'elle n'aurait produit aucun effet. On s'intéresse à *Ninias* ; mais on est étonné de la façon dont il tue sa mère ; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre *Azéma* qu'elle porte des paquets, et que ces quiproquo soient la cause de la catastrophe ; toute la pièce est versifiée avec force, les vers me paraissent de la plus belle harmonie, et dignes de l'auteur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette tragédie que de la voir représenter, parce que le spectre me paraîtrait risible, et que cela serait contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie et de rire à la comédie.

> Du temps de Plaute et d'Euripide,
> Le parterre moriginé
> Suivait ce goût sage et solide ;
> Par malheur il est suranné.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie ? Les grandes passions me plaisent sur le théâtre ; je sens une satisfaction secrète lorsque l'auteur

1749.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 15 mai.

J'AURAI l'honneur d'être purgé
De la main royale et chérie
Qu'on vit, bravant le préjugé,
Saigner l'Autriche et la Hongrie.
Grand Prince, je vous remercie
Des salutaires petits grains
Qu'avec des vers un peu malins
Me départ votre courtoisie.
L'inventeur de la poésie,
Ce dieu que si bien vous servez,
Ce dieu dont l'esprit vous domine,
Fut aussi, comme vous savez,
L'inventeur de la médecine.
Mais vous avez aux champs de Mars
Fait connaître à toute la terre
Que ce dieu qui préside aux arts
Est maître dans l'art de la guerre.
C'est peu d'avoir, par maint écrit,
Etendu votre renommée;
L'Autriche à ses dépens apprit
Ce que vaut un homme d'esprit
Qui conduit une bonne armée.
Il prévoit d'un œil pénétrant,
Il combine avec prud'hommie,
Avec ardeur il entreprend;
Jamais sot ne fut conquérant,
Et pour vaincre il faut du génie.

Je crois actuellement votre Majesté à Neis

ou

ou à Glogau, fesant quelques bonnes épigrammes contre les Ruſſes. Je vous ſupplie, Sire, d'en faire auſſi contre le mois de mai qui mérite ſi peu le nom de printemps, et pendant lequel nous avons froid comme dans l'hiver. Il me paraît que ce mois de mai eſt l'emblème des réputations mal acquiſes. Si les pilules dont votre Majeſté a honoré ma caducité peuvent me rendre quelque vigueur, je n'irai pas chercher les chambrières de M. de *Valory*; l'eſpèce féminine ne me ferait pas faire une demi-lieue, j'en ferais mille pour vous faire encore ma cour. Mais je vous prie de m'accorder une grâce qui vous coûtera peu; c'eſt de vouloir bien conquérir quelques provinces vers le Midi, comme Naples et la Sicile, ou le royaume de Grenade et l'Andalouſie. Il y a plaiſir à vivre dans ces pays-là; l'on y a toujours chaud. Votre Majeſté ne manquerait pas de les viſiter tous les ans, comme elle va au grand Glogau, et j'y ferais un courtiſan très-aſſidu. Je vous parlerais de vers ou de proſe ſous des berceaux de grenadiers et d'orangers, et vous ranimeriez ma verve glacée; je jeterais des fleurs ſur les tombeaux des *Keyſerling* et du ſucceſſeur de *la Croze* (1) que votre Majeſté avait ſi heureuſement arraché à l'Egliſe pour l'attacher à votre perſonne; et je voudrais comme eux mourir fort tard à votre ſervice; car en vérité, Sire, il eſt bien triſte de vivre ſi long-temps loin de *Fréderic le grand*.

(1) Erudit célèbre, qui de bénédictin s'était fait luthérien et était devenu bibliothécaire du roi de Pruſſe. *Jordan*, mort en 1745, lui avait ſuccédé.

1749.

LETTRE V.

DU ROI.

Le 16 de mai.

VOILA ce qui s'appelle écrire. J'aime votre franchise ; oui, votre critique m'instruit plus en deux lignes, que ne feraient vingt pages de louanges.

Ces vers que vous avez trouvés passables, sont ceux qui m'ont le moins coûté. Mais quand la pensée, la césure et la rime se trouvent en opposition, alors je fais de mauvais vers, et je ne suis pas heureux en corrections.

Vous ne vous appercevez pas des difficultés qu'il me faut surmonter pour faire passablement quelques strophes. Une heureuse disposition de la nature, un génie facile et fécond vous ont rendu poëte sans qu'il vous en ait rien coûté : je rends justice à l'infériorité de mes talens ; je nage dans cet océan poëtique avec des joncs et des vessies sous les bras. Je n'écris pas aussi-bien que je pense ; mes idées sont souvent plus fortes que mes expressions, et dans cet embarras je fais le moins mal que je peux.

J'étudie à présent vos critiques et vos corrections, elles pourront m'empêcher de retomber dans mes fautes précédentes ; mais il en reste encore tant à éviter, qu'il n'y a que vous seul qui puissiez me sauver de ces écueils.

Sacrifiez-moi, je vous prie, ces deux mois que vous me promettez. Ne vous ennuyez point de

m'inſtruire : ſi l'extrême envie que j'ai d'apprendre, et de réuſſir dans une ſcience qui de tout temps a fait ma paſſion, peut vous récompenſer de vos peines, vous aurez lieu d'être ſatisfait.

1749.

J'aime les arts par la raiſon qu'en donne *Cicéron*. Je ne m'élève point aux ſciences par la raiſon que les belles-lettres ſont utiles en tout temps, et qu'avec tout l'algèbre du monde, on n'eſt ſouvent qu'un ſot lorſqu'on ne ſait pas autre choſe. Peut-être dans dix ans la ſociété tirera-t-elle de l'avantage des courbes que des ſonges-creux d'algébriſtes auront quarrées laborieuſement. J'en félicite d'avance la poſtérité ; mais, à vous parler vrai, je ne vois dans tous ces calculs qu'une ſcientifique extravagance. Tout ce qui n'eſt ni utile ni agréable, ne vaut rien. Quant aux choſes utiles, elles ſont toutes trouvées ; et pour les agréables, j'eſpère que le bon goût n'y admettra point d'algèbre.

Je ne vous enverrai plus ni proſe ni vers. Je vous compte ici au commencement de juillet, et j'ai tout un fatras poëtique dont vous pourrez faire la diſſection ; cela vaut mieux que de critiquer *Crébillon* ou quelque autre, où certainement vous ne trouverez ni des fautes auſſi groſſières ni en auſſi grand nombre que dans mes ouvages.

Il n'y a que des chardons à cueillir ſur les bords de la Néva, et point de lauriers : ne vous imaginez point que j'aille là pour faire mon bonheur ; vous me trouverez ici, pacifique citoyen de Sans-ſouci, menant la vie d'un particulier philoſophe.

dit à cette occaſion que vous aviez donné une nouvelle comédie au théâtre, que Nanine avait eu beaucoup de ſuccès. J'ai été étonné d'apprendre qu'il paraiſſait de vos ouvrages dont j'ignorais juſqu'au nom. Autrefois je les voyais en manuſcrit, à préſent j'apprends par d'autres ce qu'on en dit; et je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une ſeconde édition.

1749.

Je vous ſacrifie tous mes griefs, ſi vous venez ici; ſinon, craignez l'épigramme: le haſard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il ſoit, eſt un animal qu'il faut ménager.

Adieu; j'attends la chute des feuilles avec autant d'impatience qu'on attend au printemps le moment de les voir pouſſer.

FÉDERIC.

LETTRE VIII.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 15 d'auguſte.

Si mes vers ont contribué à l'épître que je viens de recevoir (1), je les regarde comme mon plus bel ouvrage. Quelqu'un qui aſſiſta à la lecture de cette épître s'écria dans une eſpèce d'enthouſiaſme: *Voltaire et le maréchal de Saxe ont le même ſort; ils ont plus de vigueur dans leur agonie que d'autres en pleine ſanté.*

Admirez cependant la différence qu'il y a entre nous deux; vous m'aſſurez que mes vers ont

(1) Voyez le *Commentaire hiſtorique*, page 342, Mél. littér. tome II.

excité

excité votre verve, et les vôtres ont pensé me faire abjurer la poésie. Je me trouve si ignorant dans votre langue, et si sec d'imagination, que j'ai fait vœu de ne plus écrire. Mais vous savez malheureusement ce que sont les vœux des poëtes, les zéphyrs les emportent sur leurs ailes, et notre souvenir s'envole avec eux.

Il faut être français et posséder vos talens pour manier votre lyre. Je corrige, j'efface; je lime mes mauvais ouvrages pour les purifier de quantité de fautes dont ils sont remplis. On dit que les joueurs de luth accordent leur instrument la moitié de leur vie, et en touchent l'autre. Je passe la mienne à écrire, et sur-tout à effacer. Depuis que j'entrevois quelque certitude à votre voyage, je redouble de sévérité sur moi-même.

Soyez sûr que je vous attends avec impatience, charmé de trouver un *Virgile* qui veut bien me servir de *Quintilien*. *Lucine* est bien oiseuse, à mon gré; je voudrais que madame *du Châtelet* se dépêchât, et vous aussi. Vous pensez ne faire qu'un saut du baptême de Cirey à la messe de notre nouvelle église. La charité est éteinte dans le cœur des chrétiens; les collectes n'ont pu fournir de quoi couvrir cette église; et à moins que de vouloir entendre la messe en plein vent, il n'y a pas moyen de l'y dire.

Marquez-moi, je vous prie, la route que vous tiendrez, et dans quel temps vous serez sur mes frontières, afin que vous trouviez des chevaux. Je sais bien que *Pégase* vous porte, mais il ne connaît que le chemin de l'immortalité: je vous

1749. la ſouhaite le plus tard poſſible, en vous aſſurant que vous ne ſerez pas reçu avec moins d'empreſſement que vous n'êtes attendu avec impatience.

FÉDERIC.

LETTRE IX

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lunéville, le 18 auguſte.

J'AI reçu vos vers très-plaiſans
Sur notre triſte académie.
Nos quarante ſont fort ſavans,
Des mots ils ſentent l'énergie
Et de proſe et de poéſie
Ils donnent des prix tous les ans;
Ils font ſur-tout des complimens;
Mais aucun n'a votre génie.

Votre Majeſté penſe bien que j'ai plus d'envie de lui faire ma cour qu'elle n'en a de me ſouffrir auprès d'elle. Croyez que mon cœur a fait très-ſouvent le voyage de Berlin, tandis que vous penſiez qu'il était ailleurs. Vous avez excité la crainte, l'admiration, l'intérêt chez les hommes. Permettez que je vous diſe que j'ai toujours pris la liberté de vous aimer. Cela ne ſe dit guère aux rois; mais j'ai commencé ſur ce pied-là avec votre Majeſté, et je finirai de même. J'ai bien de l'impatience de voir votre Lutrin, ou votre Batrachomyomachie homérique ſur M. de *Valory*.

1749.

Mais un miniſtre d'importance,
Envoyé du roi très-chrétien,
Et ſa bedaine et ſa preſtance,
Le courage du Pruſſien,
La fuite de l'Autrichien
Que votre active vigilance
A cinq fois battu comme un chien ;
Tout ce grand fracas héroïque,
Vos aventures, vos combats,
Ont un air un peu plus épique
Que les grenouilles et les rats
Chantés par ce poëte unique
Qu'on admire et qu'on ne lit pas.

Votre Majeſté, en me parlant des maréchaux de *Belliſle* et de *Saxe*, dit qu'il faut que chacun faſſe ſon métier : vraiment, Sire, vous en parlez bien à votre aiſe, vous qui faites tant de métiers à la fois, celui de conquérant, de politique, de législateur, et, ce qui pis eſt, le mien qu'aſſurément vous faites le plus agréablement du monde. Vous m'avez remis ſur les voies de ce métier que j'avais abandonné. J'ai l'honneur de joindre ici un petit eſſai d'une nouvelle tragédie de Catilina ; en voici le premier acte ; peut-être a-t-il été fait trop vite. J'ai fait en huit jours ce que *Crébillon* avait mis vingt-huit ans à achever ; je ne me croyais pas capable d'une ſi épouvantable diligence ; mais j'étais ici ſans mes livres. Je me ſouvenais de ce que votre Majeſté m'avait écrit ſur le Catilina de mon confrère : elle avait trouvé mauvais, avec raiſon, que l'hiſtoire romaine y fût entièrement corrompue ; elle trouvait

1749. qu'on avait fait jouer à *Catilina* le rôle d'un bandit extravagant, et à *Cicéron* celui d'un imbécille. Je me fuis fouvenu de vos critiques très-juftes ; vos bontés polies pour mon vieux confrère ne vous avaient pas empêché d'être un peu indigné qu'on eût fait un tableau fi peu reffemblant de la république romaine. J'ai voulu efquiffer la peinture que vous défiriez ; c'eft vous qui m'avez fait travailler ; jugez ce premier acte ; c'eft le feul que je puiffe actuellement avoir l'honneur d'envoyer à votre Majefté ; les autres font encore barbouillés. Voyez fi j'ai réhabilité *Cicéron*, et fi j'ai attrapé la reffemblance de *Céfar*.

Entre ces deux héros prenez votre balance,
Décidez entre leurs vertus :
Céfar, je le prévois, aura la préférence ;
Quelque jufte qu'on foit, c'eft notre reffemblance
Qui nous touche toujours le plus.

Je ne vous ai point envoyé cette comédie de Nanine. J'ai cru qu'une petite fille que fon maître époufe, ne valait pas trop la peine de vous être préfentée. Mais, fi votre Majefté l'ordonne, je la ferai tranfcrire pour elle. Je fuis actuellement avec le fénat romain, et je tâche de mériter le fuffrage de *Frédéric le grand*,

De qui je fuis avec ardeur
Le très-profterné ferviteur
Et l'éternel admirateur,
Sans être jamais fon flatteur.

VOLTAIRE.

LETTRE X.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 de feptembre.

Je reçois votre Catilina dont il m'eft impoffible de deviner la fuite. Il n'eft pas plus poffible de juger d'une tragédie par un feul acte, que d'un tableau par une feule figure. J'attends d'avoir tout vu pour vous dire ce que je penfe du deffein, de la conduite, de la vraifemblance, du pathétique et des paffions. Il ne me convient pas d'expofer mes doutes à l'un des quarante juges de la langue françaife, fur la partie de l'élocution; fi cependant mon confrère en *Apollon* et mon concitoyen le comte *Bar* m'avait envoyé cet acte, je vous demanderais fi l'on peut dire:

Tyran par la parole, il faut finir ton règne. (1)

Si le fens ne donne pas lieu à l'équivoque, je crois qu'on peut dire: *Son éloquence l'a rendu le tyran de fa patrie, il faut finir fon règne.* Mais felon la conftruction du vers, nous autres Allemands qui peut-être n'entendons pas bien les fineffes de la langue, nous comprenons que c'eft *par la parole qu'il faut finir fon règne.*

Je fuis bien ofé de vous communiquer mes remarques. Si cependant j'ai eu quelque fcrupule fur ce vers-là, il ne m'a pas empêché de me livrer avec plaifir à l'admiration d'une infinité de beaux endroits où l'on reconnaît les traits de ce pinceau qui fit Brutus, la Mort de Céfar, etc. etc.

(1) Ce vers ne fe trouve plus dans Rome fauvée.

1749. Votre lettre eft charmante ; il n'y a que vous qui puiffiez en écrire de pareilles. Il femble que la France foit condamnée d'enterrer avec vous dix perfonnes d'efprit que différens fiècles lui avaient fait naître.

Puifque madame *du Châtelet* fait des livres, je ne crois pas qu'elle accouche par diftraction. Dites-lui donc qu'elle fe dépêche, car j'ai hâte de vous voir. Je fens l'extrême befoin que j'ai de vous, et le grand fecours dont vous pouvez m'être. La paffion de l'étude me durera toute ma vie. Je penfe fur cela comme *Cicéron*, et comme je le dis dans une de mes épitres. En m'appliquant je puis acquérir toutes fortes de connaiffances ; celle de la langue françaife, je veux vous la devoir. Je me corrige autant que mes lumières me le permettent ; mais je n'ai point de purifte affez févère pour relever toutes mes fautes. Enfin je vous attends, et je prépare la réception du gentilhomme ordinaire et du génie extraordinaire.

On dit à Paris que vous ne viendrez point, et je dis que fi, car vous n'êtes point un fauffaire; et fi l'on vous accufait d'être indifcret, je dirais que cela peut être ; de vous laiffer voler, j'y acquiefcerais ; d'être coquet, encore. Vous êtes enfin comme l'éléphant blanc pour lequel le roi de Perfe et l'empereur du Mogol fe font la guerre, et dont ils augmentent leurs titres quand ils font affez heureux pour le poffèder. Adieu. Si vous venez ici, vous verrez à la tête des miens, *Frédéric, par la grâce de Dieu, roi de Pruffe, électeur de Brandebourg, poffeffeur de Voltaire, etc. etc.*

1749.

LETTRE XI.

DU ROI.

Le 25 de novembre.

D'OLIVET me foudroie, à ce que je vois. Je suis plus ignorant que je ne me l'étais cru. Je me garderai bien de faire le puriste et de parler de ce que je n'entends pas; mon silence me préservera des foudres des d'*Olivets* et des *Vaugelas*. Je me garderai bien encore de vous envoyer de mes ouvrages : si vous laissez voler les vôtres, que ferait-ce des miens ? Vous travaillez pour votre réputation et pour l'honneur de votre nation; si je barbouille du papier, c'est pour mon amusement; et on pourrait me le pardonner, pourvu que je déchirasse ces ouvrages après les avoir achevés. Lorsqu'on approche de quarante ans et que l'on fait de mauvais vers, il faut dire comme le misanthrope : *Si j'en fesais d'aussi méchans; je me garderais bien de les montrer aux gens.*

Nous avions à Berlin un ambassadeur russe qui depuis vingt ans étudiait la philosophie sans y avoir compris grand'chose. Le comte de *Keyserling*, dont je parle, et qui a soixante ans bien comptés, partit de Berlin avec son gros professeur. Il est à Dresde à présent, il étudie toujours, et il espère d'être un écolier passable dans vingt ou trente ans d'ici. Je n'ai point sa patience, et je ne songe pas à vivre aussi long-temps. Quiconque n'est pas poëte à vingt ans, ne le deviendra de sa vie. Je n'ai point assez de présomp-

1749.

tion pour me flatter du contraire, ni je ne suis assez aveugle pour ne me pas rendre justice.

Envoyez-moi donc vos ouvrages par générosité, et ne vous attendez à rien de ma part qu'à des applaudissemens. Je veux *imiter de Conrard le silence prudent*; mais cela ne me rendra point insensible aux beautés de la poésie. J'estimerai d'autant plus vos ouvrages que j'ai éprouvé l'impossibilité d'y atteindre.

Ne me faites plus de tracasseries sur les *on dit*. *On dit* est la gazette des sots. Personne n'a mal parlé de vous dans ce pays-ci. Je ne sais dans quel livre d'*Argens* bavarde sur *Euripide*: qui vous dit que c'est vous? S'il avait voulu vous désigner, n'aurait-il pas choisi *Virgile* plutôt qu'*Euripide*? Tout le monde vous aurait reconnu à ce coup de pinceau; et dans le passage que vous me citez, je ne vois aucun rapport avec la réception qu'on vous a faite ici.

Ne vous forgez donc pas des monstres pour les combattre. Ferraillez, s'il le faut, avec les ennemis réels que votre mérite vous a faits en France, et ne vous imaginez pas d'en trouver où il n'y en a point: ou si vous aimez les tracasseries, ne m'y mêlez jamais; je n'y entends rien, ni ne veux jamais rien y entendre.

Je vois, par tous les arrangemens que vous prenez, le peu d'espérance qu'il me reste de vous voir. Vous ne manquerez pas d'excuses; une imagination aussi vive que la vôtre est intarissable. Tantôt ce sera une tragédie dont vous voudrez voir le succès, tantôt des arrangemens domestiques: ou bien le roi *Stanislas*, ou des

nouveaux *on dit*. Enfin je suis plus incrédule sur ce voyage que sur l'arrivée du Messie que les Juifs attendent encore.

1749.

Il paraît ici une *élégie* .... serait-elle de vous ? Voici le premier vers;

Un sommeil éternel a donc fermé ces yeux, etc.

Mandez-le moi, je vous prie ; j'ai quelques doutes là-dessus ; vous seul pouvez les éclaircir.

J'attends avec impatience le grand envoi que vous m'annoncez, et je vous admirerai tout ingrat et absent que vous êtes, parce que je ne saurais m'en empêcher.

Adieu ; je vais voir les agréables folies de *Roland*, et les héroïques sottises de *Coriolan*. Je vous souhaite tranquillité, joie et longue vie.

FÉDERIC.

LETTRE XII.

DU ROI.

Janvier.

1750.

Quoi! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de Sémiramis,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'est point épris,
Qui sur un ton caustique et sombre
Ose juger vos beaux esprits!
Ce trait désarme ma colère ;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du temps jadis,
Qui savait aimer ses amis,
Et qui sur-tout savait leur plaire.

1750. Voilà une lettre comme j'en recevais autrefois de Cirey. Je redouble d'envie de vous revoir, de parler de littérature, et de m'inftruire des chofes que vous feul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remercîmens de votre nouvelle édition. Comme je favais vos vieilles épîtres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections et additions que vous y avez faites; j'en ai été charmé: ces épîtres étaient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez; des vers de la beauté des vôtres peuvent par leur impofture faire illufion fur le fond des chofes. Je fuis curieux de voir Orefte; comment vous aurez remplacé *Palamède*, et de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie; fi vous penfiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je fuis prévenu pour vous, il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudiffemens; mais fe foucie-t-on à Paris que des Vandales et des barbares fifflent ou battent des mains à Berlin?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre me rappelle une anecdote du feu czar. *Pierre I* fe mêlait de pharmacie et de médecine; il donnait des remèdes à fes courtifans malades; et lorfqu'il avait expédié quelques boyards pour l'autre monde, il célébrait leurs obsèques avec magnificence, et honorait leur convoi funèbre de fa préfence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers dans un cas à peu-près femblable; des raifons d'Etat m'obligèrent à les expofer à des

dangers où ils ont péri, pouvais-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'épitaphes ſimples et véritables ? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéreſſe plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Pruſſe au mois de juin ; mais, du premier de juillet juſqu'au mois de ſeptembre, je pourrai diſpoſer de mon temps, je pourrai étudier aux pieds de *Gamaliel*, je pourrai

1750.

Vous admirer et vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide et de Maron,
M'inſtruire, et par vos ſoins apprendre
Le chemin du ſacré vallon :
Mais, pour y mériter un nom,
Du feu que votre eſprit recèle
Daignez à ma froide raiſon
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

Comment voulez-vous que je juge qui de vous ou de madame d'*Aiguillon* a raiſon ? Si la ducheſſe produit le Teſtament politique du cardinal de *Richelieu* en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le ſont ni tous les momens ni en toute choſe. Un miniſtre raſſemblera toutes ſes forces, il emploiera toute la ſagacité de ſon eſprit dans une affaire qu'il juge importante, et il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me repréſente le cardinal de *Richelieu* rabaiſſant les grands du royaume, établiſſant ſolidement l'autorité royale, ſoutenant la gloire des Français contre des

1750.

ennemis puissans et étrangers, étouffant des guerres intestines, détruisant le parti des calvinistes, et fesant élever une digue à travers la mer pour assiéger la Rochelle; si je me représente cette ame ferme occupée des plus grands projets, et capable des résolutions les plus hardies, le Testament politique me paraît trop puéril pour être son ouvrage. Peut-être étaient-ce des idées jetées sur le papier; peut-être ne voulait-il pas dire tout ce qu'il pensait pour se faire regretter d'autant plus. Si j'avais vécu avec ce cardinal, j'en parlerais plus positivement; à présent je ne peux que deviner.

Des grandeurs et des petitesses,
Quelques vertus, plus de faiblesses,
Font le bizarre composé
Du héros le plus avisé;
Il jette un rayon de lumière,
Mais ce soleil dans sa carrière
Ne brille pas d'un feu constant;
L'esprit le plus profond s'éclipse;
Richelieu fit son Testament,
Et Newton son Apocalypse.

Je ne souhaite pour la nouvelle année que de la santé et de la patience à l'auteur de la Henriade. S'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-Souci, et je lui en dirai davantage.

LETTRE XIII.

1750.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 d'avril.

J'ESPERAIS qu'au premier fignal
Les Grâces et votre génie
Viendraient fans cérémonial
Réveiller ma mufe affoupie;
Mais de ce bonheur idéal
L'efpérance eft évanouie,
Et dans ce féjour martial
D'Arnaud, votre charmant vaffal,
N'eft arrivé qu'en compagnie
De fa mufe aimable et polie.
Lorfqu'on n'a point l'original,
Heureux qui retient la copie!

Il eft enfin venu ce d'*Arnaud* qui s'eft tant fait attendre. Il m'a remis votre lettre, ces vers charmans qui font toujours honte aux miens, et je redouble d'impatience de vous revoir. A quoi fert-il que la nature m'ait fait naître votre contemporain, fi vous m'empêchez de profiter de cet avantage?

Depuis deux mille ans nous lifons
Les vers de Virgile et d'Horace;
Avec eux plus ne converfons.
Qui pourrait les voir face à face
S'inftruirait bien par leurs leçons!
Oui, la mort ainfi que l'abfence
Sépare les pauvres humains;
L'Homère même de la France

1750.

Est pour nous, ses contemporains,
Qui vivons loin de sa présence,
Aussi mort que ces grands romains.

Tous les siècles seront les maîtres
De vos ouvrages immortels;
Ils pourront à leur tour connaître
Tant de talens universels.
Pour moi j'ose un peu plus prétendre;
Avide de tous vos écrits,
Je veux, de vos charmes épris,
Vous voir, vous lire et vous entendre.

Dans ce moment je reçois le tome où se trouve Oreste, une lettre sur les mensonges, etc. et une autre au maréchal de *Schullembourg.* Vous m'avez placé tout au milieu d'une lettre où je suis surpris de me trouver. Vous savez relever les petites choses par la manière dont vous les mettez en œuvre. Je vois combien vous êtes un grand maître en éloquence. Oui, si l'éloquence ne transporte pas des montagnes comme la foi, elle abaisse les hauteurs, elle relève les fonds, elle est maîtresse de la nature, et sur-tout du cœur humain. La belle science! qu'heureux sont ceux qui la possèdent, et sur-tout qui la manient avec autant de supériorité que vous!

J'ai cru que vous aviez, il y a long-temps, ces Mémoires de notre académie. On les relie actuellement, et on vous les enverra incontinent. Vous y trouverez répandus quelques uns de mes ouvrages; mais je dois vous avertir que ce ne sont que des esquisses. J'ai employé depuis, un temps considérable à les corriger. On en fait actuellement

une édition avec des augmentations et des corrections nombreuſes, qui ſera plus digne de votre attention. Vous l'aurez dès que l'imprimeur aura achevé ſa beſogne.

1750.

Vous me demandez mon poëme: mais il ne peut point ſe montrer. D'*Arnaud* vous mandera ce qu'il contient.

J'oſais de mes pinceaux hardis
Croquer le ciel du fanatique,
Son enfer et ſon paradis,
Et me gauſſer en hérétique
De ces foudres hors de pratique
Dont Rome écraſe les maudits;
Mais de mes vers tant étourdis,
Dont je connais le ton cauſtique,
Je cache le recueil épique
A vos indiſcrets de Paris.
Certain Boyer qui chez vous brille,
Grand frondeur de plaiſans écrits,
Ferait condamner par ſes cris
Mes pauvres vers à la baſtille.
Je hais ces funeſtes lambris;
Ma Muſe, les Jeux et les Ris
Dans ma demeure tant gentille
Ne craignent point pareils mépris.
C'eſt aſſez lorſqu'en ſa jeuneſſe
On a tâté de la priſon;
Mais dans l'âge de la ſageſſe,
Y retourner c'eſt déraiſon.

Ainſi, mon cher *Voltaire*, ſi vous voulez voir de mes ſottiſes, il faut venir ſur les lieux: il n'y a plus moyen de reculer. Le poëme, à la vérité,

1750. ne vous payera pas des fatigues du voyage; mais le poëte qui vous aime en vaut peut-être la peine. Vous verrez ici un philosophe qui n'a d'autre passion que celle de l'étude, et qui sait, par les difficultés qu'il trouve dans son travail, reconnaître le mérite de ceux qui comme vous y réussissent aussi supérieurement.

Il est ici une petite communauté qui érige des autels au dieu invisible; mais prenez-y bien garde, des hérétiques élèveront surement quelques autels à *Baal*, si notre dieu ne se montre bientôt. Je n'en dis pas davantage. Adieu.

FÉDERIC.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le 20 mai.

GRAND Roi, voici donc le recueil
De ma dernière rapsodie.
Si j'avais quelque grain d'orgueil,
De Fédéric un seul coup d'œil
Me rendrait de la modestie.
Votre tribunal est l'écueil
Où notre vanité se brise;
L'œuvre que votre goût méprise
Dès ce moment tombe au cercueil;
Rien n'est plus juste: votre accueil
Est ce qui nous immortalise.

A propos d'immortalité, Sire, j'aurai l'honneur de vous avouer que c'est une fort belle chose; il n'y a pas moyen de vous dire du mal de ce que vous

vous avez si bien gagné. Mais il vaut mieux vivre deux ou trois mois auprès de votre Majesté que trente mille ans dans la mémoire des hommes. Je ne sais pas si d'*Arnaud* sera immortel ; mais je le tiens fort heureux dans cette courte vie.

La mienne ne tient plus qu'à un petit fil, et je serai fort en colère si ce petit fil est coupé avant que j'aie encore eu la consolation de revoir le grand homme de ce siècle. Vos vers sur le cardinal de *Richelieu* ont été retenus par cœur. Le moyen de s'en empêcher !

Richelieu fit son Testament,
Et Newton son Apocalypse.

Cela est si naturel, si aisé, si vrai, si bien dit, si court, si dégagé de superfluités, qu'il est impossible de ne s'en pas souvenir. Ces vers sont déjà un proverbe. Vous êtes assurément le premier roi de Prusse qui ait fait des proverbes en France. Votre Majesté verra dans la rapsodie ci-jointe mes raisons contre madame d'*Aiguillon.*

Jugez ce Testament fameux
Qu'en vain d'Aiguillon veut défendre ;
Vous en avez bien jugé deux
Plus difficiles à comprendre.

Je ne verrai donc jamais, Sire, votre *Valoriade ?* il y a une ode dans un recueil de votre académie ; je n'ai ni le recueil ni l'ode. C'est bien la peine de vous aimer pour être traité ainsi. Oh, le mauvais marché que j'ai fait là !

Je vous donne toute mon ame sans restriction.

1750.

LETTRE XV.

DU ROI.

Potsdam, le 26 juin.

Vieux palefrois de nos rouliers
Volez, rétives haridelles,
Devenez de fameux courſiers;
De Pégaſe empruntez les ailes,
Les beaux chevaux du Dieu du Goût
Vous ont cédé leur miniſtère;
Vous conduirez le Dieu, ſon frère,
De Verſailles à cette cour.

Que *Rabican*, que *Parangon*
Seraient piqués de jalouſie,
S'ils voyaient que dans ce canton
Fringans, à force réunie,
Vous mènerez de l'Hélicon,
Le Dieu du Goût et du Génie.

Vos deſtins ſeront glorieux;
Ce Dieu ſentant ſon ame émue,
Vous délivrant de la charrue,
Daignera vous placer aux cieux.

L'aſtronome à quelque heure indue,
De ſa lunette à longue vue
Examinant le firmament,
Frappé d'extaſe en vous voyant,
Pourra penſer aſſurément
Que la lunette a la berlue.

Voilà ce que j'ai dit aux chevaux qui auront l'honneur de vous conduire. On dit que la langue allemande eſt faite pour parler aux bêtes; et en

qualité de poëte de cette langue, j'ai cru ma Muse plus propre à haranguer vos chevaux de poste, qu'à vous adresser ses accens. Vous êtes à présent armé de toutes pièces, de voiture, de passe-port, et de tout ce qu'il faut à un homme qui veut se rendre de Paris à Berlin; mais je crains que vous ne soyez prodigue de votre temps à Paris, et chiche de vos minutes à Berlin. Venez donc promptement, et souvenez-vous qu'un plaisir fait de bonne grâce, acquiert un double mérite.

1750.

FÉDERIC.

LETTRE XVI.

DU ROI.

Berlin, 23 auguste.

J'ai vu la lettre que votre nièce vous écrit de Paris. L'amitié qu'elle a pour vous lui attire mon estime. Si j'étais madame *Denis* je penserais de même; mais étant ce que je suis, je pense autrement. Je serais au désespoir d'être cause du malheur de mon ennemi, et comment pourrais-je vouloir l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime, et qui me sacrifie sa patrie et tout ce que l'humanité a de plus cher? Non, mon cher *Voltaire*, si je pouvais prévoir que votre transplantation pût tourner le moins du monde à votre désavantage, je serais le premier à vous en dissuader. Oui, je préférerais votre bonheur au plaisir extrême que j'ai de vous avoir. Mais vous êtes philosophe,

1750.

je le ſuis de même. Qu'y a-t-il de plus naturel, de plus ſimple et de plus dans l'ordre, que des philoſophes faits pour vivre enſemble, réunis par la même étude, par le même goût, et par une façon de penſer ſemblable, ſe donnent cette ſatisfaction? Je vous reſpecte comme mon maître en éloquence et en ſavoir; je vous aime comme un ami vertueux. Quel eſclavage, quel malheur, quel changement, quelle inconſtance de fortune y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous eſtime autant que dans votre patrie, et chez un ami qui a un cœur reconnaiſſant? Je n'ai point la folle préſomption de croire que Berlin vaut Paris. Si les richeſſes, la grandeur et la magnificence font une ville aimable, nous le cédons à Paris. Si le bon goût, peut-être plus généralement répandu, ſe trouve dans un endroit du monde, je ſais et je conviens que c'eſt à Paris. Mais vous, ne portez-vous pas ce goût par-tout où vous êtes? Nous avons des organes qui nous ſuffiſent pour vous applaudir; et en fait de ſentimens, nous ne le cédons à aucun pays du monde. J'ai reſpecté l'amitié qui vous liait à madame du *Châtelet*; mais après elle j'étais un de vos plus anciens amis. Quoi! parce que vous vous retirez dans ma maiſon, il ſera dit que cette maiſon devient une priſon pour vous? Quoi! parce que je ſuis votre ami, je ſerais votre tyran? Je vous avoue que je n'entends pas cette logique-là; que je ſuis fermement perſuadé que vous ſerez fort heureux ici tant que je vivrai, que vous ſerez regardé comme le père des lettres et des gens de goût,

et que vous trouverez en moi toutes les consolations qu'un homme de votre mérite peut attendre de quelqu'un qui l'estime. Bon soir.

FÉDERIC.

1750.

LETTRE XVII.

DU ROI.

Potsdam, du 24 février.

1752.

J'ai été bien aise de vous recevoir chez moi; j'ai estimé votre esprit, vos talens, vos connaissances, et j'ai dû croire qu'un homme de votre âge, lassé de s'escrimer contre les auteurs et de s'exposer à l'orage, venait ici pour se réfugier comme en un port tranquille; mais vous avez d'abord d'une façon assez singulière exigé de moi de ne point prendre *Fréron* pour m'écrire des nouvelles : j'ai eu la faiblesse ou la complaisance de vous l'accorder, quoique ce n'était pas à vous de décider de ceux que je prendrais en service. D'*Arnaud* a eu des torts envers vous; un homme généreux les lui eût pardonnés : un homme vindicatif poursuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique d'*Arnaud* ne m'ait rien fait, c'est par rapport à vous qu'il est parti d'ici. Vous avez été chez le ministre de Russie lui parler d'affaires dont vous n'aviez point à vous mêler, et l'on a cru que je vous en avais donné la commission. Vous vous êtes mêlé des affaires de Mad. de *Bentink*, sans que ce fût certainement de votre département. Vous avez eu la plus vilaine affaire du

monde avec le juif: vous avez fait un train
1752. affreux dans toute la ville. L'affaire des billets saxons est si bien connue en Saxe, qu'on m'en a porté de grièves plaintes. Pour moi, j'ai conservé la paix dans ma maison jusqu'à votre arrivée; et je vous avertis, que si vous avez la passion d'intriguer et de cabaler, vous vous êtes très-mal adressé. J'aime des gens doux et paisibles, qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie: en cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je serai bien aise de vous voir; mais si vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos passions, et que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici, et vous pouvez tout autant rester à Berlin.

FÉDERIC.

LETTRE XVIII.

DU ROI.

Potsdam, du 28 février.

Si vous voulez venir ici, vous en êtes le maître. Je n'y entends parler d'aucun procès, pas même du vôtre. Puisque vous l'avez gagné, je vous en félicite, et je suis bien aise que cette vilaine affaire soit finie. J'espère que vous n'aurez plus de querelles ni avec le vieux ni avec le nouveau testament; ces sortes de compromis sont flétrissans, et avec les talens du plus bel esprit de France, vous ne couvrirez pas les taches que cette conduite imprimerait à la longue à votre réputation.

Un libraire *Gosse*, un violon de l'opéra, un juif jouaillier, ce sont en vérité des gens dont, dans aucune sorte d'affaires, les noms ne devraient se trouver à côté du vôtre. J'écris cette lettre avec le gros bon sens d'un allemand, qui dit ce qu'il pense, sans employer de termes équivoques et de flasques adoucissemens qui défigurent la vérité : c'est à vous d'en profiter. — 1752.

FÉDERIC.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

SIRE,

Ce que j'ai vu dans les gazettes est-il croyable? On abuse du nom de votre Majesté pour empoisonner les derniers jours d'une vie que je vous ai consacrée. Quoi! on m'accuse d'avoir avancé que *Kœnig* écrivait contre vos ouvrages! Ah, Sire, il en est aussi incapable que moi. Votre Majesté sait ce que je lui en ai écrit (1). Je vous ai toujours dit la vérité, et je vous la dirai jusqu'au dernier moment de ma vie. Je suis au désespoir de n'être point allé à Bareith; une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guérison que vos bontés seules pourraient me donner. Je vous serai toujours tendrement dévoué, quelque chose que vous fassiez. Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai — 1753.

(1) Voyez la lettre à M. *Kœnig*, 17 novembre 1752, volume III des Mélanges littéraires, p. 336.

1753.

à vos pieds au mois d'octobre; et ſi la malheureuſe aventure de *la Beaumelle* n'eſt pas vraie; ſi *Maupertuis* en effet n'a pas trahi le ſecret de vos ſoupers, et ne m'a point calomnié pour exciter *la Beaumelle* contre moi; s'il n'a pas été par ſa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, et lui demanderai pardon devant votre Majeſté et devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais ſi la lettre de *la Beaumelle* eſt vraie, ſi les faits ſont conſtatés, ſi je n'ai pris d'ailleurs le parti de *Kœnig* qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, Sire, ce que les philoſophes *Marc-Aurèle* et *Julien* auraient fait en pareil cas. Nous ſommes tous vos ſerviteurs, et vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, et non notre adverſaire. Votre plume reſpectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire, ce cœur eſt encore à vous; vous ſavez que l'enthouſiaſme m'avait amené à vos pieds, il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre Majeſté de ne plus m'attacher à elle par des penſions, elle ſait bien que c'était uniquement préférer votre perſonne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous ſerai attaché que pour vous-même; et je vous jure encore entre les mains de ſon Alteſſe royale madame la margrave de *Bareith*, par qui je prends la liberté de faire paſſer ma lettre, que je vous garderai juſqu'au tombeau les ſentimens qui m'amenèrent à vos pieds lorſque je quittai

pour

pour vous tout ce que j'avais de plus cher, et que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle.

1757.

LETTRE XX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE,

Ne vous effrayez pas d'une longue lettre, qui est la seule chose qui puisse vous effrayer.

1757.

J'ai été reçu chez votre Majesté avec des bontés sans nombre; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieillesse m'a laissé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reste. J'ignore encore dans ma retraite paisible si votre Majesté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de *Soubise* et si elle s'est signalée par de nouveaux succès. Je suis peu au fait de la situation présente des affaires; je vois seulement qu'avec la valeur de *Charles XII*, et avec un esprit bien supérieur au sien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à Stralsund; mais il y a une chose bien sûre, c'est que vous aurez plus de réputation que lui dans la postérité, parce que vous avez remporté autant de victoires sur des ennemis plus aguerris que les siens, et que vous avez fait à vos sujets tous les biens qu'il n'a pas faits, en ranimant les arts, en fondant des colonies, en em-

1757. bellissant les villes. Je mets à part d'autres talens aussi supérieurs que rares, qui auraient suffi à vous immortaliser. Vos plus grands ennemis ne peuvent vous ôter aucun de ces mérites ; votre gloire est donc absolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire est-elle actuellement augmentée par quelque victoire, mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure.

Il s'agit à présent de votre bonheur ; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaisir de dire à votre Majesté combien elle est aimée dans les pays que j'habite, mais je sais qu'en France elle a beaucoup de partisans ; je sais très-positivement qu'il y a bien des gens qui désirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités simples, sans oser me mêler en aucune façon de politique ; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi seulement de penser que, si la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une ressource dans la France, garante de tant de traités ; que vos lumières et votre esprit vous ménageraient cette ressource ; qu'il vous resterait toujours assez d'Etats pour tenir un rang très-considérable dans l'Europe ; que le grand électeur votre bisaïeul n'en a pas été moins respecté pour avoir cédé quelques-unes de ses conquêtes. Permettez-moi, encore une fois, de penser ainsi en vous soumettant mes pensées. Les *Caton* et les *Othon*, dont votre

Majesté trouve la mort belle, n'avaient guère autre chose à faire qu'à servir ou qu'à mourir; encore *Othon* n'était-il pas sûr qu'on l'eût laissé vivre ; il prévint par une mort volontaire celle qu'on lui eût fait souffrir. Nos mœurs et votre situation sont bien loin d'exiger un tel parti; en un mot votre vie est très-nécessaire : vous sentez combien elle est chère à une nombreuse famille, et à tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Vous savez que les affaires de l'Europe ne sont jamais long-temps dans la même assiette, et que c'est un devoir pour un homme tel que vous de se réserver aux événemens. J'ose vous dire bien plus; croyez-moi, si votre courage vous portait à cette extrémité héroïque, elle ne serait pas approuvée ; vos partisans la condamneraient et vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire; et en vérité il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaisir d'insulter à votre nom si respectable.

Ne vous offensez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révéré et aimé, et qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très-grands avantages du malheur. Mais heureusement nous sommes très-loin de vous voir réduit à des extrémités si funestes, et j'attends tout de votre courage et de votre esprit, hors le parti malheureux que

1757. ce même courage peut me faire craindre. Ce sera une consolation pour moi en quittant la vie de laisser sur la terre un roi philosophe.

LETTRE XXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE,

VOTRE épître d'Erfurth (1) est pleine de morceaux admirables et touchans. Il y aura toujours de très-belles choses dans ce que vous ferez, et dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à son Altesse royale votre digne sœur, que cette épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec votre Majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame et d'un grand génie; il s'agit de vous, et de l'intérêt de toute la saine partie du genre-humain, que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation.

Vous voulez mourir (2); je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel

(1) Le testament du roi, avant la bataille de Rosbach. Voyez le *Comment. historique* etc.

(2) Voyez dans la Correspondance générale, année 1747. les lettres de M. de *Voltaire* et de M. le duc de *Richelieu*.

eſt l'eſprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philoſophe et comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choiſiſſent rarement, et qu'aucun des ſouverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas! Sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obſtiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai déjà repréſenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les inſultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement ſon devoir à flétrir une action généreuſe.

1757.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que perſonne ne vous regardera comme le martyr de la liberté; il faut ſe rendre juſtice: vous ſavez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours? que vous avez vengé ſur vous-même cette invaſion; que vous n'avez pu réſiſter au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accuſera d'un déſeſpoir prématuré quand on ſaura que vous avez pris cette réſolution funeſte dans Erfurth, quand vous étiez encore maître de la Siléſie et de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth, on en fera une critique injurieuſe; on ſera injuſte, mais votre nom en ſouffrira.

Tout ce que je repréſente à votre Majeſté eſt la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon*

1757. *du Nord* s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis personnels : il entre donc dans ce triste parti de l'amour propre, du désespoir. Ecoutez contre ces sentimens votre raison supérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être ; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux ; biens, dignités, amis. Un homme qui n'est que roi peut se croire très-infortuné quand il perd des Etats ; mais un philosophe peut se passer d'Etats. Encore, sans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur comme ont fait *Charles-Quint*, la reine *Christine*, le roi *Casimir*, et tant d'autres, vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous ; et ce serait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe si vous ne saviez pas vivre en homme privé ? ou si en demeurant souverain vous ne saviez pas supporter l'adversité ?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je suis bientôt dans ma

foixante et cinquième année, je fuis né infirme ; je n'ai qu'un moment à vivre ; j'ai été bien malheureux, vous le favez ; mais je mourrais heureux fi je vous laiffais fur la terre mettant en pratique ce que vous avez fi fouvent écrit. 1757.

LETTRE XXII.

DU ROI.

9 octobre.

Je fuis homme, il fuffit, et né pour la fouffrance,
Aux rigueurs du deftin j'oppofe ma conftance.

Mais avec ces fentimens, je fuis bien loin de condamner *Caton* et *Othon*. Le dernier n'a eu de beau moment en fa vie que celui de fa mort.

Croyez que fi j'étais Voltaire,
Et particulier comme lui,
Me contentant du néceffaire,
Je verrais voltiger la fortune légère,
Et m'en moquerais aujourd'hui.
Je connais l'ennui des honneurs,
Le fardeau des devoirs, le jargon des flatteurs,
Ces mifères de toute efpèce,
Et ces détails de petiteffe
Dont il faut s'occuper dans le fein des grandeurs.
Je méprife la vaine gloire,
Quoique poëte et fouverain.
Quand du cifeau fatal, en tranchant mon deftin,
Atropos m'aura vu plongé dans la nuit noire,
Qu'importe l'honneur incertain

De vivre après ma mort au temple de mémoire ?
1757. Un instant de bonheur vaut mille ans dans l'histoire.
Nos destins sont-ils donc si beaux ?
Le doux plaisir et la mollesse,
La vive et naïve alégresse,
Ont toujours fui des grands la pompe et les travaux.
Ainsi la fortune volage
N'a jamais causé mes ennuis,
Soit qu'elle me flatte ou m'outrage,
Je dormirai toutes les nuits
En lui refusant mon hommage.
Mais notre état fait notre loi,
Il nous oblige, il nous engage
A mesurer notre courage
Sur ce qu'exige notre emploi.
Voltaire dans son hermitage,
Dans un pays dont l'héritage
Est son antique bonne-foi,
Peut s'adonner en paix à la vertu du sage,
Dont Platon nous marqua la loi.
Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

FÉDERIC.

1757.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 novembre.

SIRE,

VOTRE épître à d'*Argens* m'avait fait trembler; celle dont votre Majesté m'honore, me rassure. Vous sembliez dire un triste adieu dans toutes les formes, et vouloir précipiter la fin de votre vie. Non-seulement ce parti désespérait un cœur comme le mien, qui ne vous a jamais été assez développé, et qui a toujours été attaché à votre personne, quoi qu'il ait pu arriver; mais ma douleur s'aigrissait des injustices qu'une grande partie des hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, aussi admirables par le sens que par les circonstances où ils sont faits.

> *Pour moi, menacé du naufrage,*
> *Je dois, en affrontant l'orage,*
> *Penser, vivre et mourir en roi.*

Ces sentimens sont dignes de votre ame, et je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux événemens, de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un peu de prose. Jugez si ce nouveau témoignage de la supériorité de votre ame doit faire souhaiter que vous viviez.

1757. Je n'ai pas le courage, moi, d'écrire en vers à votre Majesté dans la situation où je vous vois; mais permettez que je vous dise tout ce que je pense.

Premièrement, soyez très-sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés, qu'après vous être conduit à la bataille du 18 comme le prince de *Condé* à Sénef, vous avez agi dans tout le reste en *Turenne*. *Grotius* disait : Je puis souffrir les injures et la misère, mais je ne peux vivre avec les injures, la misère et l'ignominie ensemble. Vous êtes couvert de gloire dans vos revers, il vous reste de grands Etats : l'hiver vient; les choses peuvent changer. Votre Majesté sait que plus d'un homme considérable pensent qu'il faut une balance, et que la politique contraire est une politique détestable; ce sont leurs propres paroles.

J'oserai ajouter que *Charles XII*, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières, et moins de compassion pour ses peuples, fit la paix avec le czar sans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage; et votre raison supérieure vous en dit cent fois plus.

Je dois me borner à représenter à votre Majesté combien sa vie est nécessaire à sa famille, aux Etats qui lui demeureront, aux philosophes qu'elle peut éclairer et soutenir, et qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à justifier devant le public une mort volontaire contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois

ajouter que quelque perſonnage que vous faſſiez, il ſera toujours grand.

1757.

Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre ſort, que je n'en prenais dans Potsdam et dans Sans-ſouci. Cette retraite ſerait heureuſe, et ma vieilleſſe infirme ſerait conſolée, ſi je pouvais être aſſuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que Monſeigneur le prince de Pruſſe eſt très-malade ; c'eſt un nouveau ſurcroît d'affliction, et une nouvelle raiſon de vous conſerver. C'eſt très-peu de choſe, j'en conviens, d'exiſter pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutiſſent ; mais c'eſt à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, et c'eſt être véritablement roi que de ſoutenir l'adverſité en grand homme.

LETTRE XXIV.

DU ROI.

A Breslau, le 16 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 22 de novembre et celle du 2 de janvier en même temps (1). J'ai à peine le temps de faire de la proſe, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux haſards qui m'ont ſecondé à la fin d'une campagne où tout ſemblait perdu. Vivez heureux et tranquille à Genève ; il n'y a que cela dans le

1758.

(1) On n'a point trouvé ces lettres, et pluſieurs autres qui manquent également.

1758. monde; et faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe se guérisse bientôt, pour que le triumvirat se détruise, et que les tyrans de cet univers ne puissent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent.

FÉDERIC.

Je ne suis malade ni de corps ni d'esprit, mais je me repose dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont semés. Mais je peux leur dire comme *Démosthènes* aux Athéniens : Eh bien ! si *Philippe* était mort, que serait-ce ? ô Athéniens ! vous vous feriez bientôt un autre *Philippe*.

O Autrichiens ! votre ambition, votre désir de tout dominer, vous feraient bientôt d'autres ennemis; et les libertés germaniques et celles de l'Europe ne manqueront jamais de défenseurs.

LETTRE XXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 15 avril.

PUISQUE vous êtes si grand maître
Dans l'art des vers et des combats,
Et que vous aimez tant a l'être,
Rimez donc, bravez le trépas;
Instruisez, ravagez la terre;
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'opposerai pas
A votre fureur militaire;
Chaque esprit a son caractère:
Je conçois qu'on a du plaisir

A ſavoir comme vous ſaiſir
L'art de tuer et l'art de plaire.

Cependant reſſouvenez-vous de celui qui a dit autrefois.

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux choiſir les vertus d'Ariſtide.

Cet *Ariſtide* était un bon homme ; il n'eût point propoſé de faire payer à l'archevêque de Maïence, les dépens et dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il eſt clair que votre Majeſté a encouru les cenſures de Rome en imaginant ſi plaiſamment de faire payer à l'Egliſe les pots que vous avez caſſés. Pour vous relever de l'excommunication majeure je vous ai conſeillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me ſuis ſouvenu que votre Majeſté m'avait dit ſouvent que les peuples de *** étaient des ſots. En vérité, Sire, vous êtes bien bon de vouloir régner ſur ces gens-là. Je crois vous propoſer un très-bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde et qui s'en rit,
N'aimait à dominer que ſur des gens d'eſprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je ſuis très-fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, et de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'eſt par ladrerie que je vous propoſe la paix : point du tout ; c'eſt uniquement afin que vous ne riſquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des croates, des houſſards et

1758. autres barbares qui ne ſavent pas ce que c'eſt qu'un beau vers.

Vos miniſtres auront ſans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de *Choiſeul*, M. de *Kaunitz*, M. *Pitt* ne me diſent point leur ſecret. On dit qu'il n'eſt connu que d'un M. de *Saint-Germain*, qui a ſoupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, et qui aura probablement l'honneur de voir votre Majeſté dans une cinquantaine d'années. C'eſt un homme qui ne meurt point, et qui fait tout. Pour moi, qui ſuis près de finir ma carrière et qui ne fais rien, je me borne à ſouhaiter que vous connaiſſiez M. le duc de *Choiſeul*.

Votre Majeſté m'écrit qu'elle va ſe mettre à être un vaurien ; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là ! et qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre ? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de *Trajan*, de *Marc-Aurèle*, et de *Julien* : reſſemblez-leur toujours ; mais ne me brouillez pas avec M. le duc de *Choiſeul* dans vos goguettes.

Et ſur ce, je préſente à votre Majeſté mon reſpect, et prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ſes images.

LETTRE XXVI.

1758.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 2 mai.

HEROS du nord, je favais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières;
Mais que vos rimes familières
Immortalifent les beaux cus
De ceux que vous avez vaincus,
Ce font des faveurs fingulières.
Nos blanc-poudrés font convaincus
De tout ce que vous favez faire;
Mais les *ons*, les *its* et les *us*
A préfent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutélaire,
Brife la lyre de Phébus.
Horace, Lucrèce et Pétrone
Dans l'hiver font vos courtifans;
Vos beaux printemps font pour Bellone;
Vous vous amufez en tout temps.

Il n'y a rien de fi plaifant, Sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 novembre 1757; cependant il me femble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breslau, et que c'eft en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel arrêt du parlement de Paris fur le bon fens philofophique de d'*Argens* (1), et fur la

(1) La *Philofophie du bon fens*, ouvrage du marquis d'*Argens*, condamné par le parlement, à peu-près dans le même temps que le poëme de M. de *Voltaire* fur la Loi naturelle.

1758. loi naturelle, pourrait bien aussi avoir sa part dans l'histoire des culs ; mais c'est dans le divin chapitre des torche-culs de Gargantua. La besogne de ces messieurs ne mérite guère qu'on en fasse un autre usage. On a traité à peu-près ainsi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher *la Philosophie de bon sens*. On dit que Paris est plus fou que jamais, non pas de cette folie que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui ressemble à la sottise. Je ne veux pas, Sire, avoir celle d'abuser plus long-temps des momens de votre Majesté ; je volerais les Autrichiens à qui vous les consacrez. Je prie DIEU toujours qu'il vous donne la paix, et que son règne nous advienne. Car en vérité au milieu de tant de massacres, c'est le règne du diable, et les philosophes qui disent que tout est bien ne connaissent guère leur monde. Tout sera bien quand vous serez à Sans-souci, et que vous direz :

Alors, cher Cinéas, victorieux, content,
Nous pouvons rire à l'aise et prendre du bon temps.

LETTRE XXVII.

DU ROI.

De Ramenau, le 28 de septembre.

Je suis fort obligé au solitaire des Délices, de la part qu'il prend aux aventures du Don Quichotte du Nord : ce Don Quichotte mène la vie des comédiens de campagne, jouant tantôt sur un théâtre,

tantôt

tantôt ſur l'autre, quelquefois ſifflé, quelquefois applaudi. La dernière pièce qu'il a joué était la *Thébaïde*, à peine y reſta-t-il le moucheur de chandelles. Je ne ſais ce qui arrivera de tout ceci; mais je crois avec nos bons Epicuriens, que ceux qui ſe tiennent ſur l'amphithéâtre ſont plus heureux que ceux qui ſe tiennent ſur les treteaux. Quoique je ſois par voies et par chemins, j'entends à bâton rompu parler de ce qui ſe paſſe dans la république des lettres, et cette bavarde à cent bouches ne dit point ce que vous faites. J'aurais envie de crier à vos oreilles : Tu dors, Brutus. Voici trois ans écoulés, qu'il ne paraît point de nouvelles éditions de vos ouvrages; que faites-vous donc? Au cas que vous ayez fait quelque choſe de nouveau, je vous prie de me l'envoyer. D'ailleurs, je vous ſouhaite toute la tranquillité et tout le repos dont je ne jouis pas. Adieu.

1758

FÉDERIC.

LETTRE XXVIII.

DU ROI.

Novembre.

Je ne mérite pas toutes les louanges que vous me donnez. Nous nous ſommes tirés d'affaire par des à peu-près; mais avec la multitude de monde auquel il faut nous oppoſer, il eſt preſque impoſſible de faire davantage : nous avons été vaincus, et nous pouvons dire comme François I

tout a été perdu, *hors l'honneur*. Vous avez
1758. grande raison de regretter le maréchal *Keith*: c'est une perte pour l'armée et pour la société. *Daun* avait saisi l'avantage d'une nuit qui laissait peu de place au courage. Mais malgré tout cela nous sommes encore debout, et nous nous préparons à de nouveaux avancemens; peut-être que le Turc, plus chrétien que les Puissances catholiques-apostoliques, ne voudra pas que des brigands politiques se donnent les airs de conspirer contre un prince qu'ils ont offensé, et qui ne leur a rien fait. Vivez heureux, et priez Dieu pour des malheureux, apparemment damnés, parce qu'ils sont obligés de guerroyer toujours. *Vale.*

FÉDERIC.

LETTRE XXIX.

DU ROI.

Novembre.

Il vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la constance et par un peu de courage; mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer, et tous les discours des philosophes ne sont que des secours vains et inutiles; ce sont de ceux-ci dont ma malheureuse étoile m'accable dans les momens les plus embarrassans et les plus remplis de ma vie.

Je n'ai point été malade comme on vous l'a dit; mes maux ne consistent que dans des coliques

hémorrhoïdales et quelquefois néphrétiques. Si cela eût dépendu de moi, je me ferais volontiers dévoué à la mort que ces fortes d'accidens amènent tôt ou tard, pour fauver et pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière. (*) N'en perdez jamais la mémoire, et raffemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à fon honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre juftice; et fans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample et la plus belle.

1758.

Je vous fouhaite plus de repos et de bonheur que je n'en ai. FÉDERIC.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Sur la mort de fon Alteffe royale madame la margrave de Bareith.

Décembre.

OMBRE illuftre, ombre chère, ame héroïque et pure,
Toi que mes triftes yeux ne ceffent de pleurer,
Quand la fatale loi de toute la nature
Te conduit dans la fépulture,
Faut-il te plaindre ou t'admirer?

Les vertus, les talens ont été ton partage,
Tu vécus, tu mourus en fage;
Et voyant à pas lents avancer le trépas,
Tu montras le même courage
Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

(*) La margrave de *Bareith.*

Femme ſans préjugés, ſans vice et ſans molleſſe,
1758. Tu bannis loin de toi la Superſtition,
Fille de l'Impoſture et de l'Ambition,
Qui tyranniſe la Faibleſſe.

Les Langueurs, les Tourmens, miniſtres de la Mort,
T'avaient déclaré la guerre ;
Tu les bravas ſans effort,
Tu plaignis ceux de la terre.

Hélas! ſi tes conſeils avaient pu l'emporter
Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance,
Que de torrens de ſang on eût vu s'arrêter!
Quel bonheur t'aurait dû la France!

Ton cher frère aujourd'hui, dans un noble repos,
Recueillerait ſon ame à ſoi-même rendue ;
Le philoſophe, le héros
Ne ferait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jetterait des fleurs
Du haut de ſon char de victoire,
Et les mains de la Paix et les mains de la Gloire
Se joindraient pour ſécher ſes pleurs.

Sa voix célébrerait ton amitié fidelle,
Les échos de Berlin répondraient à ſes chants:
Ah! j'impoſe ſilence à mes triſtes accens,
Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle.

Voilà, Sire, ce que ma douleur me dicta quelque temps après le premier ſaiſiſſement dont je fus accablé à la mort de ma protectrice. J'envoie ces vers à votre Majeſté, puiſqu'elle l'ordonne. Je ſuis vieux : elle s'en apercevra bien. Mais le cœur qui ſera toujours à vous et à l'adorable ſœur que vous pleurez, ne vieillira jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me ſouvenir dans ces faibles vers des

efforts que cette digne princeſſe avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes ſes lettres (vous le ſavez ſans doute) avaient paſſé par moi. Le miniſtre (*) qui penſait abſolument comme elle, et qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta, en eſt mort de chagrin. Je vois avec douleur dans ma vieilleſſe accablée d'infirmités tout ce qui ſe paſſe; et je me conſole parce que j'eſpère que vous ſerez auſſi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin *Tronchin* dit que votre colique hémorrhoïdale n'eſt point dangereuſe; mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre ſang. Cet homme eſt ſurement le plus grand médecin de l'Europe, le ſeul qui connaiſſe la nature. Il m'avait aſſuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguſte ſœur ſix mois avant ſa mort. Je fis ce que je pus pour engager ſon Alteſſe royale à ſe mettre entre les mains de *Tronchin*; elle ſe confia à des ignorans entêtés; et *Tronchin* m'annonça ſa mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais ſenti un déſeſpoir plus vif. Elle eſt morte victime de la confiance de ceux qui l'ont traitée. Conſervez-vous, Sire, car vous êtes néceſſaire aux hommes.

1758.

(*) Le cardinal de *Tencin.* L'abbé de *Bernis* l'obligea de ſigner une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation, et cette adroite politique nous a valu la paix glorieuſe de 1763. Voyez le *Commentaire hiſtoriq.* Mélanges littér. tome II, page 380.

1759.

LETTRE XXXI.

DU ROI.

A Breslau, le 23 de janvier.

J'AI reçu les vers que vous ayez faits : apparemment que je ne me ſuis pas bien expliqué. Je déſire quelque choſe de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde ſache qu'elle eſt digne de l'immortalité ; et c'eſt à vous de l'y placer.

On dit qu'*Apelles* était le ſeul digne de peindre *Alexandre :* je crois votre plume la ſeule digne de rendre ce ſervice à celle qui ſera le ſujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, et que je lui envoyai un mois avant cette cruelle cataſtrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne ſont certainement pas dignes d'elle, mais c'était du moins l'expreſſion vraie de mes ſentimens. En un mot je ne mourrai content que lorſque vous vous ſerez ſurpaſſé dans ce triſte devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix : mais quand même la victoire la ramènerait ; cette paix et la victoire, ni tout ce qu'il y a dans l'univers n'adouciront la douleur cruelle qui me conſume.

Vivez plus heureux à Lauſanne, et rendez-vous digne que j'oublie tout à fait le paſſé.

FÉDERIC.

LETTRE XXXII.

DU ROI.

A Breslau, le 2 de mars.

VOTRE lettre contient une contradiction dans les termes et dans les chofes. Vous marquez que votre imagination s'éteint, et en même temps vous en rempliffez toute votre lettre. Il fallait être plus fur fes gardes en m'écrivant, et fupprimer ce beau feu qui vous anime encore à foixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne foyez dans le cas de la plupart des hommes qui s'occupent de l'avenir et oublient le paffé.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine eft liée,
La vertu qui n'eft plus eft bientot oubliée.

Mes vers ne font point faits pour le public. Je n'ai ni affez d'imagination, ni ne poffède affez bien la langue pour faire de bon vers; et les médiocres font déteftables. Ils font foufferts entre amis, et voilà tout. Je vous en envoie de genres différens, mais qui ont le même goût de terroir, et qui fe reffentent du temps où ils ont été faits. Et comme vous êtes à préfent riche et puiffant feigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes fortes de misères que je me fuis amufé à faire par intervalles.

J'en viens à l'article qui femble vous toucher le plus, et je vous donne toute affurance de ne plus fonger au paffé, et de vous fatisfaire; mais laiffez auparavant mourir en paix un homme que vous

1759. avez cruellement perſécuté (1), et qui, ſelon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très-fort dans l'eſprit; ſoit proſe, ſoit vers, tout m'eſt égal. Il faut un monument pour éterniſer cette vertu ſi pure, ſi rare, et qui n'a pas été aſſez généralement connue. Si j'étais perſuadé de bien écrire, je n'en chargerais perſonne: mais comme vous êtes certainement le premier de notre ſiècle, je ne puis m'adreſſer qu'à vous.

Pour moi je ſuis ſur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de ſix mois: ainſi je ne fais pas état de recevoir ſitôt votre réponſe. Mais j'eſpère que vous n'oublierez point un ouvrage qui ſera de votre part un acte de reconnaiſſance. Adieu. FÉDERIC.

LETTRE XXXIII.

DU ROI.

A Breslau, le 12 de mars.

Il faut avouer que vos mois ne reſſemblent pas aux ſemaines du prophète *Daniel:* ſes ſemaines ſont des ſiècles et vos mois des jours.

J'ai reçu cette ode qui vous a ſi peu coûté, qui eſt très-belle, et qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'eſt le premier moment de conſolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie

(1) *Maupertuis*, préſident de l'académie de Berlin.

de

de la faire imprimer, et de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaissance.

1759.

Je vous envoie une vieille épître que j'ai faite il y a un an ; et comme il y est parlé de vous, c'est à vous à vous défendre ; si vous croyez qu'on le puisse. Ce sont de mauvais vers, mais je suis persuadé que ce sont des vérités qu'ils disent. Je pense au moins ainsi. Plus on vieillit et plus on se persuade que sa sacrée majesté *le Hasard* fait les trois quarts de la besogne de ce misérable univers, et que ceux qui pensent être les plus sages, sont les plus fous de l'espèce à deux jambes et sans plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut en conscience me pardonner et des solécismes et de mauvais vers dans le tumulte et parmi les soins et les embarras dont je suis sans cesse environné.

Vous voulez savoir ce que *Néaulme* imprime : vous me le demandez à moi qui ne sais pas si *Néaulme* est encore au monde, qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin, qui ne sais que des nouvelles de *Fermor*, de *Daun*, de *Soubise*, de *Lautribaussen*, et d'une espèce d'hommes dont vous vous souciez très-peu, et dont je serais bien aise de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu ; vivez heureux, et maintenez la paix dans votre seigneurie suisse, car la guerre de la plume et de l'épée n'ont que rarement d'heureux succès. Je ne sais quel sera mon sort cette année ; en cas de malheur je me recommande à vos prières.

1759. et je vous demande une messe pour tirer mon ame du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui soit pire que la vie que je mène en celui-ci. FÉDERIC.

LETTRE XXXIV.

DU ROI.

A Breslau, le 21 de mars.

Vous ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je suis sur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne soit pas pour des siéges, toutefois c'est pour résister à mes persécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens et les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus de plaisir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles strophes sont très-belles, et je souhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre selon votre bon plaisir : et quoique je sois très-indifférent sur ce qu'on peut dire de moi en France et ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Histoire de Brandebourg*. C'est la trouver très-bien écrite, et c'est plutôt me louer que me blâmer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de savoir si on fait des libelles contre moi en Europe, et si on me déchire. Ce que je saurai toujours, et dont je serai témoin, c'est que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne sais pas si cela en vaut la peine. Je vous souhaite la tranquillité et le repos dont je ne

jouirai pas, tant que l'acharnement de l'Europe me persécutera. Adieu. 1759.

FÉDERIC.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin *Tronchin*, que je vous prie de le consulter sur la santé de mon frère *Ferdinand*, qui est très-mauvaise. Dans le courant de l'année passée, il a eu deux fièvres chaudes dont il lui est resté de grandes faiblesses. A cela se sont joints les symptômes d'une sueur de nuit et d'une toux avec expectoration. Les médecins jusqu'ici croient qu'il crache une vomique, et pour moi qui ai tant vu de maladies pareilles, funestes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour sa vie ; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les secours que l'art peut fournir, quoique j'aie très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de consulter *Tronchin* pour savoir ce qu'il en pense, et s'il croit pouvoir le sauver. Je dois ajouter à ceci pour le médecin que les urines sont fort rouges et fort colorées, que l'expectoration sent mauvais, que la faiblesse est grande, l'abattement considérable, qu'il y a tous les symptômes d'une fièvre lente qui cependant ne paraît point le jour pendant lequel le pouls est faible. Je souhaite qu'il en ait meilleure espérance que moi.

1759.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE,

Aux Délices, le 27 de mars.

SIRE,

Je reçois la lettre dont votre Majesté m'honore, écrite le 2 mars de la main de votre secrétaire, mon compatriote suisse, signée *Fédéric*. Il paraît que votre Majesté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dressasse de mes faibles mains à votre adorable sœur. En voici donc une copie que je hasarde encore dans ce paquet; je le recommande à Dieu, aux houssards et aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre ode au prince *Henri*, votre épître à milord *Maréchal*, et votre ode au prince *Ferdinand*. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'est pas assez d'avoir du génie pour écrire ainsi, il faut encore être à la tête de cent cinquante mille hommes. Votre Majesté me dit dans sa lettre qu'il paraît que je ne désire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il est vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour

vous pendant la guerre ; mes terres sont en France ; il est vrai qu'elles sont sur la frontière de Suisse ; il est vrai même qu'elles sont entièrement libres, et que je ne paye rien à la France ; mais enfin elles y sont situées. J'ai en France soixante mille livres de rente ; mon souverain m'a conservé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de sa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté et de justice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie ; je n'en veux point ; je ne voulais que votre bonté : je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre Majesté me traite comme le monde entier ; elle s'en moque quand elle dit que le président se meurt. Le président vient d'avoir à Basle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je pusse avoir un tel procès ; j'en suis un peu loin ; j'ai été très-malade, et je suis très-vieux : j'avoue que je suis très-riche, très-indépendant, très-heureux ; mais vous manquez à mon bonheur, et je mourrai bientôt sans vous avoir vu ; vous ne vous en souciez guère, et je tâche de ne m'en point soucier. J'aime vos vers, votre prose, votre esprit, votre philosophie hardie et ferme. Je n'ai pu vivre sans vous, ni avec vous. Je ne parle

1759. point au roi, au héros, c'eſt l'affaire des ſouverains; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, et contre qui je ſuis toujours fâché.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 30 mars.

QUOIQUE tout le monde ſoit en armes et en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre Majeſté. L'épître à ſa béatitude madame l'abbeſſe de Quedlimbourg ſur ſa ſacrée majeſté *le Haſard*, a bien un grand fonds de vérité, et ſi cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, et le plus philoſophique. Il me paraît, par la date, que votre Majeſté s'amuſa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosbac. Certainement vous étiez le ſeul alors en Allemagne qui fiſſiez des vers. Le haſard n'a pas été pour nous. Je penſe que celui qui met ſes bottes à quatre heures du matin, a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en carroſſe à midi. Je ſouhaite paſſionnément que tout ce jeu finiſſe, et que vos jours ſoient auſſi tranquilles qu'ils ſont brillans. Votre Majeſté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange et de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus reſpectable princeſſe qui fût au monde. Il eſt vrai que mon cœur dicta l'éloge aſſez vîte; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une ſtrophe

que je soumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me semble, assez parlé du courage avec lequel cette digne princesse a fini sa vie. 1759.

Illustres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte et surmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats sanguinaires,
Fuiriez si vous l'osiez, et mourez par honneur;
Une femme, une princesse
Qui dédaigna la mollesse,
Qui du sort soutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale
Venir son heure fatale,
Etait plus brave que vous.

Sort soutint, fait une cacophonie désagréable; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, et j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers est le plus difficile.

Fuiriez si vous l'osiez; parlez pour vous, messieurs, dira votre Majesté; et moi chétif, je soutiens que si *César* se trouvait seul pendant la nuit exposé incognito à une batterie de canon, et qu'il n'y eût d'autre moyen de sauver sa vie qu'en se mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque chose de mieux, on y trouverait le lendemain matin *Cajus Julius César* plongé jusqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre Majesté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui sont sur leur fumier comme moi!

Recevez avec bonté, Sire, les respects et les folies du vieux suisse.

1759.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

A Bolckenhaïn, le 11 d'avril.

DISTINGUEZ, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les Tristes d'*Ovide* et l'Art d'aimer ne sont pas contemporains. Mes élégies ont leur temps marqué par l'affreuse catastrophe qui laissera un trait enfoncé dans mon cœur autant que mes yeux seront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui se trouvent toujours, quelque vive que soit la guerre. Je me sers de toutes mes armes contre mes ennemis; je suis comme le porc-épic, qui se hérissant se défend de toutes ses pointes. Je n'assure pas que les miennes soient bonnes; mais il faut faire usage de toutes ses facultés, telles qu'elles sont, et porter des coups à ses adversaires les mieux assenés que l'on peut.

Il semble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'est que les bons procédés et la bienséance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité; j'en rougis pour le siècle. Avouons la vérité, les arts et la philosophie ne se répandent que sur le petit nombre; la grosse masse, le peuple, et le vulgaire de la noblesse, reste ce que la nature l'a fait, c'est-à-dire, de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayez, mon cher *Voltaire*, ne pensez pas que les houssards autrichiens connaissent votre écriture. Je puis vous

aſſurer qu'ils ſe connaiſſent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers et en célèbres auteurs. 1759.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui ſera pour le moins auſſi rude que la précédente. Le prince *Ferdinand* épaule bien ma droite. Dieu fait quelle en ſera l'iſſue. Mais de quoi je puis vous aſſurer poſitivement, c'eſt qu'on ne m'aura pas à bon marché, et que, ſi je ſuccombe, il faudra que l'ennemi ſe fraye par un carnage affreux le chemin à ma deſtruction.

Adieu; je vous ſouhaite tout ce qui me manque.

FÉDERIC.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre *Poëme de la loi naturelle*, la *Philoſophie du bon ſens*, et *l'Eſprit*, ouvrage *d'Helvétius*. Admirez comme l'amour propre ſe flatte; je tire une eſpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon ſens.

LETTRE XXXVIII.

DU ROI.

A Landshut, le 18 d'avril.

Vos lettres m'ont été rendues ſans que houſſards ni français, ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut et très-impunément ſans avoir cent ſoixante mille hommes, pourvu qu'on ne faſſe rien imprimer. Et ſouvent on fait imprimer des choſes plus fortes

1759.

que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai, sans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur; témoin votre Pucelle. Pour moi je n'écris que pour me dissiper.

Tout homme qui n'est pas né français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne saurait posséder la langue au degré de perfection si nécessaire pour faire de bon vers ou de la prose élégante. Je me rends assez de justice sur ce sujet, et je suis le premier à apprécier mes misères à leur juste valeur; mais cela m'amuse et me distrait; voilà le seul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaissance et trop de goût pour applaudir à d'aussi faibles talens.

L'éloquence et la poésie demandent toute l'application d'un homme; mon devoir m'oblige de m'appliquer à présent et très-sérieusement à autre chose. En considérant tout cela, vous devez avouer que des amusemens aussi frivoles ne doivent entrer en aucune considération.

Je ne me moque de personne; mais je me sens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraser autant qu'il est en eux. Et certainement je ne suis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arsenal pour me défendre et pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'est plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentilhomme ordinaire du *Bien-aimé*. Ce ne sera pas sa patente qui vous immortalisera; vous ne devrez votre apothéose qu'à la Henriade, à l'Oedipe, à Brutus, Sémiramis, Mérope, le duc de Foix, etc. etc.

Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des personnes de goût et des amateurs du talent divin que vous possédez.

1759.

Pour moi je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipsic, et toutes les choses que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui sont fortes, dures et en grand nombre, sans que j'en conserve la moindre rancune.

Il n'en est pas de même de mon pauvre président que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'espèce, lorsque toutes les puissances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je suis accablé d'affaires et d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir incessamment. Mon rôle est d'autant plus difficile, qu'il ne m'est pas permis de faire la moindre sottise, et qu'il faut me conduire prudemment et avec sagesse huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

FÉDERIC.

P. S. Si les vers que je vous ai envoyé paraissent, je n'en accuserai que vous. Votre lettre prélude sur le bel usage que vous en voulez faire; et ce que vous avez écrit à *Catt* ne me satisfait pas; mais c'est au reste de quoi je m'embarrasse très-peu.

1759.

LETTRE XXXIX.

DU ROI.

A Landshut, le 22 d'avril.

Je vous ai envoyé mes vers à ma sœur *Amélie*, comme l'esquisse d'une épitre. Je n'ai ni l'esprit assez libre, ni assez de temps pour faire quelque chose de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèse-majesté contre *Vaugelas* ou d'*Olivet*, ne doivent pas vous surprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne et de ne pas commettre des fautes d'ignorance et contre l'usage, quand je vois tant de poëtes français domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent. Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui nous fasse observer les fautes que l'amour propre nous voile, qui marque les endroits faibles et défectueux. Je vois assez bien les négligences des autres, et dans la composition je demeure aveugle sur les miennes. Voilà comme les hommes sont faits.

Votre nouvelle strophe de cette funeste ode est belle. Je passerais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que *Marsyas* juge *Apollon*, si je m'escrime avec vous de poésie.

Au lieu de *du sort soutient les coups*, on peut mettre *affronte les coups*; et au lieu de *venir son heure fatale*, *approcher l'heure fatale*.

J'avoue que *son heure* fatale vaut mieux que *l'heure* fatale ; c'est à vous d'en juger.

Pour l'ode en général, elle est très-belle. Voici

les difficultés qu'un ignorant vous propose. Vous le confondrez peut-être, fondé sur l'autorité des d'*Olivets*, des quarante, et de toute la république.

1759.

> Quand la mort qu'ils ont bravée
> Dans cette foule abreuvée
> Du sang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie : est-ce la mort ou la foule qui est abreuvée ? j'entends bien votre idée ; mais un grand poëte comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer sa pensée.

V^e^ strophe. Je fus battu à Hochkirk le moment que ma digne sœur expirait.

VIe strophe admirable. VIIe, VIIIe excellentes. IXe de même. La dernière partie de la Xe ne répond pas au commencement.

La stupide ignorance, les *Midas*, les *Homères*, les *Zoïles* sont étrangers au sujet de l'ode, et ne servent là que de remplissage. Il s'agit de ma sœur et non d'*Homère* ni de *Zoïle*.

Strophe XIe bonne. XIIe *qui font des cours les plus belles*, infame cheville. Le sens finit, *qui font des cours ; les plus belles* n'est qu'un remplissage sans beauté, digne de *Mœvius* et non pas de *Virgile* Cela demande absolument une correction, cela est lâche et faible.

Strophe XIIIe. *Du temps qui fuit toujours*, *tu fis toujours usage*. La répétition de *toujours* est sans grâce. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je suerais sang et eau ; mais *Voltaire* n'est pas *Voltaire* en vain. C'est à lui à y donner plus

——— de force. *Lueur obscure plus affreuse que la nuit* ;
1759. cela eſt digne des *ténèbres viſibles* de *Milton*, dont l'auteur de la Henriade s'eſt tant moqué.

Les ſtrophes XIV et XVes ſont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier, direz-vous ? qu'il faſſe premièrement de bons vers, et qu'enſuite il ſe mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore : je ne vois goutte aux miens, je les trouve ſouvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui ſe trouve vis-à-vis de l'ennemi : c'eſt le moment où l'on eſt le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. *Daun* et des Français, ſans preſque remuer de ma place. Je ſuis occupé à préſent à d'autres ſottiſes de cette eſpèce ; et tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'eſprit de ſon métier ; et dans ces momens d'alarmes je fais main-baſſe, ſi je peux, ſur l'ennemi et ſur tous les vers qui ne me plaiſent pas, hormis les miens.

Adieu, hermite ſuiſſe : ne vous fâchez pas contre *Don Quichotte* qui jetait au feu les vers de l'*Arioſte*, qui ne valaient pas les vôtres, et ayez quelque indulgence pour un cenſeur germanique qui vous écrit des fins fonds de la Siléſie.

FÉDERIC.

LETTRE XL.

1759.

DU ROI.

A Landshut, le 28 d'avril.

Je vous suis fort obligé de la connaissance que vous m'avez fait faire avec monsieur *Candide*; c'est *Job* habillé à la moderne. Il faut le confesser; monsieur *Pangloss* ne saurait prouver ses beaux principes, et le meilleur des mondes possibles est très-méchant et très-malheureux. Voilà la seule espèce de roman que l'on peut lire; celui-ci est instructif, et prouve mieux que des argumens *in barbara*, *celarent*, etc.

Je reçois en même temps cette triste ode qui est bien corrigée et très-embellie; mais ce n'est qu'un monument, cela ne rend pas ce qu'on a perdu et qui mérite d'être à jamais regretté.

Je souhaite que vous ayez bientôt occasion de travailler pour la paix, et je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occasion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas sans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur, j'ose vous dire qu'il y a plus d'une sorte de courage: celui qui vient du tempérament, qui est admirable pour le commun soldat; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier; celui qu'inspire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir; enfin celui qui doit son origine au fanatisme de la gloire, que l'on admire dans *Alexandre*, dans *César*, dans *Charles XII* et

1759. dans le grand *Condé*. Voilà les différens instincts qui conduisent les hommes au danger. Le péril en soi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne pense guère au risque quand on est une fois engagé.

Je n'ai pas connu *Jules-César*, cependant je suis très-sûr que de nuit ou de jour, il ne se serait jamais caché; il était trop généreux pour prétendre exposer ses compagnons sans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux au désespoir de voir une bataille sur le point d'être perdue se sont fait tuer exprès, pour ne point survivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire sur ce courage que vous persifflez. Je vous assure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, et qu'on n'y est pas aussi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples; je me borne à un seul.

A la bataille de Rosbach un officier français blessé et couché sur la place, demandait à cor et à cri un lavement: voulez-vous bien croire que cent personnes officieuses se sont empressées pour le lui procurer? Un lavement anodin, reçu sur un champ de bataille, en présence d'une armée, cela est certainement singulier; mais cela est vrai, et connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive souvent des aventures bouffonnes qui ne ressemblent à rien, et qu'une paix de mille ans ne produirait pas; mais il faut avouer qu'elles sont cruellement achetées.

Je

1759.

Je vous remercie de la consultation du médecin *Tronchin*. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère qui est à Schwedt auprès de ma sœur : je lui ai recommandé de s'attacher scrupuleusement au régime qu'on lui prescrit. Je vous prie de demander ce que *Tronchin* voudrait d'argent pour faire le voyage ; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guérison de ce cher frère ; et quoique j'aie aussi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pousse pas l'incrédulité jusqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les sens moi-même : je n'aurais pu supporter les affreuses fatigues que j'ai eues, si je ne m'étais mis à une diète qui paraît sévère à tous ceux qui m'approchent. Reste à savoir si la vie vaut la peine d'être conservée par tant de soins, et si ceux-là ne sont pas les plus sages et les plus heureux qui l'usent tout de suite. C'est à monsieur *Martin* et à maître *Pangloss* à discuter cette matière, et à moi à me battre tant qu'on se battra.

Pour vous qui êtes spectateur de la pièce sanglante qu'on joue, vous pourrez nous siffler tous tant que nous sommes. Grand bien vous fasse ; soyez persuadé que je n'envie pas votre bonheur : je suis convaincu que l'on ne peut jouir que lorsqu'on n'est en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*

FÉDERIC.

1759.

LETTRE XLI.

DU ROI.

A Landshut, le 18 de mai.

NON, ma muse qui vous pardonne
Tant de lardons malicieux,
N'associa jamais Pétrone
A ces auteurs ingénieux
Qui m'accompagnent en tous lieux,
Et partagent avec Bellone
Des momens courts et précieux
Qu'un loisir fugitif me donne.

Je déteste l'impur bourbier
Où ce bel esprit trop cynique
A trempé sa plume impudique,
Et je ne veux point me souiller
Dans la fange de son fumier.

La mémoire est un réceptacle;
Le jugement d'un choix exquis
Ne doit remplir ce tabernacle
Que d'œuvres qui se sont acquis,
Au sein de leur natal pays,
Le droit de passer pour oracle.
C'est pourquoi, vainquant tout obstacle,
Je vous lis et je vous relis.

J'allaite ma muse française
Aux tetons tendres et polis
Que Racine m'offre à son aise;
Quelquefois, ne vous en déplaise,
Je m'entretiens avec Rousseau.
Horace, Lucrèce et Boileau

1759.

Font en tout temps ma compagnie;
Sur eux se règle mon pinceau,
Et dans ma fantasque manie
J'aurais enfin produit du beau,
S'il ne manquait à mon cerveau
Le feu de leur divin génie.

Si vous consultez une carte géographique vous trouverez le lieu où une boutade de gaieté et de folie produisit ce congé. Nous avons poursuivi ces gens qui nous tournaient le derrière jusqu'à Erfourt, et de-là nous avons pris le chemin de la Silésie.

Vous autres habitans des Délices, vous croyez donc que ceux qui marchent sur les traces des *Amadis* et des *Rolands*, doivent se battre tous les jours pour vous divertir? Apprenez, ne vous en déplaise, que nous avons assez donné de ces tragédies, les campagnes passées, au public; qu'il y aura certainement encore quelque héroïque boucherie; mais nous suivrons le proverbe de l'empereur *Auguste*, *festina lentè*.

Vos Français brûlent les bons livres et bouleversent gaiement le système de leurs finances pour complaire à leurs chers alliés. Grand bien leur fasse. Je ne crains ni leur argent ni leurs épées. Si le hasard ne favorise pas éternellement les trois illustrissimes.... qui m'assaillent de tous côtés, j'espère qu'elles feront (pour conserver la figure de rhétorique)... J'éprouve le sort d'*Orphée*: des dames de cette espèce et d'un aussi bon caractère veulent me déchirer, mais certainement elles n'auront pas ce plaisir.

1759. A propos de sottises, vous voulez savoir les aventures de l'abbé de *Prades*; cela ferait un gros volume. Pour satisfaire votre curiosité il vous suffira de savoir que l'abbé eut la faiblesse de se laisser séduire pendant mon séjour à Dresde, par un secrétaire que *Broglie* y avait laissé en partant. Il se fit nouvelliste de l'armée; et comme ce métier n'est pas ordinairement goûté à la guerre, on l'a envoyé jusqu'à la paix dans une retraite d'où il n'y a aucunes nouvelles à écrire. Il y a bien d'autres choses; mais cela serait trop long à dire. Il m'a joué ce beau tour dans le temps même que je lui avais conféré un gros bénéfice dans la cathédrale de Breslau.

Vous avez fait le Tombeau de la Sorbonne; ajoutez-y celui du parlement qui radote si fort qu'il ne la fera pas longue. Pour vous, vous ne mourrez point. Vous dicterez encore des Délices des lois au Parnasse; vous caresserez encore l'*infame* d'une main et l'égratignerez de l'autre; vous la traiterez comme vous en usez envers moi et envers tout le monde.

Vous avez, je le présume,
En chaque main une plume;
L'une confite en douceur
Charme par son ton flatteur
L'amour propre qu'elle allume,
L'abreuvant de son erreur;
L'autre est un glaive vengeur
Que Tisiphone et sa sœur
Ont plongé dans le bitume
Et toute l'âcre noirceur
De l'infernale amertume;

Il vous blesse, il vous consume,
Perce les os et le cœur.
Si Maupertuis meurt de rhume,
Si dans Basle on vous l'inhume,
Ce glaive en sera l'auteur.

Pour moi, nourrisson d'Horace,
Qui n'ai jamais eu l'honneur
De grimper sur le Parnasse.
Parmi la maudite race
Des beaux esprits, qui tracasse
Et remplit ce lieu d'horreur:
Je vous demande pour grâce,
S'il arrive quelque jour
Que mon nom par vous s'enchâsse
Dans vos vers ou vos discours,
Que sans ruses ni détours
La bonne plume l'y place.

Je souhaite paix et salut non pas au gentilhomme ordinaire, non pas à l'historiographe du *Bien-aimé*, non pas au seigneur de vingt seigneuries dans la Suisserie, mais à l'auteur de la Henriade, de la Pucelle, de Brutus, de Mérope, etc.

FÉDERIC.

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai.

Vos derniers vers sont ailés et coulans,
Ils semblent faits sur les heureux modèles
Des Sarrasins, des Chaulieux, des Chapelles:
Ce temps n'est plus. Vous êtes du bon temps.

1759.

Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, et souffrez sa gaîté,
Je vous connais, vous semblez difficile,
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du style.
Pour Maupertuis de poix-résine enduit,
S'il fait un trou jusqu'au centre du monde,
Si dans ce trou male-mort le conduit,
J'en suis fâché; car mon ame n'abonde
En fiel amer, en dépit sans retour.
Ce n'est pas moi qui le mine et le tue;
Ah! c'est bien lui qui m'a privé du jour,
Puisque c'est lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre moi malingre et affublé d'une fluxion sur les yeux, au plus malin des rois, et au plus aimable des hommes, qui me fait sans cesse des balafres, et qui crie qu'il est égratigné. Balafrez MM. de *Daun* et de *Fermor*, mais épargnez votre vieille et maigre victime.

Votre Majesté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'est pas redoutable. Quant à nos épées vous leur avez donné une petite leçon; Dieu vous donne la paix, Sire, et que toutes les épées soient remises dans le fourreau! ce sont les dignes vœux d'un philosophe suisse. Tout le monde se ressent de ces horreurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'essuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cents mille francs, grâce à cette belle guerre.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs

des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les sottises dites à haute voix par tant de gens en robe, et avocats et procureurs, ont germé dans la tête de *Damiens*, bâtard de *Ravaillac*; les sottises prononcées par les jésuites, ont coûté un bras au roi de Portugal; joignez à cela ce qui se passe de la Vistule au Mein, et voilà le meilleur des mondes possibles tout trouvé.

1759.

Encore une fois, puissiez-vous terminer bientôt cette malheureuse besogne; vous êtes législateur, guerrier, historien, poëte, musicien, mais vous êtes aussi philosophe. Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme et dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau? un vain nom qui ne nous appartient plus; tout est affliction ou vanité, comme disait l'autre *Salomon*, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-souci, à Sans-souci, le plutôt que vous pourrez.

De *Prades* est donc un *Doeg*, un *Achitophel*? quoi! il vous a trahi quand vous l'accablez de biens! O meilleur des mondes possibles, où êtes vous! Je suis manichéen comme *Martin*.

Votre Majesté me reproche dans ses très-jolis vers de caresser quelquefois l'*Infame*; eh, mon Dieu, non; je ne travaille qu'à l'extirper, et j'y réussis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne sera pas indifférent.

Ah! croyez-moi, Sire, j'étais tout fait pour vous; je suis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philosophes, et vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers

1759. en habits écourtés. A Sans-souci, Sire, à Sans-souci; mais qu'y fera votre diablesse d'imagination? est-elle faite pour la retraite? oui, vous êtes fait pour tout.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai

DANS quelque état que vous soyez, il est très-sûr que vous êtes un grand homme. Ce n'est pas pour ennuyer V. M. que je lui écris, c'est pour me confesser, à condition qu'elle me donnera absolution. Je vous ai trahi; voyez le fait. Vous m'avez écrit une lettre moitié dans le goût de *Marc-Aurèle*, votre patron, moitié dans le goût de *Martial* et de *Juvénal*, votre autre patron. Je la montrai d'abord à une petite française minaudière de la cour de France, qui est venue comme les autres à Genève au temple d'*Esculape*, pour se faire guérir par le grand *Tronchin*, très-grand en effet, car il est haut de six pieds, beau et bien fait, et si monseigneur le prince *Ferdinand*, votre frère, était femme, il viendrait se faire guérir comme les autres. Cette minaudière est, comme je crois l'avoir dit à V. M. la bonne amie d'un certain duc, d'un certain ministre; elle a beaucoup d'esprit et son ami aussi. Elle fut enchantée, elle baisa votre lettre, et vous aurait fait pis si vous aviez été là. Envoyez cela sur le champ à mon ami, dit-elle, il vous aime dès son enfance, il admire le roi de Prusse, il ne

pense

pense en rien comme les autres; il voit clair; il est de la vraie chevalerie qui réunit l'esprit et les armes. La dame en dit tant que je copiai votre lettre, en retranchant très-honnêtement tout le *Martial* et tout le *Juvénal*, et laissant fidèlement tout le *Marc-Aurèle*, c'est-à-dire toute votre prose, dans laquelle pourtant votre *Marc-Aurèle* nous donne force coups de patte, et prétend que nous sommes ambitieux. Hélas! Sire, nous sommes de plaisantes gens pour avoir de l'ambition. Enfin, je ne puis m'empêcher de vous envoyer la réponse qu'on m'a faite. Je puis bien trahir un duc et pair, ayant trahi un roi; mais je vous en conjure, n'en faites pas semblant. Tâchez, Sire, de déchiffrer l'écriture. On peut avoir beaucoup d'esprit et de très-bons sentimens, et écrire comme un chat. Sire, il y avait autrefois un lion et un rat, le rat fut amoureux du lion, et alla lui faire sa cour. Le lion lui donna un petit coup de patte: le rat s'en alla dans la souricière, mais il aima toujours le lion; et voyant un jour un filet qu'on tendait pour attraper le lion et le tuer, il en rongea une maille. Sire, le rat baise très-humblement vos belles griffes en toute humilité; il ne mourra jamais entre deux capucins, comme a fait à Bâle un dogue de St Malo; il aurait voulu mourir auprès de son lion. Croyez que le rat était plus attaché que le dogue.

1759.

LETTRE XLIV.

DU ROI.

A Reich-Hennersdorf, le 10 de juin.

Apprenez qu'à moins que celui que vous savez revienne sur terre faire des miracles, mon frère n'ira chercher personne. Il est encore, Dieu merci, assez grand seigneur, pour faire venir et payer des médecins suisses; et vous savez que les Fréderics, en plus grande quantité que les Louis, l'emportent sur eux chez les médecins, chez les poëtes, et quelquefois même chez les philosophes qui, occupés de vaines spéculations, ne font guère réflexion sur la partie morale de leur science. Votre nièce a fait éclater le faste de son zèle en faveur de sa nation, elle m'a brûlé comme je vous ai fait brûler à Berlin, et comme vous l'avez été en France. Vos Français extravaguent tous: quand il est question de la prééminence de leur royaume, ils sont charmés de vous lâcher un roi mon maître, d'affecter les travers de vieux ambassadeurs hors de mode, et de prendre fait et cause pour des rois qui ne leur font pas l'honneur de daigner les connaître; en vérité, c'est dommage que votre nièce n'ait pas épousé M. *Prior*, cela aurait fait une belle race de politiques. Pour moi, je ne ménage aucun de ceux qui me font enrager, je les mords le mieux que je puis. Nous allons nous battre selon toute apparence en peu de jours, et pour peu

que la fortune me feconde, les fubdélégués de Leurs Majeftés Impériales et l'homme à la toque bénite feront bien étrillés ; après cela, quelle confolation de fe moquer d'eux ! Pour vous, qui ne vous battrez point, pour Dieu ne vous moquez de perfonne, foyez tranquille et heureux, puifque vous n'avez point de perfécuteurs, et fachez jouir fans inquiétude d'une tranquillité que vous avez obtenue après avoir couru foixante ans pour l'attraper. Adieu, je vous fouhaite paix et falut. Ainfi foit-il.

1759.

FÉDERIC.

P. S. Mais êtes-vous fage à foixante et dix ans ? Apprenez à votre âge de quel ftyle il vous convient de m'écrire. Comprenez qu'il y a des libertés permifes et des impertinences intolérables aux gens de lettres et aux beaux efprits. Devenez enfin philofophe, c'eft-à-dire raifonnable. Puiffe le ciel, qui vous a donné tant d'efprit, vous donner du jugement à proportion ! Si cela pouvait arriver, vous feriez le premier homme du fiècle, et peut-être le premier que le monde ait porté : c'eft ce que je vous fouhaite. Ainfi foit-il.

LETTRE XLV.

DU ROI.

A Reich-Hennérsdorf, le 20 de juin.

Si j'étais du temps de l'ancienne chevalerie, je vous aurais dit que vous en avez menti par la gorge, en avançant au public, que je vous ai

1759.

écrit pour défendre mon hiſtoire de Brandebourg; contre les ſottiſes qu'en dit un abbé en *ic* ou en *ac*; je me ſoucie très-peu de mes ouvrages, je n'ai point pour eux cet amour enthouſiaſte qu'ont les célèbres auteurs pour le moindre mot qui leur échappe, je ne me battrai avec perſonne, ni pour ma proſe ni pour mes vers, et l'on en jugera ce que l'on voudra, ſans que cela me cauſe d'inſomnies. Je vous prie donc de ne point vous échauffer pour un ſujet ſi mince, qui ne mérite pas que vous vous déchaîniez contre mes ennemis littéraires. Vous criez tant pour la paix: qu'il vous conviendrait mieux d'écrire avec cette noble impertinence qui vous va ſi bien, contre ceux qui en retardent la concluſion, contre tous ces gens qui ſont dans les convulſions et dans le délire. Ce ſerait un trait ſingulier dans l'hiſtoire, ſi l'on écrivait au dix-neuvième ſiècle que ce fameux *Voltaire*, qui de ſon temps avait tant écrit contre les libraires, contre les fanatiques et contre le mauvais goût, avait fait par ſes ouvrages tant de honte aux princes, de la guerre qu'ils ſe feſaient, qu'il les avait obligés à faire la paix dont il avait dicté les conditions. Entreprenez cette tâche-là, vous vous érigerez un monument que les temps n'effaceront pas. *Virgile* accompagna *Mécène* au voyage de Brindes où *Auguſte* fit ſa paix avec *Antoine*; et *Voltaire*, ſans voyager (dira-t-on), fut le précepteur des rois commue de l'Europe. Je ſouhaite que l'on puiſſe ajouter ce trait à votre vie, et que je puiſſe vous en féliciter bientôt. Adieu.

FÉDERIC.

LETTRE XLVI.

1759.

DU ROI.

A Reich-Hennersdorf, le 2 de juillet.

Votre muse se rit de moi
Quand pour la paix elle m'implore.
Je la désire, je l'honore;
Mais je n'impose point la loi
Au bien-aimé votre grand roi,
A la Hongroise qu'il adore,
A la Russienne que j'abhorre,
A ce tripot d'ambitieux
De qui les secrets merveilleux,
Que Tronchin sait et que j'ignore,
Ne sauraient réparer les cerveaux vicieux
Qu'en leur donnant de l'ellébore.
Vous à la paix tant animé,
Vous qu'on dit avoir l'honneur d'être
Le vice-chambellan du second Bien-aimé,
A la paix, s'il se peut, disposez votre maître.

C'est à lui qu'il faut s'adresser, ou à son d'*Amboise* en fontange (1). Mais ces gens ont la tête pleine de projets ambitieux; ils sont un peu difficiles; ils veulent être les arbitres des souverains, et c'est ce que des gens qui pensent comme moi ne veulent nullement souffrir. J'aime la paix tout autant que vous la désirez; mais je la veux bonne, solide et honorable. *Socrate* ou *Platon* auraient pensé comme moi sur ce sujet, s'ils s'étaient trouvés placés dans le maudit point que j'occupe en ce monde.

(1) La marquise de *Pompadour*.

1759. Croyez-vous qu'il y ait du plaisir à mener cette chienne de vie, à voir et faire égorger des inconnus, à perdre journellement ses connaissances et ses amis, à voir sans cesse sa réputation exposée aux caprices du hasard, à passer toute l'année dans les inquiétudes et les appréhensions, à risquer sans fin sa vie et sa fortune ?

Je connais certainement le prix de la tranquillité, les douceurs de la société, les agrémens de la vie, et j'aime à être heureux autant que qui que ce soit. Quoique je désire tous ces biens, je ne veux cependant pas les acheter par des bassesses et des infamies. La philosophie nous apprend à faire notre devoir, à servir fidèlement notre patrie au prix de notre sang, de notre repos, à lui sacrifier tout notre être. L'illustre *Zadig* essuya bien des aventures qui n'étaient pas de son goût, *Candide* de même ; ils prirent cependant leur mal en patience. Quel plus bel exemple à suivre que celui de ces héros !

Croyez-moi, nos habits écourtés valent vos talons rouges, les pelisses hongroises et les justaucorps verds des Roxelans. On est actuellement aux trousses de ces derniers qui, par leur balourdise, nous donnent beau jeu. Vous verrez que je me tirerai encore d'embarras cette année, et que je me délivrerai des verds et des blancs.

Il faut que le Saint-Esprit ait inspiré à rebours cette créature bénite par sa sainteté (1); il

(1) Le pape *Rezzonico* (*Clément XIII*) avait envoyé une épée bénite et un bonnet doublé d'agnus au maréchal *Daun*, qui avait eu la bêtise de se prêter à cette facétie digne du treizième siècle.

1759.

paraît avoir bien du plomb dans le derrière. Je ſortirai d'autant plus ſurement de tout ceci que j'ai dans mon camp une vraie héroïne, une pucelle plus brave que *Jeanne* d'*Arc*. Cette divine fille eſt née en pleine Veſtphalie, aux environs de Hildesheim. J'ai de plus un fanatique venu de je ne ſais où, qui jure ſon dieu et ſon grand diable que nous taillerons tout en pièces.

Voici donc comme je raiſonne. Le bon roi *Charles* chaſſa les Anglais des Gaules à l'aide d'une pucelle, il eſt donc clair que par les ſecours de la mienne nous vaincrons les trois *dames*; car vous ſavez que dans le paradis les ſaints conſervent toujours un peu de tendre pour les pucelles. J'ajoute à ceci que *Mahomet* avait ſon pigeon, *Sertorius* ſa biche, votre enthouſiaſte des Cévènes ſa groſſe *Nicole*, et je conclus que ma pucelle et mon inſpiré me vaudront au moins tout autant.

Ne mettez point ſur le compte de la guerre des malheurs et des calamités qui n'y ont aucun rapport.

L'abominable entrepriſe de *Damiens*, le cruel aſſaſſinat intenté contre le roi de Portugal, ſont de ces attentats qui ſe commettent en paix comme en guerre; ce ſont les ſuites de la fureur et de l'aveuglement d'un zèle abſurde. L'homme reſtera, malgré les écoles de philoſophie, la plus méchante bête de l'univers; la ſuperſtition, l'intérêt, la vengeance, la trahiſon, l'ingratitude, produiront juſqu'à la fin des ſiècles des ſcènes ſanglantes et tragiques, parce que les paſſions, et très-rarement la raiſon, nous gouvernent.

1759. Il y aura toujours des guerres, des procès, des dévaftations, des peftes, des tremblemens de terre, des banqueroutes. C'eft fur ces matières que roulent toutes les annales de l'univers.

Je crois, puifque cela eft ainfi, qu'il faut que cela foit néceffaire. Maître *Panglofs* vous en dira la raifon. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être docteur, je vous confeffe mon ignorance. Il me paraît cependant que fi un être bienfefant avait fait l'univers, il nous aurait rendus plus heureux que nous ne le fommes. Il n'y a que l'égide de *Zénon* pour les calamités, et les couronnes du jardin d'*Epicure* pour la fortune.

Preffez votre laitage, faites cuver votre vin et faucher vos prés fans vous inquiéter fi l'année fera abondante ou ftérile. Le gentilhomme du *Bien-aimé* m'a promis, tout vieux lion qu'il eft, de donner un coup de patte à l'*Inf*.... J'attends fon livre. Je vous envoie en attendant un *Akakia* contre fa fainteté, qui, je m'en flatte, édifiera votre béatitude.

Je me recommande à la mufe du général des capucins, de l'architecte de l'églife de Ferney, du prieur des filles du Saint-Sacrement, et de la gloire mondaine du pape *Rezzonico*, de la pucelle *Jeanne*, etc.

En vérité je n'y tiens plus. J'aimerais autant parler du comte de *Sabines*, du chevalier de *Tufculum*, et du marquis d'*Andès*. Les titres ne font que la décoration des fots; les grands hommes n'ont befoin que de leur nom.

Adieu ; fanté et profpérité à l'auteur de la Henriade, au plus malin et au plus féduifant des beaux efprits qui ont été et qui feront dans le monde. *Vale*.

1759.

FÉDERIC.

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

SIRE,

Vous êtes auffi bon frère que bon général; mais il n'eft pas poffible que *Troncbin* aille à Schwedt auprès du prince votre frère ; il y a fept ou huit perfonnes de Paris abandonnées des médecins, qui fe font fait tranfporter à Genève ou dans le voifinage, et qui croient ne refpirer qu'autant que *Troncbin* ne les quitte pas. Votre Majefté penfe bien que parmi le nombre de ces perfonnes je ne compte point ma pauvre nièce qui languit depuis fix ans ; d'ailleurs *Troncbin* gouverne la fanté des enfans de France, et envoie de Genève fes avis deux fois par femaine; il ne peut s'écarter, il prétend que la maladie de monfeigneur le prince *Ferdinand* fera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage qui contribuerait encore à fa fanté en le fefant paffer d'un climat affez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire inftruire *Troncbin* toutes les femaines de fon état, eft le plus avantageux.

1759.

Comment avez-vous pu imaginer que je puſſe jamais laiſſer prendre une copie de votre écrit adreſſé à M. le prince de Brunſwick? Il y a certainement de très-belles choſes; mais elles ne ſont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en ſerait pas flattée; le roi de France le ſerait encore moins, et je vous reſpecte trop l'un et l'autre pour jamais laiſſer tranſpirer ce qui ne ſervirait qu'à vous rendre irréconciliables. Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correſpondance de madame la margrave de *Bareith* avec le cardinal de *Tencin*, pour tâcher de procurer un bien ſi néceſſaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépoſitaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but ſi déſirable; je n'en ai pas abuſé, et je n'abuſerai pas de votre confiance au ſujet d'un écrit qui tendrait à un but abſolument contraire. Soyez dans un parfait repos ſur cet article. Ma malheureuſe nièce que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé, et il n'en reſte de veſtige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois ſtrophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés; vous avez été mon idole pendant vingt années de ſuite, *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même*; mais votre métier de héros, et votre place de roi ne rendent pas le cœur bien ſenſible; c'eſt dommage, car ce cœur était fait pour être humain, et ſans l'héroïſme et le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la ſociété.

En voilà trop si vous êtes en présence de l'ennemi, et trop peu si vous étiez avec vous-même dans le sein de la philosophie qui vaut encore mieux que la gloire.

1759.

Comptez que je suis toujours assez sot pour vous aimer, autant que je suis assez juste pour vous admirer; reconnaissez la franchise, et recevez avec bonté le profond respect du suisse

VOLTAIRE.

LETTRE XLVIII.

DU ROI.

Du Kingsvormek, le 18 de juillet.

Vous êtes en vérité une singulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, et le reproche expire au bout de ma plume.

> Avec l'heureux talent de plaire,
> Tant d'art, de grâces et d'esprit,
> Lorsque sa malice m'aigrit,
> Je pardonne tout à Voltaire,
> Et sens que de mon cœur contrit
> Il a desarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtisse, cela m'est assez indifférent. Ne pensez pas non plus que je sois aussi sensible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* disent de moi. J'ai le sort de tous les acteurs qui jouent en public; ils sont favorisés des uns, et vilipendés des autres. Il faut se préparer à des satires, à des

calomnies, et à une multitude de mensonges
1759. qu'on débite sur notre compte; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conscience; et je me soucie très-peu de quelle façon mes actions se peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très-peu pensans à deux pieds, sans plumes.

Puisque vous êtes si bon prussien (ce dont je me félicite) je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici.

L'homme à toque et à épée papale s'est placé sur les confins de la Saxe et de la Bohême. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en tout sens. Nous en sommes à présent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez si bien ce jeu, vous savez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne saurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Russes sont pendus au croc. *Dobna* n'a pas dit : *Sta sol*, comme *Josué*, de défunte mémoire; mais, *sta*, *ursus*; et l'ours s'est arrêté.

En voilà assez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je sais bien que je vous ai idolâtré tant que je ne vous ai cru ni tracassier, ni méchant; mais vous m'avez joué des tours de tant d'espèces.... N'en parlons plus; je vous ai tout pardonné avec un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaisir que de mal. Je m'amuse davantage avec vos ouvrages, que je ne me ressens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de

défauts, vous rabaisseriez trop l'espèce humaine, et l'univers aurait raison d'être jaloux et envieux de vos avantages. 1759.

A présent on dit: *Voltaire est le plus beau génie de tous les siècles*; *mais du moins je suis plus doux*, *plus tranquille*, *plus sociable que lui*. Et cela console le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confesseur. Ne vous en fâchez pas, et tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je souhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez *Socrate* en tragédie; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième; le Phédon de *Platon* une belle scène; et voilà tout.

Je suis revenu de certains préjugés, et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le Duc de Foix, dans Zaïre, dans Alzire; et quoi qu'on en dise, je ne lis jamais Bérénice sans répandre des larmes. Dites que je pleure mal à propos; pensez-en ce que vous voudrez; mais on ne me persuadera jamais qu'une pièce qui me remue et qui me touche, soit mauvaise.

Voici une multitude d'affaires qui me surviennent. Vivez en paix; et si vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon ressentiment, vous pouvez avoir l'esprit en repos sur cet article. *Vale*.

FÉDERIC.

1759.

LETTRE XLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste.

Vous n'êtes pas ce fils d'un insensé,
Huilé dans Reims, et par l'Anglais pressé
Que son Agnès si fidelle et si sage
Aima toujours, ayant tant caressé
Tantôt un moine et tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours ;
Son pucelage et son baudet profane
Et saint Denis font de faibles secours ;
Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, et je sais quel est l'âne.
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chasteté :
Allez, que rien ne vous retienne ;
Et retournez à Sans-souci,
Quand dans vos courses éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros et des Pucelles.

Vos vers sont charmans, et si votre Majesté a battu ses ennemis, ils sont encore meilleurs ; mais pour votre *Akakia* papal, je le trouve très-adroit ; il est fait de façon que les trois quarts des protestans le croiront véritable ; il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, et de quoi animer les sots de bonne foi de la confession *in*, *met*, *uber*. J'attends quelques pièces édifiantes qu'un sage de mes amis doit m'envoyer d'Orient.

Je les ferai parvenir à votre Majesté ; mais j'ai peur qu'elle ne soit pas de loisir cette fin de campagne, et qu'elle soit si occupée à donner sur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes et Massagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philosophie et à la destruction de l'*Inf*... Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *Inf*... à sa Majesté par mon testament. Elle est plus son ennemie qu'elle ne croit ; sa pucelle et son fanatique sont quelque chose, mais cette pucelle et ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, et *Frédéric* était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

LETTRE L.

DU ROI.

Le 22 de septembre.

LA duchesse de *Saxe-Gotha* m'envoie votre lettre, etc. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune, les correspondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29 ; c'est même avec bien de la peine que je fais passer cette lettre, si elle est assez heureuse de passer.

Ma position n'est pas si désespérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne ; je n'ai pas le courage abattu ; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de positif sur cet article, c'est que j'ai de l'honneur pour dix ; et que, quelque malheur

1759. qui m'arrive ; je me fens incapable de faire une action qui bleffe le moins du monde ce point fi fenfible et fi délicat pour un homme qui penfe en preux chevalier, fi peu confidéré de ces infames politiques qui penfent comme des marchands.

Je ne fais rien de ce que vous avez voulu me faire favoir ; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais : 1°. De la faire conjointement avec mes fidèles alliés ; 2°. De la faire honorable et glorieufe. Voyez-vous ! il ne me refte que l'honneur ; je le conferverai au prix de mon fang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propofe rien qui répugne à la délicateffe de mes fentimens. Je fuis dans les convulfions des opérations militaires ; je fuis comme les joueurs qui font dans le malheur, et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de revenir à moi plus d'une fois, comme une maîtreffe volage. J'ai à faire à de fi fottes gens qu'il faut néceffairement qu'à la fin j'aie l'avantage fur eux ; mais qu'il arrive tout ce qui plaira à fa facrée majefté le Hafard, je ne m'en embarraffe pas. J'ai jufqu'ici la confcience nette des malheurs qui me font arrivés. La bataille de Minden, celle de Cadix, et la perte du Canada font des argumens capables de rendre la raifon aux Français auxquels l'ellébore autrichien l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la paix, mais je la veux non flétriffante. Après avoir combattu avec fuccès contre toute l'Europe, il ferait bien honteux de perdre par un trait de plume ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà

Voilà ma façon de penser; vous ne me trouverez pas à l'eau rose; mais *Henri IV*, mais *Louis XIV*, mes ennemis même que je peux citer, ne l'ont pas été plus que moi. Si j'étais né particulier, je céderais tout pour l'amour de la paix; mais il faut prendre l'esprit de son état. Voilà tout ce que je peux vous dire jusqu'à présent. Dans trois ou quatre semaines la correspondance sera plus libre, etc.

1759.

FÉDERIC.

LETTRE LI

DU ROI.

Du camp près de Wilsdruf, le 17 de novembre.

GRAND merci de la tragédie de Socrate. Elle devrait confondre le fanatisme absurde, vice dominant à présent en France, et qui, ne pouvant exercer sa fureur ambitieuse sur des sujets de politique, s'acharne sur les livres et sur les apôtres du bon sens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate,
Lisent en frémissant le drame de Socrate;
L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
De la raison humaine inplacables bourreaux,
En pâlissant de rage, en bouffissant leur rate,
D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.
Si des Athéniens vous empruntez le dos
Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte,
Les contre-coups sont tous sentis par vos bigots.

Déjà leur cabale est accrue
Du concours imposant des Mélites nouveaux,

1759.

Pédantesques tyrans, la honte des barreaux.
On s'empresse, on opine, et la troupe incongrue
En vous épargnant la cigue,
Pour mieux honorer vos travaux,
Elève des bûchers, entasse des fagots.
Le brasier étincelle, et déjà part la flamme
Qu'allume la main de l'Inf...
Pour consumer ce bel esprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais au lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant tout pesé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là; et si vous vous plaignez que je vous mords, c'est à mon insçu, ou du moins sans intention. Pensez, je vous prie, que je suis environné d'ennemis, pressé de toutes parts; l'un me pique, l'autre m'éclabousse; ici l'on m'insulte; enfin la patience succombe. L'instinct d'un sentiment trop vif l'emporte sur la voix de la raison; la colère irritée s'enflamme, et je suis dans quelques momens,

Comme un sanglier écumant
Qui résiste et qui se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie:
On le poursuit avec furie;
Il attaque, il blesse, il pourfend,
Et donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie
Qui le suit de loin en japant.
Trop irrité, dans sa colère

Il brave le fer inhumain,
Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin, 1759.
Un innocent agneau lui paraît un cerbère.
L'homme, ainsi que cet animal,
S'il souffre, irrité par le mal,
Livre à l'instinct des sens sa faible intelligence;
Sous le despotisme fatal
De la sanguinaire vengeance,
Souvent son aveugle fureur
Confond le crime et l'innocence.
Le sage qui voit son erreur
Le plaint, la déplore, et soupire;
Détournant ses pas sans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'esprit rempli d'aigreur.

Laissez-moi donc ronger mon frein tant que durera cette pénible campagne, et attendez qu'un ciel serein ait succédé à tant d'obscurs nuages. Votre imagination brillante me promène à Vienne; vous m'introduisez au conseil de chasteté; mais sachez que l'expérience m'apprend ce que c'est de se frotter à de méchantes femmes.

Hélas, pensez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'esprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaisirs et la volupté?
Ce temps heureux, c'est bien dommage,
Loin de moi s'est précipité;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,

1759.

Sur un vieillard courbé, voûté,
Ne gagnent qu'un faible avantage.
Le conſeil de la chaſteté
Devient par force mon partage;
Continence eſt néceſſité;
A cinquante ans on eſt trop ſage.

Je n'ai point eu cette campagne-ci de viſion béatifique dans le goût de celle de *Moïſe*. Les barbares Coſaques et Tartares, gens infames à conſidérer en tout ſens, ont brûlé et ravagé des contrées, et commis des inhumanités atroces. Voilà tout ce que j'ai vu d'eux. Ces triſtes ſpectacles ne me mettent pas de bonne humeur.

La fortune inconſtante et fière
Ne traite pas ſes courtiſans
Toujours d'une égale manière.
Ces fous nommés héros, et qui courent les champs,
Couverts de ſang et de pouſſière,
Voltaire, n'ont pas tous les ans
La faveur de voir le derrière
De leurs ennemis inſolens.
Pour les humilier, la quinteuſe déeſſe
Quelquefois les oblige eux-même à le montrer:
Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détreſſe;
Les Ruſſes ont pu s'y mirer.
Cette glace pour eux n'a point été traîtreſſe;
On les a vus, pleins d'alégreſſe,
S'y pavaner et s'admirer.
Voilà le ſort de ma vieilleſſe!
Cependant cet homme béni
Par l'Antechriſt ſiégeant à Rome,
Ce Fabius, ce plaiſant homme

1759.

Qui sur-sa tête réunit
De la vanité la plus folle
Le brillant et frêle symbole,
Commence à décamper de nuit.
Je n'ose dire qu'il s'enfuit;
Jusqu'ici sa pudeur nous cache
Cette attitude qui le fâche.
Mais comptez sur moi: nous verrons
Dans peu ces cus dodus et ronds,
Sans façon, sans tant de grimaces,
Sans honte nous montrer leurs faces.
Mais certain duc s'illustrant à jamais
Sauvera l'empire français,
Sans capitaine, sans finance,
Sans Amérique, sans prudence,
Jusqu'en ses fondemens sapé par les Anglais.
Couvrant tous ces sujets d'un voile de décence,
Et lâchant quelques mots remplis de complaisance,
Des cieux sur notre sphère il conduira la paix;
Moi quittant le harnois et le casque et l'épée
De trop de sang humain trempée,
Je partirai soudain d'ici;
J'irai, consolant ma vieillesse
Par l'étude de la sagesse,
M'ensevelir à Sans-souci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illusion je croirai vivre hors du grand monde, et quelquefois j'y serai solitaire.

Jouissez de votre hermitage; ne troublez pas les cendres de ceux qui reposent au tombeau; que la mort au moins mette fin à vos injustes haines. Pensez que les rois, après s'être long-temps

1759. battus, font enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous feriez capable, comme *Orphée*, de defcendre aux enfers, non pas pour fléchir *Pluton*, non pas pour ramener la belle *Emilie*, mais pour pourfuivre dans ce féjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop perfécuté dans ce monde (1). Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-là à votre propre réputation; que le plus grand génie de la France foit auffi l'homme le plus généreux de fa nation. La vertu, votre devoir vous parlent par ma bouche; n'y foyez pas infenfible, et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne: elle fera bonne; et je vous écrirai dans une huitaine de jours de Drefde, avec plus de tranquillité et de fuite qu'à préfent.

Adieu; négociez, travaillez, jouiffez, écrivez en paix; et que le dieu des philofophes, en vous infpirant des fentimens plus doux, vous conferve comme le plus bel organe de la raifon et de la vérité.

FÉDERIC.

(1) *Maupertuis*, qui venait de mourir à Basle.

1759.

LETTRE LII.

DU ROI.

Wilsdfuf, le 19 de novembre.

Je viens de recevoir la lettre du rat ou de l'afpic du 6 novembre fur le point de finir la campagne. Les Autrichiens s'en vont en Bohème, où je leur ai fait brûler par repréfailles des incendies qu'ils ont caufés dans mes pays, deux grands magafins. Je rends la retraite du benoît héros auffi difficile que poffible, et j'efpère qu'il effuyera quelques mauvaifes aventures entre ci et quelques jours. Vous apprendrez par la déclaration de la Haye, fi le roi d'Angleterre et moi nous fommes pacifiques. Cette démarche éclatante ouvrira les yeux au public, et fera diftinguer les boute-feux de l'Europe de ceux qui aiment l'humanité, la tranquillité et la paix. La porte eft ouverte, peut venir au parloir qui voudra. La France eft maîtreffe de s'expliquer. C'eft aux Français qui font naturellement éloquens à parler, à nous à les écouter avec admiration, à leur répondre dans un mauvais baragouin, le mieux que nous pourrons. Il s'agit de la fincérité que chacun apportera dans la négociation. Je fuis perfuadé que l'on pourra trouver des tempéramens pour s'accommoder. L'Angleterre a à la tête de fes affaires un miniftre modéré et fage. Il faut de tous les côtés bannir les projets extravagans, et confulter la raifon plutôt que l'imagination. Pour moi, je me

1759. conforme à l'exemple du doux Sauveur, qui, lorfqu'il alla la première fois au temple, fe contenta d'écouter les Pharifiens et les Scribes. Ne penfez pas que les Anglais me confient tous leurs fecrets; ils ne font point preffés de s'accommoder, leur commerce ne fouffre point, leurs affaires profpèrent, et l'Etat ne manque ni de reffources, ni de crédit. Je fais une guerre plus dure qu'eux par la multitude d'ennemis qui m'attaquent, et dont le fardeau eft accablant. Cependant je répondrai toujours bien de la fin de la campagne, il eft impoffible d'en faire autant pour tous les événemens. Je fuis fur le point de m'accommoder avec les Ruffes, ainfi il ne me reftera que la reine d'Hongrie, les malandrins du St. Empire et les brigands de Laponie pour l'année qui vient. Notre démarche nous a été dictée par le cœur, par un fentiment d'humanité qui voudrait tarir ces torrens de fang qui inondent prefque toute notre fphère, qui voudrait mettre fin aux maffacres, aux barbaries, aux incendies et à toutes les abominations commifes par des hommes, que la malheureufe habitude de fe baigner dans le fang, rend de jour en jour plus féroces. Pour peu que cette guerre continue, notre Europe retombera dans les ténèbres de l'ignorance, et nos contemporains deviendront femblables à des bêtes farouches. Il eft temps de mettre fin à ces horreurs. Tous ces défaftres font une fuite de l'ambition de l'Autriche et de la France. Qu'ils prefcrivent des bornes à leurs vaftes projets, que fi ce n'eft la raifon, que

l'épuifement

l'épuiſement de leurs finances et le mauvais état de leurs affaires les rende ſages, et que la rougeur leur monte au front, en apprenant que le ciel, qui a ſoutenu les faibles contre l'effort des puiſſans, a accordé à ces premiers aſſez de modération pour ne point abuſer de leur fortune et pour leur offrir la paix. Voilà tout ce qu'un pauvre lion fatigué, haraſſé, égratigné, mordu, boîteux et fêlé, vous peut dire. J'ai encore bien des affaires et je ne pourrai vous écrire à tête repoſée qu'après être arrivé à Dresde. Le projet de faire la paix eſt celui de rendre raiſonnables des hommes accoutumés à être abſolus et qui ont des volontés obſtinées. Réuſſiſſez; je vous féliciterai de vos ſuccès, et je m'en féliciterai davantage. Adieu au rat qui fait de ſi beaux rêves, qu'on les prendrait pour des inſpirations; qu'il jouiſſe dans ſon trou du repos, de la tranquillité, de la paix qu'il poſſède et que nous déſirons. Ainſi ſoit-il.

1759.

FÉDERIC.

N. B. Vous ſavez que les interprètes et les commentateurs de l'écriture ont des opinions différentes ſur le ſens des paſſages. Suivant le révérend père *Dionyſius-Hortella*, il faut lorſque Céſar eſt roi des Juifs, et bien Juif lui-même, et lorſqu'il eſt duc de Lorraine, que les Turcs et les Français donnent à Céſar ce qui eſt à Céſar. Il dit qu'un pareil exemple de reſtitution encouragerait toutes les petites puiſſances de l'Europe à l'imiter; qu'en penſez-vous, ce ſavant docteur ne raiſonne pas ſi mal?

LETTRE LIII.

DU ROI.

A Friedberg, le 24 de février.

1760.

De combien de lauriers vous êtes-vous couvert,
Au théâtre, au lycée, au temple de l'hiſtoire?
Amant des filles de Mémoire,
Leurs immenſes tréſors vous ſont toujours ouverts.
Vous y puiſez la double gloire
D'exceller par la proſe ainſi que par les vers;
Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor ſur le front de Voltaire.
Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre,
Ses ſoins nous ramènent la paix,
Que ce ſera ſon vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je penſe avec toute l'Europe. *Virgile* a fait d'auſſi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce ſera un avantage que vous gagnerez ſur tous vos confrères du Parnaſſe, ſi vous y réuſſiſſez.

Je ne ſais qui m'a trahi et qui s'eſt aviſé de donner au public des rapſodies qui étaient bonnes pour m'amuſer, et qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je ſuis ſi accoutumé à des trahiſons, à des mauvaiſes manœuvres, à des perfidies, que je ſerais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, ſe bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous ſavez

mieux que je ne le peux dire que ceux qui écrivent pour le public doivent refpecter fes goûts et même fes préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, felon les fiècles dans lefquels ils ont écrit; et pourquoi les hommes, même les plus fupérieurs à leur temps, n'ont pas laiffé de s'impofer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être poëte incognito, on me traduit malgré moi devant le public; et je jouerai un fot rôle. Qu'importe! je le leur rendrai bien.

1760.

Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne font jamais venus jufqu'à moi. Je fais que l'on vous a fait rendre à Francfort mes vers et des babioles; mais je n'ai ni fu, ni voulu qu'on touchât à vos effets et à votre argent. Cela étant, vous pouvez le redemander de droit: ce que j'approuverai fort; et *Schmit* n'aura fur ce fujet aucune protection à attendre de moi.

Je ne fais quel eft ce *Bredo* dont vous me parlez. Il vous a dit vrai. Le fer et la mort ont fait un ravage affreux parmi nous; et ce qu'il y a de trifte, c'eft que nous ne fommes pas encore à la fin de la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet que d'auffi cruelles fecouffes font fur moi: je m'enveloppe dans mon ftoïcifme le plus que je peux. La chair et le fang fe révoltent fouvent contre cet empire tyrannique de la raifon; mais il faut y céder. Si vous me voyiez, à peine me reconnaîtriez-vous: je fuis vieux, caffé, grifon, ridé; je perds les dents et la gaieté. Si cela dure, il ne reftera de moi-même que la

1760. manie de faire des vers, et un attachement inviolable à mes devoirs et au peu d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière eſt difficile, ſemée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé de toutes les ſortes de chagrins qui peuvent affliger l'humanité, et je me ſuis ſouvent répété ces beaux vers:

Heureux qui retiré dans le temple des ſages, etc.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous donne: *le Salomon* que vous avez eu la méchanceté de faire brûler par le parlement, une comédie, *La femme qui a raiſon*, enfin une *Oraiſon funèbre de frère Berthier.* Je n'ai à riposter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis; plus ils me perſécuteront, et plus je leur taillerai de la beſogne. Et ſi je péris, ce ſera ſous un tas de leurs libelles, parmi des armes briſées ſur un champ de bataille; et je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'eſt pas connu, et où les *Boyer* et les *Turenne* ſont égaux.

Je ſerais bien aiſe de vous recevoir: je vous ſouhaite mille bonheurs, mais où? quand? et comment? Voilà des problèmes que d'*Alembert* ni le grand *Newton* ne ſauraient réſoudre.

Adieu, vivez heureux et en paix, et n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne ſais quel être malfeſant, lutine.

FÉDERIC.

1760.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Tourney, par Genève, 21 avril.

SIRE,

UN petit moine de Saint-Juſt diſait à *Charles-Quint : Sacrée Majeſté, n'êtes-vous pas laſſé d'avoir troublé le monde ? faut-il encore déſoler un pauvre moine dans ſa cellule ?* Je ſuis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs et aux miſères humaines comme *Charles-Quint*. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie *Maupertuis*, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après ſa mort on avait trouvé les œuvres du philoſophe de Sans-ſouci dans ſa caſſette ? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement ; qu'il ne les avait communiquées à perſonne, et qu'un libraire en aurait abuſé ; ce qui aurait diſculpé des perſonnes qu'on a peut-être injuſtement accuſées. Suis-je d'ailleurs obligé de ſavoir que *Maupertuis* vous les avait renvoyées ? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui ? que m'importe ſa perſonne et ſa mémoire ? en quoi ai-je pu lui faire tort en diſant à votre Majeſté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt juſqu'à ſa mort ? Je ne ſonge moi-même qu'à mourir, et mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injuſtes, et par des duretés qui ſont

d'autant plus fenfibles que c'eft de vous qu'elles viennent.

1760.

Vous m'avez fait affez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France ; vous m'avez fait perdre mes emplois et mes penfions ; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme confidérée, qui a été traînée dans la boue et mife en prifon ; et enfuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette confolation par des reproches amers. Eft-il poffible que ce foit vous qui me traitiez ainfi ; quand je ne fuis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous fervir fans aucune autre vue que celle de fuivre ma façon de penfer.

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'eft qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philofophie répandus dans toute l'Europe : Les philofophes ne peuvent vivre en paix, et ne peuvent vivre enfemble. Voici un roi qui ne croit pas en JESUS-CHRIST ; il appelle à fa cour un homme qui n'y croit point, et il le maltraite ; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philofophes, et DIEU les punit les uns par les autres.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés ; et pendant que les fanatiques font unis, les philofophes font difperfés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Verfailles et ailleurs, on m'accufe de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'eft vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux infultes des fanatiques ! Cela me

fait prendre le monde en horreur avec juſtice; j'en ſuis heureuſement éloigné dans mes domaines ſolitaires. Je bénirai le jour où je ceſſerai en mourant d'avoir à ſouffrir, et ſur-tout de ſouffrir par vous, mais ce ſera en vous ſouhaitant un bonheur dont votre poſition n'eſt peut-être pas ſuſceptible, et que la philoſophie ſeule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, ſi la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de ſageſſe que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les paſſions inſéparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, et par des ſituations épineuſes qui verſent du fiel dans votre ame; enfin par le malheureux plaiſir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choſes piquantes; plaiſir indigne de vous; d'autant plus que vous êtes plus élevé au-deſſus d'eux par votre rang et par vos talens uniques. Vous ſentez ſans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ſes miſères et de ſes faibleſſes infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuſes par ſon obſcurité, il ne peut être ſoupçonné par vous de ſe croire exempt de torts, pour ſe mettre en droit de ſe plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des ſiennes, et il ne veut plus ſonger qu'à réparer

1760. avant sa mort les écarts funestes d'une imagination trompeuse, en fesant des vœux sincères pour qu'un aussi grand homme que vous soit aussi heureux et aussi grand en tout qu'il doit l'être.

LETTRE LV.

DU ROI.

Au camp de Porcelaine, à Meissen, le premier de mai.

De l'art de César et du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune saison ;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raison
Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.
Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'histoire eut soin de consacrer,
Il n'en est presque aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Gustave-Adolphe, Eugène,
Que l'on ose lui comparer.
Sur le Parnasse, après Virgile,
Je vois passer dix-sept cents ans
Où le génie humain stérile
S'efforce vainement d'atteindre à ses talens.
Et si le Tasse a su nous plaire
Par certains détails de ses chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ses traits brillans.
Le seul fils d'Apollon, le seul digne adversaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer,
Vous l'avez deviné, je me le persuade,
C'est l'auteur que la Henriade

Mérita d'immortaliser.

Pour moi je me renferme en mes justes limites; 1760.

Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin

Les talens du poëte, et du héros romain,

Je borne mes faibles mérites

Au devoir d'être juste, au plaisir d'être humain.

Vous me demandez des vers; c'est comme si l'Océan demandait de l'eau à un ruisseau. Voici donc une *ode aux Germains*, une *épître à d'Alembert*, une autre épître sur le commencement de cette campagne, et un conte. Tout cela a été bon pour m'amuser; mais je ne cesse de le répéter, cela n'est bon que pour cela. Il faut faire des vers comme vous, *Racine* ou *Boileau*, pour qu'ils aillent à la postérité; et ce qui n'est pas digne d'elle, ne doit point être public.

Vous badinez au sujet de la paix; s'il s'agit de badiner, vous saurez que depuis que j'ai lu l'*Arioste*, j'ai pris monseigneur de Maïence en aversion; et depuis l'aventure de Lisbonne, l'Eglise ne saurait trop payer les horreurs qu'elle protége ni le scandale qu'elle donne. Quoi que pense M. de *Choiseul*, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, et très-fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois.... toute la scène se changer en Europe; et vous même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes ressources, et que j'ai eu raison de refuser à votre duc mon parc de Clèves.

Or sus, monsieur le comte de *Tourney*, vous savez que dans le paradis les premiers sujets de nos premiers pères furent des betes; vous connaissez

1760. l'attachement que tant de personnes ont pour les animaux, chiens, singes, chats ou perroquets, et j'espère que vous conviendrez encore que si toutes les sacrées et clémentes majestés qui gouvernent, devaient renoncer au nombre de leurs très-humbles sujets qui n'ont pas le sens commun, leur cour s'éclaircirait la première, et leurs esclaves disparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait? etc. etc. Le paradis d'Eden n'est donc, selon moi, qu'une allégorie qui ne signifie autre chose, que pour deux hommes d'esprit dans une société, il s'en trouve mille que frère *Lourdis* a fabriqués.

Pour votre duc, monsieur le Comte, vous le louez mal, à mon sens, en m'assurant qu'il fait des vers comme moi. Je ne suis pas assez dépourvu de goût pour ne pas sentir que les miens ne valent pas grand'chose. Vous le loueriez mieux si vous pouviez me persuader (ce qui est difficile) que ledit duc ne soit endiablé des Autrichiens; et je soutiens en outre que ni *Socrate* ni le juste *Aristide* n'auraient jamais consenti qu'on démembrât, le moins du monde, la république grecque; en quoi j'imite leur façon de penser.

C'est à présent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poserai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces polissons verront qu'ils ont abusé

de mes bonnes dispositions, et nous ne signerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monsieur le Comte, vous payerez de vingtièmes jusqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai rassemblé toutes mes forces; et tous ces drôles qui fesaient les impertinens, apprendront à qui ils se sont joués.

Le comte de *Saint-Germain* est un conte pour rire (1). Pour votre duc, il ne sera pas long-temps ministre; songez qu'il a duré deux printemps. Cela est exorbitant en France, et presque sans exemple. Sous ce règne-ci les ministres n'ont pas poussé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon *Charles XII :* je n'en ai fait tirer que douze exemplaires que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en est resté aucun. C'est encore de ce genre d'ouvrages qui sont bons dans de petites sociétés, mais qui ne sont pas faits pour le public. Je suis une *dilettante* en tout genre; je puis dire mon sentiment sur les grands maîtres; je peux vous juger, et avoir mon opinion du mérite de *Virgile ;* mais je ne suis pas fait pour le dire en public, parce que je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou

(1) C'était un aventurier qui se donnait pour immortel; il avait assisté JESUS - CHRIST au calvaire, et s'était trouvé au concile de Trente; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des ministres qui l'employaient comme espion.

1760. de faire un couplet malin ſur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas : je vous en donne l'abſolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à préſent ; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plutôt que vous ne le croyez. Pour moi je m'en irai là-bas raconter à *Virgile* qu'il y a un Français qui l'a ſurpaſſé dans ſon art. J'en dirai autant aux *Sophocles* et aux *Euripides :* je parlerai à *Thucydide* de votre hiſtoire, à *Quinte-Curce* de votre Charles XII ; et je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un ſeul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais *Maupertuis* pour les conſoler fera lire dans un coin l'Akakia à *Zoïle.*

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on écrit à des indiſcrets : c'eſt le ſeul moyen de les empêcher de les lire aux coins des rues et en plein marché.

FÉDERIC.

LETTRE LVII.

DU ROI.

A Radeberg, le 21 juin.

Je reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre Oedipe ; vous aviez alors 19 ans, donc....

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'eſt retiré ſur Radeberg, et mon coup ſe trouve manqué. Voilà des nouvelles que

vous

vous pouvez débiter par toute la Suisserie, si vous le voulez.

1760.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre à mon inclusion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là : cela est tout simple. Je ne ferai point de paix sans les Anglais, et ceux-là n'en feront point sans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la syllabe de paix à vos Français.

Qu'est-ce que signifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir selon sa façon de penser. Que m'importe cette façon de penser, s'il n'a point le libre arbitre de se conduire en conséquence ? J'abandonne le tripot de Versailles au patelinage de ceux qui s'amusent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités : et, dussé-je périr, je m'adresserais plutôt au grand mogol qu'à *Louis le bien aimé*, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'est qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par-là vous ne désigniez la *Pompadour*.

1760.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagemens à garder avec une demoiselle *Poisson*, sur-tout si elle est arrogante, et qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées.

Voilà ma confession, voilà tout ce que je pourrais dire à *Minos*, à *Rhadamante*, si j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler souvent sans que j'aie ouvert la bouche. On peut avoir mis sur mon compte des choses auxquelles je n'ai pas pensé. Ce sont des tours dont la cour de Vienne s'est souvent servi, et qui dans plus d'une occasion lui ont réussi.

Cette tracasserie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'estime en vous le plus beau génie que les siècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre prose, sur-tout ces petites pièces détachées de vos Mélanges de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact aussi fin, ni le goût aussi sûr, aussi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la conversation; vous savez instruire et amuser en même temps. Vous êtes la créature la plus séduisante que je connaisse, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'esprit que vous pouvez offenser et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaissent. Enfin vous seriez parfait si vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé.

Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des dispositions à faire et des dépêches à dicter.

Je recommande monsieur le compte de *Tourney* à la protection de son ange gardien, de la très-sainte et immaculée Vierge, et du chevalier puîné du p.. *Vale.*

FÉDERIC.

P. S. Pour vous amuser peut-être, je joins à ma lettre un petit morceau, comme dit notre bon d'*Argens*. J'ai composé ce morceau pour un Suisse, qui sert depuis un an dans mon artillerie. Cet honnête Suisse ayant fait tourner dans sa garnison à Bréda la tête à une belle Hollandaise, il m'a demandé à différentes reprises la permission de l'épouser, quand notre paix serait faite. Je l'accorde enfin, mais la belle se mourant d'amour, n'a pas voulu attendre si long-temps, et le bel amour s'est envolé à tire-d'aile. *O tempus! ô mores!* Vous voyez que je n'oublie pas mon latin.

LETTRE LVIII.

DU ROI.

Le 31 d'octobre.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes passagères que j'ai excroquées au hasard. Depuis ce temps les Russes ont fait une furation dans le Brandebourg: j'y suis accouru, ils se sont sauvés tout de suite,

1760. et je me suis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma présence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous; celle-ci a été la plus dure et la plus fatigante de toutes : mon tempérament s'en ressent, ma santé s'affaiblit, et mon esprit baisse à proportion que son étui menace ruine.

Je ne sais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'*Argens*: il se peut qu'elle soit de moi; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de *Choiseul* ni d'*Eve* ni d'*Adam*. Peu m'importe qu'il ait des sentimens pacifiques ou guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas? Je suis si occupé de mes affaires, que je n'ai pas le temps de penser à celles des autres. Mais laissons-là tous ces illustres scélérats, ces fléaux de la terre et de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous avisez-vous d'écrire l'histoire des loups et des ours de la Sibérie? Et que pourriez-vous rapporter du czar qui ne se trouve dans la vie de *Charles XII*? Je ne lirai point l'histoire de ces barbares; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémisphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jésuites et contre les superstitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur; mais croyez-vous que le monde changera? L'esprit humain est faible; plus des trois quarts des hommes sont faits pour l'esclavage du plus absurde fanatisme. La crainte du diable et de l'enfer leur fascine les yeux, et

ils détestent le sage qui veut les éclairer. Le gros de notre espèce est sot et méchant. J'y recherche en vain cette image de DIEU dont les théologiens assurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en soi; peu savent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorsque la terreur des lois ne les retient pas.

1760.

Vous me trouverez peut-être trop misanthrope. Je suis malade; je souffre; et j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins et de coquines, qui démonteraient un *Socrate*, un *Antonin* même. Vous êtes heureux de suivre le conseil de *Candide*, et de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'est pas donné à tout le monde d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un sillon, que le rossignol chante, que le dauphin nage, et que je fasse la guerre.

Plus je fais ce métier et plus je me persuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps: ma santé baisse à vue d'œil, et je pourrais bien aller bientôt entretenir *Virgile* de la Henriade, et descendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaisirs et nos espérances ne nous suivent plus, où votre beau génie et celui d'un goujat sont réduits à la même valeur, où enfin on se retrouve dans l'état qui précéda la naissance.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers et que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer vos talens; enfin vous rendrez de moi le compte que *Babouc* rendit de Paris au génie *Ituriel*.

1760. Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle est; elle ne sera point interceptée en chemin, et demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu; vivez heureux, et dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philosophes qui sont en purgatoire.

FÉDERIC.

LETTRE LIX.

DU ROI.

De Strehlen, novembre.

1761. Le solitaire des Délices ne se rira-t-il pas de moi et de tous les envois que je lui fais? Voici une pièce que j'ai faite pour *Catt*, elle n'est pas dans le goût de mes Elégies, que vous avez la bonté de caresser. Ce bon enfant me voyant toujours avec mes Stoïciens, me soutint, il y a quelques jours, que ces beaux Messieurs n'aidaient point dans l'infortune, que *Gresset*, le *Lutrin* de *Boileau*, *Chaulieu*, vos ouvrages, convenaient mieux à ma triste situation, que ces bavards philosophes, dont on pourrait se passer, surtout lorsqu'on avait en soi-même cette force d'ame qu'ils ne donnent et ne peuvent pas donner. Je lui fis mes humbles représentations. Il tint bon; et quelques jours après notre belle conversation, je lui décochai cette épître. Comme il me fallait une satisfaction du mal qu'il avait dit de mes Stoïciens, je l'ai badiné sur quelques

belles dames auxquelles il avait fait tourner violemment la tête. Les poëtes se permettent des exagérations, et ne s'en font aucun scrupule; aussi l'ai-je dépeint courant de conquêtes en conquêtes, ce qui au fond n'est pas trop dans son caractère et dans la trempe de son ame. Ne direz-vous pas, mon cher hermite, que je suis un vieux fou de m'occuper dans les circonstances où je me trouve, de choses aussi frivoles? mais j'endors ainsi mes soucis et mes peines. Je gagne quelques instans, et ces instans, hélas, passés si vîte, le diable reprend tous ses droits. Je me prépare à partir pour Breslau, et pour y faire mes arrangemens sur les héroïques boucheries de l'année prochaine. Priez pour un Don Quichotte qui doit guerroyer sans cesse, et qui n'a aucun repos à espérer, tant que l'acharnement de ses ennemis le persécutera. Je souhaite à l'auteur d'*Alzire* et de *Mérope* cette tranquillité dont me prive ma malheureuse étoile. *Vale.*

1761.

FÉDERIC.

LETTRE LX.

DU ROI.

A Berlin, le premier de janvier (1).

JE vous ai cru si occupé à écraser l'*inf*..., que je n'ai pu présumer que vous pensiez à autre chose. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terrassée il y a long-temps, si cette hydre ne renaissait sans cesse du fond de la superstition

1765.

(1) On n'a rien trouvé de 1762 à 1764.

1765.

répandue sur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui séduisent les hommes, je range le théologien, l'astrologue, l'adepte et le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités et des maladies : je me guéris moi-même par le régime et par la patience. La nature a voulu que notre espèce payât à la mort un tribut de deux et demi pour cent. C'est une loi immuable contre laquelle la faculté s'opposera vainement : et quoique j'aye très-grande opinion de l'habileté du sieur *Tronchin*, il ne pourra cependant pas disconvenir qu'il y a peu de remèdes spécifiques, et qu'après tout des herbes et des minéraux pilés ne peuvent ni refaire ni redresser des ressorts usés et à demi détruits par le temps.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliser son imagination, et le guérissent par le régime : et comme je ne trouve pas que des élixirs et des potions puissent me donner la moindre consolation, dès que je suis malade, je me mets à un régime rigoureux ; et jusqu'ici je m'en suis bien trouvé.

Vous pouvez donc consoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu ; (quoique je la trouve des plus minces) car, quoique je ne jouisse pas d'une santé bien ferme ni bien brillante, cependant je vis ; et je ne suis pas du sentiment que notre existence vaille qu'on se donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous suis fort obligé de la part

que

que vous prenez à ma santé, et des choses obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de justes appréhensions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes et de beaux génies, qui ont signalé le siècle de *Louis XIV*. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

1765.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXI.

DU ROI.

A Sans-souci, le 24 d'octobre.

Si je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le désir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement et l'instruction de notre siècle. Que serait-ce des belles-lettres si elles vous perdaient? Vous n'avez point de successeur. Vivez donc le plus long-temps que cela sera possible.

Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé (1). Je suis embarrassé comment vous répondre sur bien des articles. Cette maison de Mailan dont vous me parlez, proche de Clèves, a été ruinée par les Français; et, autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'est engagé de la rétablir pour son usage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, et je ne

(1) Il s'agissait d'établir à Clèves une petite colonie de philosophes français, qui y pourraient dire librement la vérité sans craindre ni ministres, ni prêtres, ni parlement.

1765. ſaurais paſſer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'échéance du bail ſera terminée.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établiſſe; et je crois que le moyen le plus ſimple ſerait que ces gens envoyaſſent quelqu'un à Clèves pour voir ce qui ſerait à leur convenance, et de quoi je puis diſpoſer en leur faveur. Ce ſera le moyen le plus court, et qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux et l'ignorance du local pourraient donner lieu.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi, qui connais beaucoup cette eſpèce à deux pieds, ſans plumes, par les devoirs de mon état, je vous prédis que ni vous ni tous les philoſophes du monde ne corrigeront le genre humain de la ſuperſtition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la compoſition de l'eſpèce : c'eſt une crainte, c'eſt une faibleſſe, c'eſt une crédulité, une précipitation de jugement, qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le ſyſtême merveilleux.

Il eſt peu d'ames philoſophiques et d'une trempe aſſez forte pour détruire en elles les profondes racines que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon ſens eſt détrompé des erreurs populaires, qui ſe révoltent contre les abſurdités, et qui à l'approche de la mort redeviennent ſuperſtitieux par crainte et meurent en capucins; vous en voyez d'autres dont la façon de penſer dépend de leur digeſtion, bonne ou mauvaiſe.

1765.

Il ne suffit pas, à mon sens, de détromper les hommes ; il faudrait pouvoir leur inspirer le courage d'esprit, ou la sensibilité et la terreur de la mort triompheront des raisonnemens les plus forts et les plus méthodiques.

Vous pensez, parce que les quakers et les sociniens ont établie une religion simple, qu'en la simplifiant encore davantage, on pourrait sur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit ; et suis presque convaincu que si ce troupeau se trouvait considérable, il enfanterait en peu de temps quelque superstition nouvelle, à moins qu'on ne choisît, pour le composer, que des ames exemptes de crainte et de faiblesse. Cela ne se trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raison, à force de s'élever contre le fanatisme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps : et c'est beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait possédés, et dont les suites font horreur.

Le fanatisme et la rage de l'ambition ont ruiné des contrées florissantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévastations qui se sont faites, vous saurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maisons en Silésie ; en Poméranie et dans la nouvelle Marche six mille cinq cents : ce qui fait, selon *Newton* et d'*Alembert*, quatorze mille cinq cents habitations.

1765.

La plus grande partie a été brûlée par les Ruſſes. Nous n'avons pas fait une guerre auſſi abominable; et il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maiſons dans les villes que nous avons aſſiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille. Le mauvais exemple ne nous a pas ſéduits; et j'ai de ce côté-là ma conſcience exempte de tout reproche.

A préſent que tout eſt tranquille et rétabli, les philoſophes par préférence trouveront des aſiles chez moi, par-tout où ils voudront, à plus forte raiſon l'ennemi de *Baal*, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la *proſtituée de Babylone*.

Je vous recommande à la ſainte garde d'*Epicure*, d'*Ariſtipe*, de *Locke*, de *Gaſſendi*, de *Bayle* et de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

FÉDERIC.

Si vous voulez nous faire paſſer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaiſir à ceux qui eſpèrent en celui qui délivrera ſon peuple du joug des impoſteurs.

LETTRE LXII.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

1766.

NON, il n'eſt point de plus plaiſant vieillard que vous. Vous avez conſervé toute la gaieté et l'aménité de votre jeuneſſe. Votre lettre ſur les

1766.

miracles m'a fait pouffer de rire. Je ne m'attendais pas à m'y trouver, et je fus surpris de m'y voir placé entre les Autrichiens et les cochons. Votre esprit est encore jeune, et tant qu'il restera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs et qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des ressources pour vivre.

Si vous m'aviez dit il y a dix ans ce que vous dites en finissant votre lettre; vous seriez encore ici.

Il n'y a que les talens qui distinguent le vulgaire des grands hommes. On peut s'empêcher de commettre des crimes; mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts.

Comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclore l'ivraie, l'*inf...* ne donne que des herbes venimeuses. Il vous est réservé de l'écraser avec votre redoutable massue, avec les ridicules que vous répandez sur elle, et qui portent plus de coups que tous les argumens. Peu d'hommes savent raisonner, tous craignent le ridicule.

Il est certain que ce qu'on appelle honnêtes gens en tout pays commence à penser. Dans la superstitieuse Bohême, en Autriche, ancien siége du fanatisme, les personnes de mise commencent à ouvrir les yeux. Les images des saints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppose à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce

1766. nonobſtant toutes ces ſévérités. Quoique les progrès ne ſoient pas rapides, c'eſt toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la ſuperſtition.

Dans nos pays proteſtans on va plus vite, et peut être ne faudra-t-il plus qu'un ſiècle pour que les animoſités qui naquirent des parties *ſub utrâque* et *ſub unâ*, et la ſorbonne, ſoient entièrement éteintes. De ce vaſte domaine du fanatiſme, il ne reſte guère que la Pologne, le Portugal, l'Eſpagne et la Bavière, où la graiſſe ignorance et l'engourdiſſement des eſprits maintient encore la ſuperſtition.

Pour vos Génevois, depuis que vous y êtes, ils ſont non-ſeulement mécroyans, ils ſont encore devenus tous de beaux eſprits. Ils font des converſations entières en antithèſes et en épigrammes. C'eſt un miracle par vous opéré. Qu'eſt-ce que reſſuſciter un mort en comparaiſon de donner de l'imagination à qui la nature en a refuſé? En France, aucun conte de balourdiſe qui ne roule ſur un ſuiſſe; en Allemagne, quoique nous ne paſſions pas pour les plus découplés, nous plaiſantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous réſidez: vous êtes le *Prométhée* de Genève. Si vous étiez demeuré ici, nous ſerions à préſent quelque choſe. Une fatalité qui préſide aux choſes de la vie, n'a pas voulu que nous jouiſſions de tant d'avantages.

A peine aviez-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur; et je crains

que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans le tombeau de *Virgile*, d'*Ovide* et d'*Horace :* je crains que la France en vous perdant n'éprouve le sort des Romains.

1766.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain. Vous durerez autant que j'ai à vivre, et je m'embarrasse peu du goût, de la stérilité ou de l'abondance de la postérité.

Adieu ; cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus sage.

FÉDERIC.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier février.

SIRE,

Je vous fais très-tard mes remercimens, mais c'est que j'ai été sur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a presque tué ; j'étais tout près d'aller trouver *Bayle* et de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre ; il aurait surement plaisanté avec moi de ce que votre Majesté en a usé avec lui comme *Jurieu ;* elle a tronqué l'article *David.* Je vois bien qu'on a imprimé l'ouvrage sur la seconde édition de *Bayle.* C'est bien dommage de ne pas rendre à ce *David* toute la justice qui lui est due ; c'était un abominable juif, lui et ses pseaumes. Je connais un roi plus puissant que lui et

1766. plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danser les collines comme des beliers, et les béliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraser les petits enfans contre la muraille au nom du Seigneur, il ne parle point éternellement d'aspics et de basilics. Ce qui me plaît sur-tout de lui, c'est que dans toutes ses épîtres il n'y a pas une seule pensée qui ne soit vraie; son imagination ne s'égare point. La justesse est le fonds de son esprit; et en effet sans justesse il n'y a ni esprit ni talent.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boisseau de diamans. Voilà les seuls marchés que je puisse faire avec lui.

Les dévotes de Versailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en sainte *Génevieve*; mais le monarque philosophe prendra mon parti.

Puisque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire, en voici d'autres que je souhaite qui l'amusent. Comme ce sont des affaires graves qui se passent dans ses Etats, il est juste qu'elles soient portées au tribunal de sa raison.

Il y a en France un nouveau procès tout semblable à celui des *Calas*; et il paraîtra dans quelque temps un mémoire signé de plusieurs avocats, qui pourra exciter la curiosité et la sensibilité. On verra que nos papistes sont toujours persuadés que les protestans égorgent leurs enfans pour plaire à DIEU. Si sa Majesté veut avoir ce mémoire, je la supplie de me faire dire par quelle voie je dois l'adresser. J'ignore s'il le faut mettre à la poste, ou le faire partir par les chariots d'Allemagne.

LETTRE LXIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 février.

J'AURAIS été fâché de vous favoir fi tôt en la compagnie de *Bayle*. Hâtez-vous lentement à faire ce voyage, et fouvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature françaife dans ce fiècle où les lettres humaines commencent à dépérir. Mais vous vivrez long-temps: votre vieilleffe eft comme l'enfance d'*Hercule*. Ce dieu écrafait des ferpens dans fon berceau; et vous, chargé d'années, vous écrafez l'*inf*....

Vos vers fur la mort du dauphin font beaux. Je crois qu'ils ont attaqué Ste *Géneviève* mal à propos, parce que la reine et la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules au cas que le dauphin en réchappât. Vous n'ignorez pas fans doute la fainte converfation de l'évêque de Beauvais avec DIEU, qui lui répondit: *Nous verrons ce que nous avons à faire.*

Dans un temps où les évêques parlent à DIEU, et où les reines font des pélerinages, les offemens des bergères l'emportent fur les ftatues des héros, et on plante là les philofophes et les poëtes. Les progrès de la raifon humaine font plus lents qu'on ne les croit. En voici la véritable caufe; prefque tout le monde fe contente d'idées vagues des chofes; peu ont le temps de les examiner et de les approfondir. Les uns garottés par les chaînes de la fuperftition dès leur enfance, ne veulent ou ne

1766. peuvent les briser ; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, et jouissent de la vie sans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaisirs. Ajoutez à cela des ames timides, des femmes peureuses : et ce total compose la société. S'il se trouve donc un homme sur mille qui pense, c'est beaucoup. Vous et vos semblables écrivez pour lui ; le reste se scandalise, et vous damne charitablement. Pour moi qui ne me scandalise point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats et de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer.

Je crois qu'il faut que toute la correspondance de la Suisse passe par Francfort-au-Mein pour nous parvenir. Je n'en suis cependant pas informé au juste. Ah ! si du moins vous aviez fait quelque séjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'esprit au modérateur, à la sainte séquelle. A présent ce canton est comme la Béotie en comparaison de Ferney et des lieux où vous habitez, et nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons ; ils aiment vos ouvrages, et s'intéressent à votre conservation.

FÉDERIC.

LETTRE LXV.

DU ROI.

A Potsdam, le 7 d'auguste.

MON neveu m'a écrit qu'il se proposait de visiter en passant le philosophe de Ferney. Je lui envie le plaisir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos conversations ; et vous

aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous imposait pas la nécessité d'avoir recours au philosophe de Sans-Souci pour fournir à vos entretiens.

1766.

Vous me parlez d'une colonie de philosophes qui se proposent de s'établir à Clèves; je ne m'y oppose point; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près que le séjour de leurs compatriotes a presque entièrement détruit dans ces forêts, toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, et qu'en imprimant ils observent de la décence dans leurs écrits.

La scène qui s'est passée à Abbeville est tragique: mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis? faut-il heurter de front des préjugés que le temps a consacrés dans l'esprit des peuples? Et si l'on veut jouir de la liberté de penser, faut-il insulter à la croyance établie? Quiconque ne veut point remuer, est rarement persécuté. Souvenez-vous de ce mot de *Fontenelle:* si j'avais la main pleine de vérités, je penserais plus d'une fois avant de l'ouvrir.

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé; et si votre parlement a sévi contre ce malheureux jeune homme qui a frappé le signe que les chrétiens révèrent comme le symbole de leur salut, accusez-en les lois du royaume (1) C'est selon ces lois que

(1) Il n'existait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de *la Barre*; et ce qui le prouve, c'est que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre, n'a osé la citer; mais il est vrai qu'ils ont supposé l'existence, ce qui prouve ou une ignorance honteuse de la législation, ou un fanatisme porté jusqu'à la démence.

1766. tout magiſtrat fait ſerment de juger ; il ne peut prononcer la ſentence que ſelon ce qu'elles contiennent ; et il n'y a de reſſource pour l'accuſé qu'en prouvant qu'il n'eſt pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez ſi j'aurais prononcé un arrêt auſſi dur, je vous dirais que non, et que, ſelon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez briſé une ſtatue, je vous condamne à la rétablir : vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroiſſe qui portait ce que vous ſavez, eh bien, je vous condamne à vous préſenter quinze jours conſécutifs ſans chapeau à l'égliſe : vous avez lu les ouvrages de *Voltaire*, oh, ça, monſieur le jeune homme, il eſt bon de vous former le jugement, pour cet effet on vous enjoint d'étudier la Somme de St *Thomas* et le guide-âne de monſieur le curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus ſévèrement de cette manière qu'il ne l'a été par les juges ; car l'ennui eſt un ſiècle, et la mort un moment.

Que le ciel ou la deſtinée écarte cette mort de votre tête, et que vous éclairiez doucement et paiſiblement ce ſiècle que vous illuſtrez ! Si vous venez à Clèves ; j'aurai encore le plaiſir de vous revoir et de vous aſſurer de l'admiration que votre génie m'a toujours inſpirée. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVI.

1766.

DU ROI.

A Potsdam, le 13 d'augufte.

Je compte que vous aurez déjà reçu ma réponſe à votre avant-dernière lettre. Je ne puis trouver l'exécution d'Abbeville auſſi affreuſe que l'injuſte ſupplice de *Calas*. Ce *Calas* était innocent; le fanatiſme ſe ſacrifie cette victime, et rien dans cette action atroce ne peut ſervir d'excuſe aux juges. Bien loin de-là, ils ſe ſouſtraient aux formalités des procédures, et ils condamnent au ſupplice ſans avoir des preuves, des convictions, des témoins.

Ce qui vient d'arriver à Abbeville eſt d'une nature bien différente. Vous ne conteſterez pas que tout citoyen doit ſe conformer aux lois de ſon pays: or il y a des punitions établies par les législateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La diſcrétion, la décence, ſur-tout le reſpect que tout citoyen doit aux lois, obligent donc de ne point inſulter au culte reçu, et d'éviter le ſcandale et l'inſolence. Ce ſont ces lois de ſang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute; mais tant que ces lois rigoureuſes demeureront établies, les magiſtrats ne pourront pas ſe diſpenſer d'y conformer leur jugement.

Les dévots en France crient contre les philoſophes et les accuſent d'être la cauſe de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre, il y eut des inſenſés qui prétendirent que l'Encyclopédie était cauſe des infortunes qu'eſſuyaient les armées

1766. françaises. Il arrive pendant cette effervescence que le ministère de Versailles a besoin d'argent, et il sacrifie au clergé qui en promet, des philosophes qui n'en ont point et qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent ni bénédiction, j'offre des asiles aux philosophes, pourvu qu'ils soient sages, qu'ils soient aussi pacifiques que le beau titre dont ils se parent le sous-entend; car toutes les vérités ensemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, seul bien dont les hommes puissent jouir sur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui suis un raisonneur sans enthousiasme, je désirerais que les hommes fussent raisonnables, et sur-tout qu'ils fussent tranquilles.

Nous connaissons les crimes que le fanatisme de religion a fait commettre. Gardons-nous d'introduire le fanatisme dans la philosophie : son caractère doit être la douceur et la modération. Elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance; elle doit démontrer la rigueur excessive d'une loi faite dans un temps grossier et ignorant; mais il ne faut pas que la philosophie encourage à de pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait.

Socrate n'adorait pas les *Deos majores et minores gentium*; toutefois il assistait aux sacrifices publics. *Gassendi* allait à la messe, et *Newton* au prône.

La tolérance dans une société doit assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriser

l'effronterie et la licence de jeunes étourdis qui insultent audacieusement à ce que le peuple révère. Voilà mes sentimens, qui sont conformes à ce qu'assurent la liberté et la sureté publique, premier objet de toute législation.

1766.

Je parie que vous pensez en lisant ceci : cela est bien allemand, cela se ressent bien du flegme d'une nation qui n'a que des passions ébauchées.

Nous sommes, il est vrai, une espèce de végétaux en comparaison des Français : aussi n'avons-nous produit ni Jérusalem délivrée, ni Henriade. Depuis que l'empereur *Charlemagne* s'avisa de nous faire chrétiens, en nous égorgeant, nous le sommes restés ; à quoi peut-être a contribué notre ciel toujours chargé de nuages, et les frimats de nos longs hivers.

Enfin prenez-nous tels que nous sommes : *Ovide* s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tomes ; et j'ai assez de vaine gloire pour me persuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube se jette par sept bouches dans la mer Noire. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDERIC.

1766.

LETTRE LXVII.

DU ROI.

A Breslau, le premier de septembre.

Vous avez vu par ma lettre précédente que des philosophes paisibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai point vu le fils de *l'Hippocrate* moderne, et ne lui ai point parlé. Je ne sais ce qui peut être transpiré du dessein de vos philosophes ; je m'en lave les mains. Je suis ici dans une province où l'on préfère la physique à la métaphysique : on cultive les champs, on a rebâti huit mille maisons, et l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique et guerrière a fait périr,

Je ne sais si, tout bien considéré, il n'est pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais argumens. Les seigneurs et le peuple, occupés de leur rétablissement, vivent en paix ; et ils sont si pleins de leur ouvrage que personne ne fait attention au culte de son voisin. Les étincelles de haine de religion qui se ranimaient souvent avant la guerre, sont éteintes, et l'esprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penser des habitans. Croyez que le désœuvrement donne lieu à la plupart des disputes. Pour les éteindre en France, il ne faudrait que renouveler les temps des défaites de Poitiers et d'Azincourt ; vos ecclésiastiques et vos parlemens, fortement occupés de leurs propres affaires, ne penseraient qu'à eux,

et

et laisseraient le public et le gouvernement tranquilles. C'est une proposition à faire à ces messieurs : je doute toutefois qu'ils l'approuvent.

1766.

Vous ouvrages sont répandus ici, et entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de climat, point de peuple où votre nom ne perce, point de société policée où votre réputation ne brille.

Jouissez de votre gloire, et jouissez-en longtemps. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVIII.

DU ROI.

A Sans-souci, le 13 de septembre.

VOUS n'avez pas besoin de me recommander les philosophes : ils seront tous bien reçus, pourvu qu'ils soient modérés et paisibles. Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles, et ne puis ressusciter les bois du parc de Clèves que les Français ont coupés et brûlés ; mais d'ailleurs ils y trouveront asile et sureté.

Il me souvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez, qu'il était imprimé à Berne ; les Bernois ont donc exercé une jurisdiction légitime sur cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles, des controverses, des fanatiques et des papes : à quoi j'applaudis fort, en qualité d'hérétique. Ce ne sont que des niaiseries, en comparaison de ce qui vient de se passer à Abbeville. Rôtir des hommes passe la raillerie ; jeter du papier au feu, c'est humeur.

1766. Vous devriez par repréfailles faire un *auto-da-fé* à Ferney, et condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie et de controverfe de votre voifinage, en raffemblant autour du brafier des théologiens de toute fecte pour les régaler de ce doux fpectacle. Pour moi dont la foi eft tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère, moi, fans m'embarraffer même de la foi des autres.

Vos miffionnaires defflleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais que de bêtes dans le monde qui ne penfent point! que de perfonnes livrées au plaifir, que le raifonnement fatigue! que d'ambitieux occupés de leurs projets! fur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'inftruire et à s'éclairer! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité aux Xe et XIIIe fiècles, eft diffipé; cependant la plupart des yeux font myopes; quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulfionnaires*; en Hollande on connaît les *fins*, ici les *piétiftes*. Il y aura de ces efpèces-là tant que le monde durera, comme il fe trouve des chênes ftériles dans les forêts, et des frelons près des abeilles.

Croyez que fi des philofophes fondaient un gouvernement, qu'au bout d'un demi-fiècle le peuple fe forgerait des fuperftitions nouvelles, et qu'il attacherait fon culte à un objet quelconque qui frapperait les fens, ou il fe ferait de petites idoles, ou il révérerait le tombeau de fes fondateurs, ou il invoquerait le foleil, ou quelque abfurdité pareille l'emporterait fur le culte pur et fimple de l'Etre fuprême.

La fuperftition eft une faibleffe de l'efprit humain ; elle eft inhérente à cet être ; elle a toujours été, elle fera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France ; mais que m'importe qu'on fe profterne devant une pâte de pain azyme, devant le bœuf *Apis*, devant l'arche d'alliance, ou devant une ftatue ? Le choix ne vaut pas la peine ; la fuperftition eft la même, et la raifon n'y gagne rien.

Mais de fe bien porter à foixante-dix ans, d'avoir l'efprit libre, d'être encore l'ornement du Parnaffe à cet âge, comme dans fa première jeuneffe, cela n'eft pas indifférent. C'eft votre deftin : je fouhaite que vous en jouiffiez longtemps, et que vous foyez auffi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en fa fainte et digne garde.

FÉDERIC.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

A Sans-fouci, le 3 de novembre.

JE ne fuis pas le feul qui remarque que le génie et les talens font plus rares en France et en Europe dans notre fiècle, qu'à la fin du fiècle précédent. Il vous refte trois poëtes, mais qui font du fecond ordre : *la Harpe*, *Marmontel* et *Saint-Lambert*. Les injuftices qui fe font à Abbeville n'empêchent pas qu'un parifien de génie n'achève une bonne tragédie.

Il eft fans doute affreux d'egorger des innocens

1766. avec le glaive de la loi; mais la nation en rougit; mais le gouvernement penſera ſans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore conſidérer que plus un Etat eſt vaſte, plus il eſt expoſé à ce que des ſubalternes abuſent de l'autorité qui leur eſt confiée. Le ſeul moyen de l'empêcher eſt d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort, qu'après qu'un conſeil ſuprême a revu les procédures et confirmé leur ſentence.

Il me ſemble que le jeune poëte, auteur du Triumvirat, n'a pas plus que ſoixante-treize ans. J'en juge ainſi, parce qu'un commençant ne connaît ni ne ſent des nuances auſſi fines qu'il en eſt dans le caractère d'*Octave*; que les deux actes que j'ai lus ſont ſans déclamation, et d'une ſimplicité qui ne plaît qu'après avoir épuiſé toutes les fuſées de la rhétorique. En ſuppoſant même qu'un jeune homme ait fait cet ouvrage, il eſt sûr qu'un ſage l'a retouché et refondu. Vous m'en avez donné trop et trop peu pour vous arrêter en ſi beau chemin. Je vous compare aux rois: il en coûte à obtenir leur premier bienfait; celui-là donné, on les accoutume à donner de même.

J'ai lu votre article *Julien* avec plaiſir. Cependant j'aurais déſiré que vous euſſiez plus ménagé cet abbé de *la Bletterie*; tout dévot, tout janſéniſte qu'il eſt, il a rendu le premier hommage à la vérité; il a rendu juſtice, quoique avec des ménagemens qu'il lui convenait de garder; il a rendu juſtice, dis-je, au caractère de *Julien*. Il ne l'a point appelé *apoſtat*. Il faut tenir compte à un janſéniſte

de sa sincérité. Je crois qu'il aurait été plus adroit de lui donner des éloges, comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire.

1766.

Le passage d'*Ammien-Marcellin* est interpolé sans doute : vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède et ce qui suit. Ces deux phrases se lient si bien, que la fraude saute aux yeux. C'était le bon temps, dans les premiers siècles : on accommodait les ouvrages à son gré. *Josephe* s'en est ressenti également. L'évangile de *Jean* demeure. Tout ce qui m'étonne, c'est que messieurs les correcteurs ne se soient pas aperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, et nombre d'erreurs de noms de ville, de géographie, etc. etc. : les ouvrages marqués au sceau de l'humanité, c'est-à-dire, de bévues, d'inconséquences, de contradictions, devaient ainsi se déceler eux-mêmes. L'abrutissement de l'espèce humaine, durant tant de siècles, a prolongé le fanatisme. Enfin vous avez été le *Bellérophon* qui a terrassé cette chimère.

Vivez donc pour achever d'en disperser les restes. Mais sur-tout songez que le repos et la tranquillité d'esprit sont les seuls biens dont nous puissions jouir durant notre pélerinage, et qu'il n'est aucune gloire qui en approche ! Je vous souhaite ces biens, et je jure par *Epicure* et par *Aristide* que personne de vos admirateurs ne s'intéresse plus que moi à votre félicité.

FÉDERIC.

1766.

LETTRE LXX.

DU ROI.

A Sans-fouci, le 25 de novembre.

CET extrait du Dictionnaire de *Bayle* dont vous me parlez, eft de moi. Je m'y étais occupé dans un temps où j'avais beaucoup d'affaires ; l'édition s'en eft reffentie. On en prépare à préfent une nouvelle où les articles des courtifanes feront remplacés par ceux d'*Ovide* et de *Lucrèce*, et dans laquelle on reftituera le bon article de *David*.

Je vous envoie, comme vous le fouhaitez, cet extrait informe, et qui ne répond point à mon deffein. Il fera fuivi de la nouvelle édition, dès qu'elle fera achevée. Mais ce ne font que de légères chiquenaudes que j'applique fur le nez de l'*inf*.... ; il n'eft donné qu'à vous de l'écrafer.

Cette *inf*... a eu le fort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune ; à préfent dans la décrépitude, chacun l'infulte. Le marquis d'*Argens* l'a affez maltraitée dans fon *Julien*. Cet ouvrage eft moins incorrect que les autres ; cependant je n'ai pas été content de la fortie qu'il fait à propos de rien contre *Maupertuis*. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a défarmé ? *Maupertuis* fans doute a fait un mauvais ouvrage ; c'eft une plaifanterie gravement écrite. Il aurait pu l'égayer pour que perfonne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la chofe

au tragique ; vous attaquâtes férieufement un badinage ; et avec votre redoutable maffue d'*Hercule* vous écrasâtes un moucheron. 1766.

Pour moi qui voulais conferver la paix dans la maifon, je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney entre votre nièce et des occupations que vous aimez, refpecté comme le dieu des beaux arts, comme le patriarche des écrafeurs, couvert de gloire, et jouiffant de votre vivant de toute votre réputation ; d'autant plus qu'éloigné au-delà de cent lieues de Paris, on vous confidère comme mort, et l'on vous rend juftice.

Mais de quoi vous avifez-vous de me demander des vers ? *Plutus* a-t-il jamais requis *Vulcain* de lui fournir de l'or ? *Thétis* a-t-elle jamais follicité le Rubicon de lui donner fon filet d'eau ? Puifque dans un temps où les rois et les empereurs étaient acharnés à me dépouiller, un miférable, s'alliant avec eux, me pilla mon livre ; puifqu'il a paru, je vous en envoie un exemplaire en gros caractère. Si votre nièce fe coiffe à la grecque ou à l'éclipfe, elle pourra s'en fervir pour des papillotes.

J'ai fait des poéfies médiocres : en fait de vers les médiocres et les mauvais font égaux. Il faut écrire comme vous, ou fe taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un anglais qui vous a vu, a paffé ici ; il m'a dit que vous étiez un peu voûté, mais que ce feu que *Prométhée* déroba, ne vous manque point. C'eft l'huile de la lampe :

1766. ce feu vous soutiendra. Vous irez à l'âge de *Fontenelle* en vous moquant de ceux qui vous payent des rentes viagères, et en fesant une épigramme quand vous aurez achevé le siècle. Enfin, comblé d'ans, rassasié de gloire et vainqueur de l'*inf*..., je vous vois monter l'Olympe, soutenu par les génies de *Lucrèce*, de *Sophocle*, de *Virgile* et de *Locke*, placé entre *Newton* et *Epicure*, sur un nuage brillant de clarté.

Pensez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, et dites comme celui que vous savez: *Ce soir tu seras assis à ma table.*

Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. FÉDERIC.

LETTRE LXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 janvier.

SIRE,

1767. Je me doutais bien que votre muse se réveillerait tôt ou tard. Je sais que les autres hommes seront étonnés qu'après une guerre si longue et si vive, occupé du soin de rétablir votre royaume, gouvernant sans ministres, entrant dans tous les détails, vous puissiez cependant faire des vers français; mais moi je n'en suis pas surpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître: mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'est que vos vers soient bons; je ne m'y attendais pas après tant d'années d'interruption. Des pensées fortes et vigoureuses, un coup d'œil juste sur

les

les faibleſſes des hommes, des idées profondes et vraies, c'eſt-là votre partage dans tous les temps; mais pour du nombre et de l'harmonie, et très-ſouvent même des fineſſes de langages, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg; ce phénomène doit être aſſurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, Sire, que votre Majeſté eſt devenue un auteur qu'on épluche.

Notre doyen; mon gros abbé d'*Olivet*, vient, dans une nouvelle édition de la proſodie françaiſe, de vous critiquer ſur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adreſſée et imprimée dans les Oeuvres du philoſophe de Sans-ſouci; mais je ne crois pas que cette édition ait été faite ſous vos yeux: quoi qu'il en ſoit, vous voilà devenu un auteur claſſique, examiné comme *Racine* par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots, et condamné ſans appel à faire *crêpe* de deux ſyllabes.

Je me joins au doyen, et je vais intenter au philoſophe de Sans-ſouci une accuſation toute contraire. Vous avez donné deux ſyllabes au mot *hait* dans votre beau diſcours du ſtoïcien.

Votre goût offenſé haït *l'abſinthe amère.*

Nous ne vous paſſerons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux ſyllabes à l'indicatif, *je hais*, *tu hais*, *il hait*; vous auriez beau nous battre encore;

Nous pourrions bien haïr les infidélités
De ceux qui par humeur ont fait de ſots traités;
Nous pourrions bien haïr la fauſſe politique
De ceux qui, s'uniſſant avec nos ennemis,

1767.

Ont servi les desseins d'une cour tyrannique,
Et qui se sont perdus pour perdre leurs amis.

Mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux syllabes, prenez, Sire, votre parti là-dessus, et ayez la bonté de changer ce vers; cela vous sera bien aisé.

Où est le temps, Sire, où j'avais le bonheur de mettre les points sur les *i* à Sans-souci et à Potsdam? Je vous assure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir un château sur les frontières de France, et je m'en repens bien. Les Patagons, la poix résine, l'exaltation de l'ame, et le trou pour aller tout droit au centre de la terre, m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chèrement. J'étais fait pour vous. J'achève ma vie dans ma petite et obscure sphère, précisément comme vous passez la vôtre au milieu de votre grandeur et de votre gloire. Je ne connais que la solitude et le travail; ma société est composée de cinq ou six personnes qui me laissent une liberté entière, et avec qui j'en use de même; car la société sans la liberté est un supplice. Je suis votre *Gilles* en fait de société et de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie causée par ma faute. Nous sommes presque toujours les artisans de nos disgraces. Cet accident m'a empêché de répondre à votre Majesté aussitôt que je l'aurais voulu.

Le diable est déchainé dans Genève. Ceux qui voulaient se retirer à Clèves restent. La moitié du

conseil et ses partisans se sont enfuis; l'ambassadeur de France est parti incognito, et est venu se réfugier chez moi. 1767.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philosophes qui se destinent à l'émigration sont fort embarrassés, ils ne peuvent vendre aucun effet; tout commerce est cessé, toutes les banques sont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de *Verder*, conformément à la permission donnée par votre Majesté; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive réconnaissance les douze belles préfaces (1), monument précieux d'une raison ferme et hardie, qui doit être la leçon des philosophes.

Vous avez grande raison, Sire; un prince courageux et sage, avec de l'argent, des troupes, des lois, peut très-bien gouverner les hommes sans le secours de la religion, qui n'est faite que pour les tromper; mais le sot peuple s'en fera bientôt une, et tant qu'il y aura des fripons et des imbécilles, il y aura des religions. La nôtre est sans contredit la plus ridicule, la plus absurde et la plus sanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

Votre Majesté rendra un service éternel au genre humain en détruisant cette infame superstition, je ne dis pas chez la canaille qui n'est pas digne d'être éclairée et à laquelle tous les jougs

(1) Il s'agit de douze exemplaires de l'*Avant-propos* mis par le roi au-devant d'un Abrégé de l'histoire ecclésiastique de *Fleuri*, en 2 vol. in 12. Berne, 1767.

1767. ſont propres ; je dis chez les honnêtes gens, chez les hommes qui penſent, chez ceux qui veulent penſer. Le nombre en eſt très-grand, c'eſt à vous de nourrir leur ame ; c'eſt à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maiſon, et de laiſſer le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas ſeconder dans cette noble entrepriſe, la plus belle et la plus reſpectable qui puiſſe ſignaler l'eſprit humain.

Alcide de l'Allemagne, ſoyez-en le *Neſtor* ; vivez trois âges d'homme pour écraſer la tête de l'hydre.

LETTRE LXXII.

DU ROI.

A Berlin, le 16 de janvier.

J'AI lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le Triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*inf*... ſont ſi fortes, que depuis *Celſe* on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de *Boulanger* eſt ſupérieur à l'autre (1), et plus à la portée des gens du monde pour qui de longues déductions fatiguent l'eſprit, relâché et détendu par les frivolités.

Il ne reſte plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé et frappé ſur toutes ſes faces, ſur tous ſes côtés. Par-tout je vois ſes bleſſures, et nulle part d'empyriques empreſſés à pallier ſon

(1) Quelques ouvrages philoſophiques de M. de *Voltaire* furent publiés d'abord ſous les noms de *Boulanger*, *Fréret*, *Bolingbroke*, etc.

mal. Il eſt temps de prononcer ſon oraiſon funèbre et de l'enterrer. Vous défaites le charme, et l'illuſion ſe diſſipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en ſoit pas ainſi des troubles inteſtins de Genève. J'augure, ſelon les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement qui cauſera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie ſanglante...

1767.

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un aſile ouvert où ils le ſouhaitent. C'eſt à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, et j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi ſa déciſion ſe trouve actuellement diamétralement oppoſée à celle qu'elle porta ſur la même affaire, il y a trente années. Ce qui était juſte alors doit l'être à préſent. Les lois ſur leſquelles cette république eſt fondée n'ont point changé ; le jugement devait donc être le même. Voilà ce que l'on penſe dans le Nord ſur cette affaire.

Peut-être dans le Sud fait-on des gloſes ſur la liberté de conſcience ſollicitée pour les diſſidens. Je me ſuis fourré dans la *comparſa*, et je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette ſcène. Les rois d'Angleterre et du Nord ont pris le même parti : l'impératrice de Ruſſie décidera cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les diſſentions polonaiſes et les négociations italiennes ſont à peu-près de la même eſpèce : il faut vivre long-temps et avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous ſouhaite, en attendant, la bonne année, ſanté, tranquillité et bonheur, et qu'*Apollon*, ce dieu des vers et de la médecine, vous comble de ſes doubles faveurs. *Vale.*

1767.

FÉDERIC.

LETTRE LXXIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 10 de février.

L'ACCIDENT qui vous eſt arrivé attriſte tous ceux qui l'ont appris. Nous nous flattons cependant que ce ſera ſans ſuite : vous n'avez preſque point de corps, vous n'êtes qu'eſprit; et cet eſprit triomphe des maladies et des infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a remporté le peuple de Genève ſur le conſeil des deux-cents et ſur les médiateurs. Cependant il paraît que ce ſuccès paſſager ne ſera pas de longue durée. Le canton de Berne et le roi très-chrétien ſont des ogres qui avalent de petites républiques en ſe jouant. On ne les offenſe pas impunément ; et ſi ces ogres ſe mettent de mauvaiſe humeur, c'en eſt fait à tout jamais de notre Rome calviniſte. Les cauſes ſecondes en décideront. Je ſouhaite qu'elles tournent les choſes à l'avantage des bourgeois qui me paraiſſent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'aſile qu'ils ont demandé, et les avantages qu'ils déſirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers ;

1767.

j'en ferai bon uſage. La poéſie eſt un délaſſement pour moi. Je ſais que le talent que j'ai eſt des plus bornés ; mais c'eſt un plaiſir d'habitude dont je me priverais avec peine, qui ne porte préjudice à perſonne, d'autant plus que les pièces que je compoſe n'ennuieront jamais le public qui ne les verra pas.

Je vous envoie encore deux contes. C'eſt un genre différent que j'ai eſſayé pour varier la monotonie des ſujets graves, par des matières légères et badines. Je crois que vous devez avoir reçu des abrégés de *Fleuri*, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jéſuites qui pourraient bien ſe faire chaſſer d'Eſpagne. Ils ſe ſont mêlés de ce qui ne les regardait pas, et la cour prétend ſavoir qu'ils ont excité les peuples à la ſédition.

Ici dans mon voiſinage l'impératrice de Ruſſie ſe déclare protectrice des diſſidens : les évêques polonais en ſont furieux. Quel malheureux ſiècle pour la cour de Rome ; on l'attaque ouvertement en Pologne ; on a chaſſé ſes gardes du corps de France et de Portugal. Il paraît qu'on en fera autant en Eſpagne.

Les philoſophes ſapent ouvertement les fondemens du trône apoſtolique : on perſiffle le grimoire du magicien ; on éclabouſſe l'auteur de ſa ſecte ; on prêche la tolérance ; tout eſt perdu. Il faut un miracle pour relever l'Egliſe. C'eſt elle qui eſt frappée d'un coup d'apoplexie terrible ; et vous aurez encore la conſolation de l'enterrer et de lui faire ſon epitaphe, comme vous fites autrefois pour la Sorbonne.

1767. L'Anglais *Woolston* prolonge la durée de l'*inf*..., selon son calcul, à deux cents ans ; il n'a pu calculer ce qui est arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui sert de fondement à cet édifice. Il s'écroule de lui-même, et sa chute n'en devient que plus rapide.

Voilà ce que *Bayle* a commencé de faire ; il a été suivi par nombre d'anglais, et vous avez été réservé pour l'accomplir.

Jouissez long-temps en paix de toutes les sortes de lauriers dont vous êtes couvert ; jouissez de votre gloire et du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions sont aussi brillantes qu'à votre aurore.

Je souhaite que ce couchant dure long-temps, et je vous assure que je suis un de ceux qui y prennent le plus d'intérêt.

FÉDERIC.

LETTRE LXXIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 20 de février.

JE suis bien aise que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici, vous soit parvenu, puisque vous le souhaitiez. Ce pauvre abbé *Fleuri* qui en est l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'Histoire de l'Eglise est plutôt un sujet de scandale que d'édification.

L'auteur de la préface a raison, en ce qu'il soutient que l'ouvrage des hommes se décèle

dans toute la conduite des prêtres qui altèrent cette religion (sainte en elle-même) de concile en concile, la surchargent d'articles de foi, et puis la tournent toute en pratiques extérieures, et finissent enfin par saper les mœurs avec leurs indulgences et leurs dispenses qui ne semblent inventées que pour soulager les hommes du poids de la vertu : comme si la vertu n'était pas d'une nécessité absolue pour toute société, comme si quelque religion pouvait être tolérée sitôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs.

Il y aurait de quoi composer des volumes sur cette matière ; et les petits ruisseaux que je pourrais fournir se perdraient dans les immenses réservoirs et les vastes mers de votre seigneurie de Ferney. Vous écrire sur ce sujet, ce serait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que disent les papiers publics, il paraît que votre ministère de Versailles s'est radouci sur ce sujet. Je le souhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conserver ? Pourquoi tracasser ? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voisine. C'est les Anglais qu'il faut vaincre, c'est contre eux qu'il y a de la réputation à gagner ; car ces gens sont fiers et savent se défendre. Je ne sais si on réussira en France à établir leur banque. L'idée en est bonne ; mais moi qui vois ces choses de loin, et qui peux me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris son temps pour

1767. l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une ; et felon les bruits populaires, le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remercîmens de la façon dont vous avez defendu mes barbarifmes et mes folécifmes envers l'abbé d'*Olivet*. Vous et les grands orateurs rendez toutes les caufes bonnes. Si vous vous le propofiez, vous me donneriez affez d'amour propre pour me croire infaillible comme un des quarante ; tant l'art de perfuader eft un don précieux !

Je voudrais l'avoir pour perfuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les diffidens fuffent heureux, mais fans enthoufiafme, et de façon que la république fût contente. Je ne fais point ce que penfe le roi de Pologne, mais je crois que tout cela pourra s'ajufter doucement en modérant les prétentions des uns, et en portant les autres à fe relâcher fur quelque chofe.

Le faint père a envoyé un bref dans ce pays-là : il n'y eft queftion que de la gloire du martyre, de l'affiftance miraculeufe de DIEU, du fer, du feu, de l'obftination, du zèle, etc. etc. Le Saint-Efprit l'infpire bien mal, et lui a fait faire depuis fon pontificat toutes chofes à contre-fens. A quoi bon donc être infpiré ?

Il y a ici une comteffe polonaife. Elle fe nomme *Grazinska* : c'eft une efpèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres ; elle a appris le latin, le grec, le français, l'italien et l'anglais ; elle a lu tous les auteurs claffiques de chaque langue, et les pofsède bien. L'ame d'un

bénédictin réſide dans ſon corps : avec cela elle a beaucoup d'eſprit, et n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français, langue dont l'uſage ne lui eſt pas encore auſſi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation vous jugerez ſi elle a été bien accueillie. Elle a de la ſuite dans la converſation, de la liaiſon dans les idées, et aucunes des frivolités de ſon ſexe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle s'eſt formée elle-même, ſans aucun ſecours. Voilà trois hivers qu'elle paſſe à Berlin avec les gens de lettres, en ſuivant ce penchant irréſiſtible qui l'entraîne.

Je prêche ſon exemple à toutes nos femmes qui auraient bien une autre facilité que cette polonaiſe à ſe former ; mais elles ne connaiſſent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres : et parce que cette volupté n'eſt pas vive, elles ne la reconnaiſſent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous leur devez encore les plus heureux momens de votre vie. Quand tous les autres plaiſirs paſſent, celui-là reſte ; c'eſt le fidèle compagnon de tous les âges et de toutes les fortunes.

Puiſſiez-vous encore en jouir long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles, et pour défendre mes barbariſmes. Je le ſouhaite de tout mon cœur. *Vale.*

FÉDERIC.

1767.

LETTRE LXXV.

DU ROI.

A Potsdam, le 28 de février.

Je félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, et je souhaite que vous en ajoutiez encore autant que les *Fontenelle*, les *Fleuri*, et les *Neſtor* en ont vécu. Avec vous finit le ſiècle de *Louis XIV*. De cette époque ſi féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qu'il nous reſte. Le dégoût des lettres, la ſatiété des chefs-d'œuvre que l'eſprit humain a produits, un eſprit de calcul, voilà le goût du temps préſent.

Parmi la foule de gens d'eſprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces eſprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillans, et des écarts même. On ſe plaît à analiſer tout. Les Français ſe piquent à préſent d'être profonds. Leurs livres ſemblent faits par des froids raiſonneurs : et ces grâces qui leur étaient ſi naturelles, ils les négligent.

Un des meilleurs ouvrages que j'aye lu de long-temps, eſt ce factum pour les *Calas*, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum eſt plein de traits de véritable éloquence, et je crois l'auteur digne de marcher ſur les traces de *Boſſuet*, etc. non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes et de cartouches : c'eſt un

voisinage désagréable pour un philosophe qui vit en retraite, plus encore pour les Génevois.

Cela me rappelle le conte du suisse qui mangeait une omelette au lard un jour maigre, et qui, entendant tonner, s'écria: Grand Dieu! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Génevois pourraient faire cette exclamation en s'adressant à *Louis XV*. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de plus judicieux, serait de céder aux conjectures et de s'accommoder. Si l'obstination et l'animosité les en empêche, leur dernière ressource est l'asile que je leur prépare et qui se trouve dans un lieu que vous jugez très-bien qui leur sera convenable.

Je ne sais quel est le jeune homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il se trouve à Vésel quelqu'un de ce nom. En cas qu'il y soit, votre recommandation ne lui sera pas inutile.

Voici de suite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France. Les *Calas*, les *Sirven* et *la Barre* devraient ouvrir les yeux au gouvernement, et le porter à la réforme des procédures criminelles: mais on ne corrige les abus que quand ils sont parvenus à leur comble. Quand ces cours de justice auront fait rouer quelque duc et pair par distraction, les grandes maisons crieront, les courtisans mèneront grand bruit, et les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre il y avait une contagion à Breslau. On enterrait cent vingt personnes par

1767.

jour ; une comtesse dit : *Dieu merci, la grande noblesse est épargnée ; ce n'est que le peuple qui meurt.* Voilà l'image de ce que pensent les gens en place qui se croient pétris de molécules plus précieuses que ce qui fait la composition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainsi presque de tout temps. L'allure des grandes monarchies est la même. Il n'y a guère que ceux qui ont souffert l'oppression qui la connaissent et la détestent. Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis dans la prospérité, pensent que les maux du peuple sont exagération, que des injustices sont des méprises ; et pourvu que le premier ressort aille, il importe peu du reste.

Je souhaite, puisque la destinée du monde est d'être mené ainsi, que la guerre s'écarte de votre habitation, et que vous jouissiez paisiblement dans votre retraite d'un repos qui vous est dû sous les ombrages des lauriers d'*Apollon :* je souhaite encore que dans cette douce retraite vous ayez autant de plaisir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troisième ciel, vous ne sauriez être plus heureux.

FÉDERIC.

LETTRE LXXVI.

1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 3 mars.

SIRE,

J'ENTENDS très-bien l'aventure des deux chiens, et je l'entends d'autant mieux que je suis un peu mordu. Mes petites possessions touchent aux portes de Genève. Tout commerce est interrompu par cette ridicule guerre ; elle n'ensanglante pas encore la terre ; mais elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertinemment à nos héros français et bernois. Il est certain que si les animaux raisonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raison, car ils suivent la nature, et nous l'avons corrompue.

A l'égard du violon, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Est-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant par lui-même venir à bout de ses évêques, s'est voulu secrètement appuyer de votre Majesté, de la Russie, de l'Angleterre et du Danemark, et qui n'est actuellement appuyé que de la Russie ? est-ce l'impératrice de Russie qui soutient seule à présent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puissances ?

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme, mais je peux me tromper ; vous savez que je ne suis pas grand politique.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer son mémoire justificatif, qui m'a

1767. femblé bien fait. C'eft une chofe affez plaifante, et qui a l'air de la contradiction, de foutenir l'indulgence et la tolérance, les armes à la main ; mais auffi l'intolérance eft fi odieufe qu'elle mérite qu'on lui donne fur les oreilles. Si la fuperftition a fait fi long-temps la guerre, pourquoi ne la ferait-on pas à la fuperftition ? *Hercule* allait combattre les brigands, et *Bellérophon* les chimères ; je ne ferais pas fâché de voir des *Hercules* et des *Bellérophons* délivrer la terre des brigands et des chimères catholiques.

Quoi qu'il en foit, vos deux contes font bien plaifans ; votre génie eft toujours le même : votre raifon fupérieure eft toujours ingénieufe et gaie. J'efpère que votre Majefté daignera m'envoyer quelque nouveau conte fur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme fon bien, lorfqu'il eft permis au dernier payfan d'affermer le fien ; cela ne me paraît pas jufte, et mérite affurément un troifième conte.

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé *Morival*, cadet dans un de vos régimens à Véfel ; c'eft un jeune homme très-bien né, et dont on rend de fort bons témoignages. Eft-il concevable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des picards, pour n'avoir pas falué une proceffion de capucins, et pour avoir chanté deux chanfons ? L'inquifition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux fur la fcène de ce monde, on paffe la moitié de fa vie à rire et l'autre moitié à frémir.

Confervez-

Conservez-moi, Sire, vos bontés, pour le peu de temps que j'ai encore à végéter et à ramper sur ce malheureux et ridicule tas de boue.

1767.

LETTRE LXXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 mars.

JE vous plains de ce que votre retraite est entourée d'armes : il n'est donc aucun séjour à l'abri du tumulte ! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voisins qui n'ont aucun empire sur elle ? Mais je me flatte que cet orage passera, et que les Génevois ne se roidiront pas contre la violence, ou que le ministère français modérera sa fougue.

Ce que je sais de l'impératrice de Russie, c'est qu'elle a été sollicitée par les dissidens de leur prêter son assistance, et qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons et de baïonnettes pour convaincre les évêques polonais des droits que ces dissidens prétendent avoir.

Il n'est point réservé aux armes de détruire l'*inf*... elle périra par le bras de la Vérité et par la séduction de l'intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends :

J'ai remarqué, et d'autres comme moi, que les endroits, où il y a le plus de couvens de moines, sont ceux où le peuple est le plus aveuglément livré à la superstition : il n'est pas douteux

1767. que, si l'on parvient à détruire ces asiles du fanatisme, le peuple ne devienne un peu indifférent et tiède sur ces objets, qui sont actuellement ceux de sa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment est venu, parce que le gouvernement français et celui d'Autriche sont endettés, qu'ils ont épuisé les ressources de l'industrie pour acquitter les dettes, sans y parvenir. L'appât de riches abbayes et de couvens bien rentés est tentant. En leur représentant le mal que les cénobistes font à la population de leur Etat, ainsi que l'abus du grand nombre de *Cucullati* qui remplissent leurs provinces, en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les trésors de ces communautés qui n'ont point de successeurs, je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme : et il est à présumer qu'après avoir joui de la sécularisation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reste.

Tout gouvernement qui se déterminera à cette opération, sera ami des philosophes, et partisan de tous les livres qui attaqueront les superstitions populaires et le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y opposer.

Voilà un petit projet que je soumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'est à lui, comme au père des fidèles, de le rectifier et de l'exécuter.

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques : je lui réponds qu'il n'est pas temps d'y toucher encore ; qu'il faut com-

mencer par détruire ceux qui soufflent l'embrasement du fanatisme au cœur du peuple. Dès que le peuple sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront, par la suite des temps, comme ils voudront.

1767.

La puissance des ecclésiastiques n'est que d'opinion, elle se fonde sur la crédulité des peuples. Eclairez ces derniers, l'enchantement cesse.

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de *la Barre :* il se trouve porte-enseigne à Vésel, et j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au théâtre français, avec appareil, la représentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore du plaisir. Puissiez-vous lui en donner long-temps, et jouir dans votre doux asile des délices que vous avez procurés à vos contemporains, et qui s'étendront à la race future autant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, et d'ames sensibles qui connaitront la douceur de pleurer. *Vale.*

FÉDERIC.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 d'avril.

SIRE,

Je ne sais plus quand les chiens qui se battent pour un os, et à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très-bien votre Majesté,

1767. pourront aller demander un chenil dans vos Etats (1). Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper fur leurs paliers, deviennent indécis de jour en jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent inceffamment, mais je ne puis parler aux autres, la communication étant interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, et plus de quatre paires de pigeons. Si cela continue, la campagne fera extrêmement glorieufe. Ce ne font pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai paffé auprès de votre Majefté.

Je ne me confolerai jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je fuis heureux autant qu'on peut l'être dans ma fituation, mais je fuis loin du feul prince véritablement philofophe. Je fais fort bien qu'il y a beaucoup de fouverains qui penfent comme vous, mais où eft celui qui pourrait faire la préface de cette Hiftoire de l'Eglife? où eft celui qui a l'ame affez forte, et le coup-d'œil affez jufte pour ofer voir et dire qu'on peut très-bien régner fans le lâche fecours d'une fecte? où eft le prince affez inftruit pour favoir que depuis dix-fept cents ans la fecte chrétienne n'a jamais fait que du mal?

Vous avez vu fur cette matière bien des écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils font peut-être un peu trop longs, ils fe répètent peut-être

(1) M. de *Voltaire* voulait alors que Véfel fervit d'afile aux profcrits de Genève. Il avait effayé quelque temps auparavant d'y établir une colonie de philofophes français.

quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions, ce sont les coups de marteau qui enfoncent le clou dans la tête du fanatisme; mais il me semble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres, en élaguant quelques superfluités, et en resserrant les preuves. Je me suis long-temps flatté qu'une petite colonie de gens savans et sages viendrait se consacrer dans vos Etats à éclairer le genre humain. Mille obstacles à ce dessein s'accumulent tous les jours.

1767.

Si j'étais moins vieux, si j'avais de la santé, je quitterais sans regret le château que j'ai bâti et les arbres que j'ai plantés, pour venir achever ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philosophes, et pour consacrer mes derniers jours, sous votre protection, à l'impression de quelques livres utiles. Mais, Sire, ne pouvez-vous pas, sans vous compromettre, faire encourager quelque libraire de Berlin à les réimprimer, et à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile? ce serait un amusement pour votre Majesté, et ceux qui travailleraient à cette bonne œuvre en seraient récompensés dans ce monde plus que dans l'autre.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grâce, je reçois la lettre dont votre Majesté m'honore du 24 mars. Elle a bien raison de dire que l'*inf...* ne sera jamais détruite par les armes; car il faudrait alors combattre pour une autre superstition qui ne serait reçue qu'en cas qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape,

1767. déposséder un électeur ecclésiastique, mais non pas détrôner l'imposture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité; mais je sens bien que vous ne détruirez la superstition christicole que par les armes de la raison.

Votre idée de l'attaquer par les moines est d'un grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur est exposée au mépris universel. On écrit beaucoup en France sur cette matière; tout le monde en parle. Les bénédictins eux-mêmes ont été si honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont présenté une requête au roi de France pour être sécularisés, mais on n'a pas cru cette grande affaire assez mûre; on n'est pas assez hardi en France, et les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'est tombé sous la main; il n'est pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monstre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune homme, nommé M. de *la Harpe*, qui cultive les lettres avec succès. Il a fait une épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente. J'aurai l'honneur de l'envoyer à votre Majesté par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être disloqué et brûlé à petit feu comme cet infortuné qui est à Vésel, et que je sais être un très-bon sujet. Je remercie votre Majesté, au nom de la raison et de la bienfesance, de la protection

qu'elle accorde à cette victime du fanatisme de nos druides.

Les Scythes sont un ouvrage fort médiocre. Ce sont plutôt les petits cantons suisses et un marquis français que les Scythes et un prince persan. *Thiriot* aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapsodie à votre Majesté.

Je suis toujours fâché de mourir hors de vos Etats. Que votre Majesté daigne me conserver quelque souvenir pour ma consolation.

LETTRE LXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 2 mai.

PERMETTEZ-MOI de dire à votre Majesté, que vous êtes comme un certain personnage de *Lafontaine :*

> Droit au solide allait Bartholomée.

Ce solide accompagne merveilleusement la véritable gloire ; vous faites un royaume florissant et puissant, de ce qui n'était sous le roi votre grand-père qu'un royaume de vanité. Vous avez connu et saisi le vrai en tout, aussi êtes-vous unique en tout genre.

Je dois dire à votre Majesté qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-instruit, ayant servi dès l'âge de douze ans, et ne voulant plus servir que vous, est parti de Paris sans en rien dire à personne, et vient vous demander la permission de se faire casser la tête sous vos ordres. Il est d'une très-ancienne

1767. nobleſſe, véritable marquis, et non pas de ces marquis de robe ou du haſard, qui prennent leurs titres dans une auberge, et ſe font appeler Monſeigneur par les poſtillons, qu'ils ne payent point. Il s'appelle le marquis de *St Antoine*, neveu d'un lieutenant-général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel feſait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez, à ce que je crois et à ce que j'eſpère.

Je rends grâce à V. M. de ce qu'elle a daigné m'envoyer par M. *de Catt* la réponſe qu'elle a faite à *Marmontel* ſur la *Poétique*. Que de leçons elle nous donne! Votre digne Suiſſe m'a écrit une lettre charmante. Il s'eſtime heureux d'avoir vu ces grandes ſcènes où V. M. a joué ſi ſupérieurement ſon rôle. Pour moi, je l'eſtime plus heureux d'être chaque jour aux pieds de mon héros, s'occupant du bonheur de ſon peuple.

Le vieux malade ſe met à vos pieds avec attachement, admiration, reſpect et ſyndérèſe.

LETTRE LXXX.

DU ROI.

A Potsdam, le 5 de mai.

J'AURAIS cru, pendant les troubles qui déſolaient l'Europe, que la terre de Ferney et la ville de Genève étaient l'arche où quelques juſtes furent préſervés des calamités publiques. Mais, il faut l'avouer, il n'eſt aucun lieu où l'inquiétude des hommes et l'enchaînement fatal des cauſes ne puiſſent amener ce fléau. Je plains les citoyens de la

Rome

Rome calviniste de se t ou er réduits à la dure nécessité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux priviléges de leur liberté. Ils ont affaire à trop forte partie, et les Français les traitent à la rigueur. *Lentulus*, qui a fait un tour en sa patrie, s'était proposé de passer chez vous si ce cordon impénétrable ne l'en eût empêché. Voilà comme tout se dénature par les lois de la vicissitude.

1767.

La ville de Jérusalem, bâtie par le peuple de DIEU, est possédée par les Turcs : le capitole, cet asile des nations, ce lieu auguste où s'assemblait un sénat maître de l'univers, est maintenant habité par des récollets : et Ferney, douce et agréable retraite philosophique, sert de quartier général aux troupes françaises. Mais vous adoucirez ces guerriers farouches, comme *Orphée*, votre devancier, apprivoisa les tigres et les lions.

Il est fâcheux que vous soyez assujetti, comme le reste des êtres, aux infirmités de l'âge : il faudrait que les corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre, en fussent exempts. Les arts et la société de notre petite contrée regretteront à jamais votre perte. Ce ne sont pas de celles qu'on répare facilement, aussi votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs. Ils jouissent d'une liberté entière ; et comme ils sont liés avec ceux d'Hollande, de France et d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire passer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous

1767. venons de remporter en Efpagne : les jéfuites font chaffés de ce royaume. De plus les cours de Verfailles, de Vienne et de Madrid ont demandé au pape la fuppreffion d'un nombre confidérable de couvens. On dit que le faint père fera obligé d'y confentir, quoique en enrageant. Cruelle révolution ! A quoi ne doit pas s'attendre le fiècle qui fuivra le nôtre ? La cognée eft mife à la racine de l'arbre : d'une part, les philofophes s'élèvent contre les abfurdités d'une fuperftition révérée ; d'une autre, les abus de la diffipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les fuppôts et les trompettes du fanatifme. Cet édifice fapé par fes fondemens va s'écrouler ; et les nations tranfcriront dans leurs annales que *Voltaire* fut le promoteur de cette révolution, qui fe fit au XIXe fiècle dans l'efprit humain.

Qui aurait dit au XIIe fiècle que la lumière qui éclairerait le monde, viendrait d'un petit bourg fuiffe, nommé Ferney ? Tous les grands hommes communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent, et au temps où ils fleuriffent.

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je fuis bien fûr que cette pièce fera intéreffante et pathétique : heureux talens, qui font le charme de toutes vos tragédies ! J'ai vu des tragédies et des panégyriques du jeune poëte dont vous me parlez ; il a du feu et verfifie bien. Je vous fuis obligé de fon épître que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le Bélifaire de *Marmontel*. Il faut que la forbonne ait été de bien mauvaife humeur pour

condamner l'envie que l'auteur a de sauver *Cicéron* et *Marc-Aurèle*. Je soupçonnerais plutôt que le gouvernement a cru apercevoir quelques allusions du règne de *Justinien* à celui de *Louis XV*, et que, pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la sorbonne, comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite.

1767.

Conservez-vous toutefois, et ménagez votre vieillesse dans votre quartier général de Ferney. Souvenez-vous qu'*Archimède*, pendant qu'on donnait l'assaut à la ville qu'il défendait, résolvait tranquillement un problème; et soyez persuadé que le roi *Hiéron* s'intéressait moins à la conservation de son géomètre, que moi à celle du grand homme que le cordon des troupes françaises entoure.

FÉDERIC.

LETTRE LXXXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 31 de juillet.

J'AI cru avec le public que vous aviez changé de domicile. Des lettres de Paris nous assuraient que vous alliez vous établir à Lyon, et j'attribuais votre long silence à votre déménagement; la cause que vous en alléguez est bien fâcheuse.

Le poëme sur les Génevois m'est parvenu par *Thiriot*. Je n'en ai que deux chants; vous me feriez plaisir de m'envoyer l'ouvrage entier. J'admirais en le lisant ce feu d'imagination que les frimats de la Suisse et le froid des ans n'ont pu éteindre;

1767. et comme cet ouvrage eſt écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyais plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, et vous allez ſans doute nous régaler de quelque poëme ſur le Styx, ſur *Caron*, ſur *Cerbère*, et ſur tous ces objets que vous avez vus de ſi près. Vous nous devez la relation de ce voyage: vous vous trouverez à votre aiſe en la feſant, inſtruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne ſont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels. Votre champ vous fournit la mythologie, la théologie et la métaphyſique. Quelle carrière pour l'imagination! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieuſement, mon cher *Voltaire*: tout a bien changé depuis le temps paſſé que vous vous rappelez. Mon eſtomac, qui ne digère preſque plus, m'a contraint de renoncer aux ſoupers. Je lis le ſoir, ou je fais converſation. Mes cheveux ſont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes ſont abymées par la goutte. Je végette encore, et je m'aperçois que le temps fixe une différence ſenſible entre quarante et cinquante-ſix ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été ſurchargé d'affaires, de ſorte qu'il ne me reſte dans la tête qu'un peu de bon ſens avec une paſſion renaiſſante pour les ſciences et pour les beaux arts. Ce ſont eux qui ſont ma conſolation et ma joie.

Votre eſprit eſt plus jeune que le mien: ſans doute que vous avez bu de la fontaine de

Jouvence, ou vous avez trouvé quelque secret ignoré des grands hommes qui vous ont devancé. 1767.

Vous allez retravailler le *Siècle de Louis XIV*: mais n'est-il pas dangereux d'écrire des faits qui tiennent à nos temps? c'est l'arche du Seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous proposer un doute que je vous prie de résoudre. On dit le siècle d'*Auguste*, le siècle de *Louis XIV*: jusqu'à quel temps doit s'étendre ce siècle? combien avant la naissance de celui qui lui donne son nom, et combien après sa mort? Votre réponse décidera un petit différent littéraire qui s'est élevé ici à cette occasion.

J'envie à *Lentulus* le plaisir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je suppose qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facie ad faciem*, comme le grand *Condé* mourant espérait voir DIEU. Pour moi je ne vois rien que mon jardin. Nous avons célébré des nôces, et puis des fiançailles. J'établis ma famille. J'ai plus de neveux et de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paisible et philosophique.

On parle aussi peu des dissidens et de ce qu'ils décideront que des Génevois et des héros qui les entourent. Toutefois j'ai appris avec plaisir qu'on les laisse tranquilles. S'ils sont sages, ils auront hâte de s'accommoder et de ne plus rechercher dorénavant l'arbitrage de voisins plus puissans qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres; que votre corps puisse se rajeunir comme votre esprit;

1767. et ſi je ne puis vous entendre, que je puiſſe vous lire, vous admirer et faire des vœux pour le patriarche de Ferney!

FÉDERIC.

LETTRE LXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

1769. Un bohémien qui a beaucoup d'eſprit et de philoſophie, nommé M. *Grimm*, m'a mandé que vous aviez initié l'empereur à nos ſaints myſtères, et que vous n'étiez pas trop content que j'euſſe paſſé près de deux ans ſans vous écrire.

Je remercie votre Majeſté très-humblement de ce petit reproche: je lui avouerai que j'ai été ſi fâché et ſi honteux du peu de ſuccès de la tranſmigration de Clèves, que je n'ai oſé depuis ce temps-là préſenter aucune de mes idées à votre Majeſté. Quand je ſonge qu'un fou et qu'un imbécille comme St *Ignace* a trouvé une douzaine de proſélytes qui l'ont ſuivi, et que je n'ai pas pu trouver trois philoſophes, j'ai été tenté de croire que la raiſon n'était bonne à rien; d'ailleurs, quoi que vous en diſiez, je ſuis devenu bien vieux, et malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Ruſſie, le fait eſt que j'ai été long-temps mourant et que je me meurs.

1769.

Mais je reſſuſcite et je reprends tous mes ſentimens envers votre Majeſté, et toute ma philoſophie pour lui écrire aujourd'hui, au ſujet d'une petite extravagance anglaiſe qui regarde votre perſonne. Elle ſe doutera bien que cette démence anglaiſe n'eſt pas gaie; il y a beaucoup de ſages en Angleterre; mais il y a autant de ſombres enthouſiaſtes. L'un de ſes énergumènes, qui a peut-être de bonnes intentions, s'eſt aviſé de faire imprimer dans la gazette de la cour qu'on appelle *The Whitehall Evening Poſt*, le 7 octobre, une prétendue lettre de moi à votre Majeſté, dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidèlement traduits. " Quelle pitié, ſi
„ l'étendue de vos connaiſſances, vos talens et
„ vos vertus ne vous ſervaient qu'à pervertir ces
„ dons du ciel pour faire la miſère et la déſola-
„ tion du genre humain! Vous n'avez rien à
„ déſirer, Sire, dans ce monde, que l'auguſte
„ titre d'un héros chrétien. "

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au grand turc *Mouſtapha*, dans laquelle j'exhorterai ſa Hauteſſe à être un héros mahométan; mais comme *Mouſtapha* n'a veine qui tende à le faire un héros, et que ma véritable héroïne l'impératrice de Ruſſie y a mis bon ordre, je ne crois pas que j'entreprenne cette converſion turque. Je m'en tiens aux princes et aux princeſſes du Nord, qui me paraiſſent plus éclairés que tout le ſérail de Conſtantinople.

1769.

Je ne réponds autre chose à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à votre Majesté, que ces quatre lignes-ci: " J'ai vu dans le *The Whitehall Evening-Post*, *du 7 octobre* 1769, N°. 3668, *une prétendue lettre de moi à sa Majesté le roi de Prusse; cette lettre est bien sotte, cependant je ne l'ai point écrite. Fait à Ferney, le* 29 *octobre* 1769, VOLTAIRE."

Il y a par-tout, Sire, de ces esprits également absurdes et méchans, qui croient ou font semblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'est pas de leur secte. Ces superstitieux coquins ressemblent à la *Philaminte* des Femmes savantes de *Molière;* ils disent:

Nul ne doit plaire à Dieu que nous et nos amis.

J'ai dit quelque part que *la Motte le Vayer*, précepteur du frère de *Louis XIV*, répondit un jour à un de ces marousles: *Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne suis pas de ta religion.*

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie sagesse est d'adorer DIEU comme le père commun de tous les hommes sans distinction, et d'être bienfesant.

Ils ignorent que la religion ne consiste ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptistes ou des piétistes, ni dans l'impanation et l'invination, ni dans un pélerinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des neiges, ou à Notre-Dame des sept douleurs; mais dans la connaissance de l'Etre suprême qui remplit toute la nature, et dans la vertu.

Je ne vois pas que ce soit une piété bien éclairée

qui ait refusé aux dissidens de Pologne les droits que leur donne leur naissance, et qui ait appelé les janissaires de notre saint père le turc au secours des bons catholiques romains de la Sarmatie. Ce n'est point probablement le Saint-Esprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne soit un saint esprit du révérend père *Malagrida*, ou du révérend père *Guignard*, ou du révérend père *Jacques Clément*.

1769.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cause de DIEU, depuis le grand *Constantin*, assassin de toute sa famille, jusqu'au meurtre de *Charles I* qu'on fit assassiner par le bourreau, l'Evangile à la main; la politique n'est pas mon affaire : je me suis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins sots et plus honnêtes. C'est dans cette idée que, sans consulter les intérêts de quelques souverains, (intérêts à moi très-inconnus) je me borne à souhaiter très-passionnément que les barbares Turcs soient chassés incessamment du pays de *Xénophon*, de *Socrate*, de *Platon*, de *Sophocle* et d'*Euripide*. Si l'on voulait, cela serait bientôt fait; mais on a entrepris autrefois sept croisades de la superstition, et on n'entreprendra jamais une croisade d'honneur : on en laissera tout le fardeau à *Catherine*.

Au reste, Sire, je suis dans mon lit depuis un an; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que votre Majesté, qui n'est pas faite pour être au lit, se porte mieux que jamais, que vous êtes engraissé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Etre qui remplit

1769. l'univers vous conserve ! Soyez à jamais le protecteur des gens qui pensent, et le fléau des ridicules.

Agréez le profond respect de votre ancien serviteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on dise.

LETTRE LXXXIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 25 de novembre.

Vous avez trop de modestie, si vous avez pu croire qu'un silence, comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être supporté avec patience. Non, sans doute. Tout homme qui aime les lettres, doit s'intéresser à votre conservation, et être bien aise quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des suisses s'établissent à Clèves, ou qu'ils restent à Genève, ce n'est pas ce qui m'intéresse ; mais bien de savoir ce que fait le héros de la raison, le *Prométhée* de nos jours qui apporta la lumière céleste pour éclairer des aveugles, et les désabuser de leurs préjugés et de leurs erreurs.

Je suis bien aise que des sottises anglaises vous aient ressuscité : j'aimerais les extravagans qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglais pour un ancien picte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Eglise, qui par pitié de mon ame travaille à ma

conversion. Il ferait à souhaiter que vos évêques français eussent une pareille opinion de votre orthodoxie; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au grand turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Versailles. Il combat, à ce que ces messieurs prétendent, pour la foi catholique, apostolique et romaine. C'est le croissant qui défend la croix, qui soutient les évêques et les confédéres de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que dissidens, et qui se bat pour la plus grande gloire du très-saint père. Si je n'avais pas lu l'histoire des croisades dans vos ouvrages, j'aurais peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Palestine, de délivrer Sion et cueillir les palmes d'Idumée; mais les sottises de tant de rois et de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, assuré que l'impératrice de Russie en rendrait bon compte. Je borne mes soins à exhorter messieurs les confédérés à l'union et à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre persécuter leur religion et exiger d'eux qu'ils ne persécutent pas les autres: enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, et que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces sentimens de feu l'abbé de *Saint-Pierre*; et il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le seul de ma secte.

Pour passer à un sujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai composé à la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu visite. C'est une princesse

1769. d'un grand mérite, et qui aurait bien valu qu'un meilleur poëte la chantât. Vous voyez que je conserve mes anciennes faiblesses: j'aime les belles-lettres à la folie ; ce sont elles seules qui charment nos loisirs et qui nous procurent de vrais plaisirs. J'aimerais tout autant la philosophie, si notre faible raison y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, et que notre vaine curiosité recherche si avidement : mais apprendre à connaître c'est apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer si féconde en écueils d'absurdités persuadé que tous les objets abstraits de nos spéculations étant hors de notre portée, leur connaissance nous serait entièrement inutile, si nous pouvions y parvenir.

Avec cette façon de penser, je passe ma vieillesse tranquillement ; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé *Bazin*; il n'y a que ses ouvrages qu'on puisse lire.

Je lui souhaite longue vie, santé et contentement ; et quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

FÉDERIC.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

MON cher *Lorrain* (1), je ne sais pas comment vous vous appelez aujourd'hui, mais au bout de

(1) Cette lettre est une réponse à l'envoi d'un ouvrage manuscrit du roi de Prusse, sur les principes de la morale. M de *Voltaire* l'adresse au copiste de cet ouvrage, dont il suppose qu'il a reconnu l'écriture.

dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé sous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin ; assurément vous en faites l'ornement et l'instruction. Vous me paraissez un grand philosophe dans le séjour des revues, des canons et des baïonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets si contraires ? Il n'y a point de cour en Europe où l'on associe ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que *Marc-Aurèle* et *Julien* avaient trouvé ce secret, qu'il a été perdu jusqu'à nos jours, et que vous vivez auprès d'un maître qui l'a ressuscité. Cela est vrai, mon cher *Lorrain* ; mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayez beaucoup pour que vous ayez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux sans être un sot et sans être un enthousiaste.

Vous avez raison, vous touchez au but. C'est l'amour propre bien dirigé qui fait les hommes de bon sens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon sens ; et tout le monde en a sans doute assez pour vous comprendre, puisque votre écrit est, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour propre est le vent qui enfle les voiles, et qui conduit le vaisseau dans le port. Si le vent est trop violent, il nous submerge : si l'amour propre est désordonné, il devient frénésie. Or il ne peut être frénétique avec du bon sens. Voilà donc la raison mariée à l'amour propre : leurs enfans sont la vertu et le bonheur. Il est

1769. Il y avait, dit *Plutarque*, dans ce temps-là, un vieux velche retiré vers les montagnes du Caucase, qui avait été autrefois à la cour d'*Alexandre*, et qui vivait aussi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d'Arbelles et de *Bafroc*. Ce vieux radoteur disait souvent qu'il était très-fâché de mourir sans avoir fait encore une fois sa cour au héros de la Macédoine.

SIRE,

Je ne doute pas que vous n'ayez dans votre cour des savans qui ont lu *Plutarque* et *Xénophon* dans la bibliothéque de votre nouveau palais; ils pourront vous montrer les passages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, et votre Majesté verra que rien n'est plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucase pour voir ce velche deux jours à la cour d'*Alexandre*.

LETTRE LXXXVI.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de janvier.

1770.

Le vieux Citadin du Caucase,
Ressuscité de son tombeau,
Carracole encor sur Pégase
Plus lestement qu'un jouvenceau.
J'aimerais mieux me voir à table
Avec ce velche plein d'appas,
Esprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec son grec Pausanias.

Le vieux velche a beaucoup d'érudition; cependant il parait qu'il persiffle un peu ce pauvre

thrace

thrace qu'il *alexandrise :* ce pauvre thrace eſt un homme très-ordinaire, qui n'a jamais poſſédé les grands talens du vainqueur du Granique, et qui auſſi n'a point eu ſes vices. Il a fait des vers en velche, parce qu'il en fallait, et que pour ſon malheur perſonne que lui dans ſon pays n'était atteint de la rage de la métromanie. Il a envoyé ſes vers au vice-dieu qu'*Apollon* a établi ſon vicaire dans ce monde; il a ſenti que c'était envoyer des corneilles à Athènes, mais il a cru que c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce vice-dieu, comme de certaines ſectes de papegais en rendent au vieux qui préſide ſur les ſept montagnes.

1770.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie et tout le ſéné des apothicaires ſans que jamais je fiſſe un chant de la Henriade. Tenez, voyez-vous, mon cher, chacun naît avec un certain talent: vous avez tout reçu de la nature; cette bonne mère n'a pas été auſſi libérale envers tout le monde. Vous compoſez vos ouvrages pour la gloire, et moi pour mon amuſement. Nous réuſſiſſons l'un et l'autre, mais d'une manière bien différente: car tant que le ſoleil éclairera le monde, tant qu'il ſe conſervera une teinture de ſcience, une étincelle de goût, tant qu'il y aura des eſprits qui aimeront des penſées ſublimes, tant qu'il ſe trouvera des oreilles ſenſibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront, et votre nom remplira l'eſpace des

1770. siècles qui mène à l'éternité ; pour les miens on dira : C'est beaucoup que ce roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille ; cela est passable. S'il était né particulier, il aurait pourtant pu gagner sa vie en se fesant correcteur chez quelque libraire ; et puis on jette là le livre, et puis on en fait des papillotes, et puis il n'en est plus question.

Mais, comme ne fait pas des vers qui veut, et qu'on barbouille du papier plus facilement en prose, je vous envoie un *Mémoire* destiné pour l'académie. Le sujet est grave, la matière est philosophique ; et je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'espère que cela me vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez nous barroterons nos marchandises : c'est un commerce que j'espère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends sur cela votre réponse, vous assurant que personne ne connaît mieux le prix du solitaire du Caucase que le philosophe de Sans-souci.

FÉDERIC.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 17 de février

LE pauvre *Lorrain*, dont vous vous souvenez, trouve une grande différence des copies qu'il fait à présent de celles qu'il fesait autrefois.

A préſent il écrit pour le temps; il y a dix-huit ans, c'était pour l'immortalité. Il n'en eſt pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à ſon ouvrage, qui roule ſur des idées dont on trouve le germe dans l'Eſprit d'*Helvétius* et dans les Eſſais de d'*Alembert*. L'un écrit avec une métaphyſique trop ſubtile, et l'autre ne fait qu'indiquer ſes idées.

1770.

Le pauvre *Lorrain* ſent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de ſon maître; mais, par une ſuite de l'élévation où ſe trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces ſortes d'hommages et d'importunités. Le patriarche demande des vers en velche d'un auteur tudeſque, il en aura; mais il ſe repentira de les avoir demandés. Ces vers ſont adreſſés à une dame qu'il doit connaître; ils ont été faits à l'occaſion d'un propos de table, où cette dame ſe plaignait de la difficulté de trouver un juſte milieu entre le trop et le trop peu. Ce ſont de ces vers de ſociété dont Paris fourniſſait autrefois d'amples recueils, qui commencent à devenir plus rares.

Le pauvre *Lorrain* eſt bien embarraſſé à découvrir le génie dont vous lui parlez; il l'a cherché par-tout. Ce n'eſt pas ſans raiſon: les roſes et les lauriers ont tous été tranſplantés en Ruſſie; de ſorte qu'il le cherche en vain. Ce *Lorrain* ſuppoſe que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps et des infirmités de l'âge, a tracé de fantaiſie le tableau de ce génie, et qu'il en eſt comme du jardin des Heſpérides et de la fontaine de Jouvence, que

1770. la grave antiquité a si long-temps recherchés inutilement.

Si cependant il était question d'un bon vieux radoteur de philosophe qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le *Lorrain* de vous assurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudrait qu'il fût possible encore de le recueillir chez lui et de l'associer à ses études; qu'au moins ce patriarche peut-être assuré que personne n'apprécie mieux son mérite, et n'aime plus que lui son beau génie.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 mars.

C'en est trop d'avoir tout ce feu
Qui si vivement vous inspire,
Qui luit, qui plaît, et qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Etonnent les grands et les sages,
Qui devant vous sont trop petits.

J'eus trop d'espoir dans ma jeunesse,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis;
Mais dans la vieillesse où je suis,
Hélas! j'ai trop peu de sagesse.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques Muſes ſe ſont bannies;
Nous n'avons pas trop de ſavans;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre et mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre;
Et ſi mon ſort eſt trop peu doux,
C'eſt à lui que je veux m'en prendre.

SIRE,

Il eſt clair que vous avez trop de tout, et moi trop peu. Votre épître à madame de *Morian* ſur ce ſujet eſt charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune pariſien oiſif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que ſa toilette; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout ſeul une vingtaine de provinces, faſſe ſans peine des vers à la *Chaulieu*, des vers qui ſont à la fois d'un poëte et d'un homme de bonne compagnie, c'eſt ce qui me paſſe. Quoi, vous nous battez en Turingue et vous faites des vers mieux que nous! C'eſt là qu'il y a du trop; et vous me cauſez trop de regrets de ne pas mourir auprès de votre Majeſté héroïque et poëtique.

1770. dialogues à la *Marc-Aurèle* sont fort au-dessus d'une course à cheval et d'une parade.

Je ne sais si votre Majesté est encore autant dans le goût des tableaux qu'elle est dans celui de la morale. L'impératrice de Russie en fait acheter à présent de tous les côtés : on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève ; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reste pour battre *Moustapha* ; je voudrais que vous vous amusassiez à battre *Moustapha* aussi, et que vous partageassiez avec elle ; mais je ne suis chargé que de proposer un tableau à votre Majesté, et nullement la guerre contre le Turc. M. *Hennin*, résident de France à Genève, a le tableau des trois Grâces de *Vanloo*, haut de six pieds, avec des bordures. Il le veut vendre onze mille livres ; voilà tout ce que j'en sais. Il était destiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, et voilà ma commission faite.

Comme j'ai presque perdu la vue au milieu des neiges du mont Jura, ce n'est pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je suis ; car si votre Majesté a eu la goutte, votre vieux serviteur se meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne sais si la nature traite mieux les sables de Berlin ; mais je me souviens que le temps était toujours beau auprès de votre Majesté. Je la supplie de me conserver ses bontés et de n'avoir point de goutte. Je suis plus près du paradis qu'elle, car elle n'est

que protectrice des jéfuites, et moi je fuis réellement capucin; j'en ai la patente avec le portrait de S[t] *François*, tiré fur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

Frère *François Voltaire.*

LETTRE XCI.

DU ROI.

A Charlottembourg, le 24 de mai.

Je vous crois très-capucin, puifque vous le voulez, et même fûr de votre canonifation parmi les faints de l'Eglife, je n'en connais aucun qui vous foit comparable; et je commence par dire: *Sancte Voltaire, ora pro nobis.*

Cependant le faint père vous a fait brûler à Rome. Ne penfez pas que vous foyez le feul qui ayez joui de cette faveur: l'Abrégé de *Fleuri* a eu un fort tout femblable. Il y a je ne fais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je fuis le protecteur des jéfuites: vous, des capucins; vos ouvrages font brûlés à Rome: les miens auffi. Mais vous êtes faint, et je vous cède la préférence.

Comment, monfieur le faint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne fois pas! cela n'eft pas trop canonique. Sachez donc que les philofophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice

de Ruſſie peut guerroyer à ſon aiſe : elle a obtenu de *Diderot*, à beaux deniers comptans, une diſpenſe pour faire battre les Ruſſes contre les Turcs. Pour moi qui crains les cenſures philoſophiques, l'excommunication encyclopédique, et de commettre un crime de lèſe-philoſophie, je me tiens en repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les ſubſides, j'ai cru qu'il m'était permis, ſelon les lois civiles et naturelles, d'en payer à mon allié auquel je les dois ; et je ſuis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de feſſer princes, rois et empereurs qui déſobéiſſent à leurs règles.

1770.

Je me ſuis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé : *Eſſai ſur les préjugés*. Je vous envoie quelques remarques qu'un ſolitaire de mes amis a faites ſur ce livre. Je m'imagine que ce ſolitaire s'eſt aſſez rencontré avec votre façon de penſer, et avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reſte, je ne penſe plus à mes maux ; c'eſt l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant et boîtant, ſans m'embarraſſer de ces bagatelles. Lorſque j'étais malade, en recevant votre lettre, le ſouvenir de *Panetius* me rendit mes forces. Je me rappelai la réponſe de ce philoſophe à *Pompée* qui deſirait de l'entendre ; et je me dis qu'il ſerait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire.

Vous me parlez de tableaux fuiffes; mais je n'en achète plus depuis que je paie des fubfides. Il faut favoir prefcrire des bornes à fes goûts comme à fes paffions.

1770.

Au refte, je fais des vœux fincères pour la corroboration et l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond fitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, et ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort. Vous êtes fûr des premiers, et les philofophes pourraient fufpecter les autres. Sur quoi, je prie S[t] *Jean* du défert, S[t] *Antoine*, S[t] *François* d'Affife et St *Cucufin* de vous prendre tous en leur fainte et digne garde.

FÉDERIC.

LETTRE XCII.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 Juin.

QUAND un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On fent bien que c'eft jaloufie,
Et l'effet de l'efprit malin.
Mais lorfque d'un grand fouverain
Les beaux écrits il affocie
Aux farces de faint Cucufin,
C'eft une énorme étourderie.
Le faint père eft un pauvre faint;
C'eft un fot moine qui s'oublie;
Au hafard il excommunie.
Qui trop embraffe mal étreint.

T 2

1770.

Voilà votre Majesté bien payée de s'être vouée à St *Ignace*; passe pour moi chétif; qui n'appartiens qu'à St *François*.

Le malheur, Sire, c'est qu'il n'y a rien à gagner à punir frère *Ganganelli*; plût à Dieu qu'il eût quelque bon domaine dans votre voisinage, et que vous ne fussiez pas si loin de Notre-Dame de Lorette!

> Il est beau de savoir railler
> Ces arlequins feseurs de bulles;
> J'aime à les rendre ridicules
> J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de *Simon Barjone*, tandis que l'impératrice de Russie épousette le vicaire de *Mahomet*? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges sottises. J'avais autrefois conçu ces grandes espérances de vous; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome et de moi, d'aller droit au solide, et d'être un héros très-avisé.

J'avais dans ma petite bibliothèque l'Essai sur les préjugés, mais je ne l'avais jamais lu; j'avais essayé d'en parcourir quelques pages, et n'ayant vu qu'un verbiage sans esprit, j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer; mais béni soyez-vous d'avoir marché sur des cailloux, et d'avoir taillé des diamans. Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produisent d'utiles.

> De la fange la plus grossière
> On voit souvent naître des fleurs,
> Quand le dieu brillant des nœufs Sœurs
> La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, Sire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs; j'aime mieux la famille de *Socrate* que les descendans d'*Orcan*, malgré mon profond respect pour les souverains.

Sire, vous savez bien que, si vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre et mourir auprès de vous.

Le vieux malade hermite.

Je vois que vous ne voulez point des trois Grâces de M. *Hennin*; celles qui vous inspirent quand vous écrivez, font beaucoup plus grâces.

LETTRE XCIII.

DU ROI.

A Sans-souci, le 7 de juillet.

Que le saint père ait fait brûler
Un gros tas de mes rapsodies,
Je saurai, pour m'en consoler,
Me chauffer à leurs incendies,
Et mettre aux pieds de Jésus-Christ,
En bon enfant de saint Ignace,
Tout ce que j'ai jamais écrit
Sans l'assistance de la grâce,
Suffisante comme efficace.

Mais ce suisse du paradis
Etait ivre, ou du moins bien gris,
Lorsqu'il osa traiter de même
Les ouvrages de mon bon saint,
Nouveau patron de Cucufin.
J'appelle de cet anathème,
Au corps du concile prochain.

1770. Je vous communique ces remarques ; et ſi je me ſuis rencontré avec votre façon de penſer, je m'en applaudirai. J'y joins une élégie ſur la mort d'une dame d'honneur de ma ſœur *Amélie*, dont la perte lui fut très-ſenſible. Je ſais que j'envoie ces balivernes au plus grand poëte du ſiècle, qui le diſpute à tout ce que l'antiquité a produit de plus parfait : mais vous vous ſouviendrez qu'il était d'uſage, dans les temps reculés, que les poëtes portaſſent leurs tributs au temple d'*Apollon*. Il y avait même, du temps d'*Auguſte*, une bibliothèque conſacrée à ce dieu, où les *Virgile*, les *Ovide*, les *Horace* liſaient publiquement leurs écrits. Dans ce ſiècle où Ferney s'élève ſur les ruines de Delphes, il eſt bien juſte que l'on y envoie ſes offrandes : il ne manque au génie qui occupe ces lieux que l'immortalité.

Vous en jouirez bien par vos divins écrits ;
Ils ſont faits pour plaire à tout âge,
Ils ſavent éclairer le ſage,
Et répandre des fleurs ſur les Jeux et les Ris.
Quel illuſtre deſtin, quel ſort pour un poëme
D'aller toujours de pair avec l'éternité !
Ah ! qu'à cette félicité
Votre corps ait ſa part de même !

Ce ſont des vœux auxquels tous les hommes de lettres doivent ſe joindre ; ils doivent vous conſidérer comme une colonne qui ſoutient ſeule par ſa force un bâtiment prêt à s'écrouler, et dont des barbares ſapent déjà les fondemens. Un eſſaim de géomètres mirmidons perſécute déjà les belles-lettres, en leur preſcrivant des lois pour

les dégrader. Que n'arrivera-t-il pas lorfqu'elles manqueront de leur unique appui, et lorfque de froids imitateurs de votre beau génie s'efforceront en vain de vous remplacer ? Dieu me garde de n'avoir pour amufement que de courtes et arides folutions de problèmes plus ennuyeux encore qu'inutiles. Mais ne prévenons point un avenir auffi fâcheux, et contentons-nous de jouir de ce que nous poffédons.

> O compagnes d'une déeffe!
> Vous que par des foins affidus
> Voltaire fut en fa jeuneffe
> Débaucher des pas de Vénus,
> Grâces, veillez fur fes années :
> Vous lui devez tous vos fecours;
> Apollon pour jamais unit vos deftinées,
> Obtenez d'Alecto d'en prolonger le cours.

FÉDERIC.

LETTRE XCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 juillet.

SIRE,

VOUS et le roi de la Chine vous êtes à préfent les deux feuls fouverains qui foient philofophes et poëtes. Je venais de lire un extrait de deux poëmes de l'empereur *Kienlong*, lorfque j'ai reçu la profe et les vers de *Frédéric le grand*. Je vais d'abord à votre profe, dont le fujet intéreffe tous les hommes, auffi-bien que vous autres maîtres

1770. du monde. Vous voilà comme *Marc-Aurèle* qui combattait par ses réflexions morales le systême de *Lucrèce.*

J'avais déjà vu une petite réfutation du Systême de la nature par un homme de mes amis. Il a eu le bonheur de se rencontrer plus d'une fois avec votre Majesté : c'est bon signe quand un roi et un simple homme pensent de même; leurs intérêts sont souvent si contraires que, quand ils se réunissent dans leurs idées, il faut bien qu'ils aient raison.

Il me semble que vos remarques doivent être imprimées : ce sont des leçons pour le genre humain. Vous soutenez d'un bras la cause de DIEU, et vous écrasez de l'autre la superstition. Il serait bien digne d'un héros d'adorer publiquement DIEU et de donner des soufflets à celui qui se dit son vicaire. Si vous ne voulez pas faire imprimer vos remarques dans votre capitale, comme *Kienlong* vient de faire imprimer ses poésies à Pékin, daignez m'en charger, et je les publierai sur le champ.

L'athéisme ne peut jamais faire aucun bien, et la superstition a fait des maux à l'infini : sauvez-nous de ces deux gouffres. Si quelqu'un peut rendre ce service au monde, c'est vous.

Non-seulement vous refusez l'auteur, mais vous lui enseignez la manière dont il devait s'y prendre pour être utile.

De plus, vous donnez sur les oreilles à frère *Ganganelli* et aux siens ; ainsi dans votre ouvrage, vous rendez justice à tout le monde. Frère *Gan-*

ganelli et ses Arlequins devaient bien savoir avec le reste de l'Europe de qui est la belle préface de l'Abrégé de *Fleuri*. Leur insolence absurde n'est pas pardonnable. Vos canons pourraient s'emparer de Rome, mais ils feraient trop de mal à droite et à gauche: ils en feraient à vous-même, et nous ne sommes plus au temps des Herules et des Lombards, mais nous sommes au temps des *Kien-long* et des *Frédéric*. *Ganganelli* sera assez puni d'un trait de votre plume; votre Majesté réserve son épée pour de plus belles occasions.

Permettez-moi de vous faire une petite représentation sur l'intelligence entre les rois et les prêtres, que l'auteur du Systême reproche aux fronts couronnés et aux fronts tonsurés. Vous avez très-grande raison de dire qu'il n'en est rien, et que notre philosophe athée ne sait pas comment va aujourd'hui le train du monde. Mais c'est ainsi, Messeigneurs, qu'il allait autrefois; c'est ainsi que vous avez commencé; c'est ainsi que les *Albouins*, les *Théodorics*, les *Clovis* et leurs premiers successeurs ont manœuvré avec les papes. Partageons les dépouilles; prends les dixmes, et laisse-moi le reste; bénis ma conquête, je protégerai ton usurpation: remplissons nos bourses; dis de la part de DIEU qu'il faut m'obéir, et je te baiserai les pieds. Ce traité a été signé du sang des peuples par les conquérans et par les prêtres. Cela s'appelle *les deux puissances*.

Ensuite les deux puissances se sont brouillées, et vous savez ce qu'il en a coûté à votre Allemagne et à l'Italie. Tout a changé enfin de nos jours. Au diable s'il y a deux puissances dans les Etats

1770. de votre Majesté et dans le vaste empire de *Catherine II* ! Ainsi vous avez raison pour le temps présent ; et le philosophe athée a raison pour le temps passé.

Quoi qu'il en soit, il faut que votre ouvrage soit public. *Ne tenez pas votre chandelle sous le boisseau*, comme dit l'autre.

> Les peuples sont encor dans une nuit profonde ;
> Nos sages à tâtons sont prêts à s'égarer ;
> Mille rois comme vous ont désolé le monde ;
> C'est à vous seul de l'éclairer.

Ce que vous dites en vers de mon héroïne *Catherine II* est charmant, et mérite bien que je vous fasse une infidélité.

Je ne sais si c'est le prince héréditaire de Brunswick ou un autre prince de ce nom qui va se signaler pour elle ; voilà un héroïsme de croisade.

J'avoue que je ne conçois pas comment l'empereur ne saisit pas l'occasion pour s'emparer de la Bosnie et de la Servie ; ce qui ne coûterait que la peine du voyage. On perd le moment de chasser le Turc de l'Europe : il ne reviendra peut-être plus ; mais je me consolerai si, dans ce charivari, votre Majesté arrondit sa Prusse.

En attendant, vous écoutez les mouvemens de votre cœur sensible : vous êtes homme quand vous n'êtes pas roi ; vos vers à madame la princesse *Amélie* sont de l'ame à laquelle j'ai été attaché depuis trente ans, et à laquelle je le serai le dernier moment de ma vie, malgré le mal que m'a fait votre royauté, et dont je souffre encore le contre-coup sur la frontière de mon drôle de pays natal.

LETTRE XCV.

1770.

DU ROI.

A Potsdam, le 18 d'auguste.

NE cachez point votre lumière sous le boisseau. C'était sans doute à vous que ce passage s'adressait; votre génie est un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui suffit à peine pour m'éclairer, et dont la pâle lueur disparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorsque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéisme, je crus ma réfutation très-orthodoxe: je la relus, et je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne sauraient paraître sans effaroucher les timides et scandaliser les dévots. Un petit mot qui m'est échappé sur l'éternité du monde, me ferait lapider dans votre patrie, si j'y étais né particulier, et que je l'y eusse fait imprimer. Je sens que je n'ai point du tout l'ame ni le style théologiques. Je me contente donc de conserver en liberté mes opinions, sans les répandre et les semer dans un terrain qui leur est contraire.

Il n'en est pas de même des vers au sujet de l'impératrice de Russie: je les abandonne à votre disposition: ses troupes, par un enchaînement de succès et de prospérité, me justifient. Vous verrez dans peu le sultan demander la paix à *Catherine*, et celle-ci, par sa modération, ajouter un nouveau lustre à ses victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne se mêle point

1770. de cette guerre. Je ne suis point son allié. Mais ses secrets doivent être connus de M. de *Choiseul*, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, et ne m'a point excommunié à pâques, comme ses prédécesseurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne, et vous savez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Silésie et vas trouver l'empereur qui m'a invité à son camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voisins. Ce prince est aimable et plein de mérite. Il aime vos ouvrages, et les lit autant qu'il peut : il n'est rien moins que superstitieux. Enfin c'est un empereur comme de longtemps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans et les barbares ; mais ce n'est pas une raison pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne feraient pas les seuls. Combien de nations plongées dans l'abrutissement et devenues agrestes faute de lumières !

Mais vivons, et laissons vivre les autres. Puissiez-vous sur-tout vivre long temps, et ne point oublier qu'il est des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne cessent de rendre justice à votre beau génie !

Adieu ; à mon retour de Moravie, je vous en dirai davantage.

FÉDÉRIC.

LETTRE XCVI.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 20 auguste.

SIRE,

Le philosophe d'*Alembert* m'apprend que le grand philosophe de la secte et de l'espèce de *Marc-Aurèle*, le cultivateur et le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant se mettre à la tête de ceux qui ont souscrit pour un squelette: ce squelette possède une vieille ame très-sensible; elle est pénétrée de l'honneur que lui fait votre Majesté. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaisanterie; mais puisque l'on emploie réellement le ciseau du fameux *Pigal*, et que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entreprise de mes concitoyens, je ne sais rien de si sérieux. Je m'humilie en sentant combien je suis indigne de l'honneur que l'on me fait, et je me livre en même temps à la plus vive reconnaissance.

L'académie française a inscrit dans ses registres la lettre dont vous avez honoré M. d'*Alembert* à ce sujet. J'ai appris tout cela à la fois: je suis émerveillé, je suis à vos pieds, je vous remercie, je ne sais que dire.

La Providence, pour rabattre mon orgueil qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'est un coup très-funeste

1770. pour moi. Ce n'eſt pas que j'aye un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas ! je n'en ai que vers la Suiſſe ; mais vous ſavez quelle fête je me feſais de voir les petits-fils des *Sophocles*, et des *Démoſthène*, délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du Syſtème de la nature, et on l'aurait imprimée avec une belle eſtampe dans l'endroit où était autrefois le lycée.

J'avais oſé faire une réponſe de mon côté ; ainſi DIEU avait pour lui les deux hommes les moins ſuperſtitieux de l'Europe ; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponſe ſi inférieure à la vôtre, que je n'oſai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jéſuite *Néedham*, que *Buffon*, *Maupertuis* et le traducteur de *Lucrèce* avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire auſſi de tous ces beaux ſyſtémes, de celui de *Buffon* qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer ; de celui qui donne aux hommes des marſouins pour origine ; et enfin de celui qui exaltait ſon ame pour prédire l'avenir.

J'ai toujours ſur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait ; je ne penſerai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchiſſeuſe*, à cette calomnie inſipide qui m'a été mortelle, et à tout ce qui s'en eſt ſuivi, qu'avec une douleur qui empoiſonnera mes derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'*Alembert* des bontés de votre Majeſté eſt un baume ſi puiſſant ſur mes bleſſures, que je me ſuis reproché cette douleur qui

me

me poursuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre et de mourir auprès de vous, et qui vous est attaché depuis plus de trente ans. 1770.

Il y a plusieurs copies de votre admirable ouvrage : permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil ou à part; car surement il paraîtra et sera imprimé incorrectement. Si votre Majesté daigne me donner ses ordres, l'hommage du philosophe de Sans-souci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déistes confondra les athées et les fanatiques à la fois : rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre respect du vieux solitaire *Voltaire*.

LETTRE XCVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de septembre.

Je n'ai point été fâché que les sentimens que j'annonce au sujet de votre statue, dans une lettre écrite à M. d'*Alembert* aient été divulgués. Ce sont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, et que *Maupertuis* ni personne n'ont effacées de mon esprit. Il était très juste que vous jouissiez vivant de la reconnaissance publique, et que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonstration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaisir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne sont pas de ce genre: elles sont un amusement pour moi. Je m'instruis

1770. moi-même en pensant à des matières de philosophie, sur lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes pensees. Cet ouvrage sur le Systême de la nature est trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux scandaliser personne ; je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime constante est de ménager la délicatesse des oreilles superstitieuses, de ne choquer personne, et d'attendre que le siècle soit assez éclairé pour qu'on puisse impunément penser tout haut.

Laissez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obscurité où l'auteur les a condamnés : donnez au public, en leur place, ce que vous avez écrit sur le même sujet, et qui sera préférable à mon bavardage.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les sciences refleurissent chez eux, ils seront jaloux qu'un gaulois, par sa Henriade, ait surpassé leur *Homère*, que ce même gaulois l'ait emporté sur *Sophocle*, se soit égalé à *Thucydide*, et ait laissé loin derrière lui *Platon*, *Aristote* et toute l'école du portique.

Pour moi, je crois que les barbares possesseurs de ces belles contrées seront obligés d'implorer la clémence de leur vainqueur, et qu'ils trouveront dans l'ame de *Catherine* autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pousser vivement la guerre. Et quant à cette fatalité qui preside aux événemens, selon que le prétend l'auteur du Systême de la nature ; je ne sais quand

elle amènera des révolutions qui pourront ressusciter les sciences, ensevelies depuis si long-temps dans ces contrées asservies, et dégradées de leur ancienne splendeur. 1770.

Mon occupation principale est de combattre l'ignorance et les préjugés dans les pays que le hasard de la naissance me fait gouverner, d'éclairer les esprits, de cultiver les mœurs, et de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine, et que le permettent les moyens que je puis employer.

A présent, je ne fais que revenir d'une longue course : j'ai été en Moravie, et j'ai revu cet empereur qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a secoué la superstition ; élevé dans le faste, il a adopté des mœurs simples ; nourri d'encens, il est modeste ; enflammé du désir de la gloire, il sacrifie son ambition au devoir filial qu'il remplit avec scrupule ; et n'ayant eu que des maîtres pédans, il a assez de goût pour lire *Voltaire*, et pour en estimer le mérite.

Si vous n'êtes pas satisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince possède très-bien la littérature italienne ; il m'a cité beaucoup de vers du *Tasse*, et le Pastor fido presque en entier. Il faut toujours commencer par là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion, vient la philosophie ; et quand nous l'avons bien étudiée, nous sommes obligés de dire comme *Montagne* : Que sais-je ?

1770. Ce que je fais certainement, c'eſt que j'aurai une copie de ce buſte auquel *Pigal* travaille : ne pouvant poſſéder l'original ; j'en aurai au moins la copie. C'eſt ſe contenter de peu lorſqu'on ſe ſouvient qu'autrefois on a poſſédé ce divin génie même. La jeuneſſe eſt l'âge des bonnes aventures ; quand on devient vieux et décrépit, il faut renoncer aux beaux eſprits comme aux maîtreſſes.

Conſervez-vous toujours pour éclairer encore, dans vos vieux jours, la fin de ce ſiècle qui ſe glorifie de vous poſſéder, et qui fait connaître le prix de ce tréſor. FÉDERIC.

LETTRE XCVIII.

DU ROI.

A Berlin, le 26 de ſeptembre.

Il faut convenir que, nous autres citoyens du nord de l'Allemagne, nous n'avons point d'imagination. Le P. *Bouhours* l'aſſure ; il faut l'en croire ſur ſa parole. A vous autres voyans de Paris, votre imagination vous fait trouver des rapports où nous n'aurions pas ſuppoſé les moindres liaiſons. En vérité le prophète, quel qu'il ſoit, qui me fait l'honneur de s'amuſer ſur mon compte, me traite avec diſtinction. Ce n'eſt pas pour tous les êtres que les gens de cette eſpèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important ; et il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipſe qui m'honore de ſon attention, pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas nécessaire pour rendre justice à *Voltaire*, une ame sensible et un cœur reconnaissant suffisaient. Il est bien juste que le public lui paye le plaisir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût aussi perfectionné que ce grand homme. La profane Grèce en aurait fait un dieu ; on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une statue ; faible dédommagement de toutes les persécutions que l'envie lui a suscitées ; mais récompense capable d'échauffer la jeunesse et de l'encourager à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, et où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres et les sciences ; et lorsque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je suis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur sans elles. Vous autres qui vous trouvez à Paris dans le vestibule de leur temple, vous qui en êtes les desservans, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie et la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous est né (1). Je souhaite qu'il ait les qualités qu'il doit avoir ; et que loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur. Sur ce, je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

FÉDERIC.

(1) Le prince *Fréderic Guillaume*, petit neveu du roi.

1770.

LETTRE XCIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 Octobre.

SIRE,

Nous avons été heureux pendant quinze jours, d'*Alembert* et moi, nous avons toujours parlé de votre Majesté ; c'est ce que font tous les êtres pensans, et s'il y en a dans Rome, ce n'est pas de *Ganganelli* qu'ils s'entretiennent. Je ne sais si la santé de d'*Alembert* lui permettra d'aller en Italie; il pourrait bien se contenter cet hiver du soleil de Provence et n'étaler son éloquence sur le héros philosophe qu'aux descendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suisses et aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai osé prendre en dernier lieu votre Majesté pour mon modèle. Cette expression paraîtra d'abord un peu ridicule ; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord ? mais vous savez que les philosophes vinrent demander des règles à *Marc-Aurèle* quand il partit pour la Moravie, dont votre Majesté revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, et dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'est un maître qui a peint son disciple.

Voici en quoi consiste l'imitation à laquelle j'ai tâché d'aspirer, c'est à retirer dans les huttes de mon hameau quelques Génevois échappés aux coups de fusil de leurs compatriotes, lorsque j'ai su que votre Majesté daignait les protéger en roi dans Berlin.

1770.

Je me suis dit : Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir il y a quelques années une autre colonie à Clèves, et je suis sûr qu'elle aurait été bien plus florissante et plus digne d'être protégée par votre Majesté ; je ne me consolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce dessein ; c'était là où je devais achever ma vieillesse. Puisse votre carrière être aussi longue qu'elle est utile au monde et glorieuse à votre personne !

Je viens d'apprendre que M. le prince de *Brunswick*, envoyé par vous à l'armée victorieuse des Russes, y est mort de maladie. C'est un héros de moins dans le monde, et c'est un double compliment de condoléance à faire à votre Majesté : il n'a qu'entrevu la vie et la gloire ; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre chose qu'entrevoir ? je n'ai fait qu'entrevoir un moment *Fréderic le grand* ; je l'admire, je lui suis attaché, je le remercie, je suis pénétré de ses bontés pour le moment qui me reste ; voilà de quoi je suis certain pour ces deux instans.

Mais pour l'éternité, cette affaire est un peu plus équivoque ; tout ce qui nous environne est l'empire du doute, et le doute est un état désagreable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit ? une

1770. ame, telle qu'on l'imagine? des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque chose à espérer après le moment de la vie? *Gilimer*, dépouillé de ses Etats, avait-il raison de se mettre à rire quand on le présenta devant *Justinien?* et *Caton* avait-il raison de se tuer de peur de voir *César?* La gloire n'est-elle qu'une illusion? Faut-il que *Moustapha*, dans la mollesse de son harem, fesant toutes les sottises possibles, ignorant, orgueilleux et battu, soit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philosophe qui ne digérerait pas?

Tous les êtres sont-ils égaux devant le grand Etre qui anime la nature? en ce cas l'ame de *Ravaillac* serait à jamais égale à celle de *Henri IV*: ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philosophe débrouille tout cela, car pour moi je n'y entends rien.

Je reste, du fond de mon chaos, pénétré de respect, de reconnaissance et d'attachement pour votre personne, et du néant de presque tout le reste.

LETTRE C.

DU ROI.

A Potsdam, le 30 d'octobre.

Une mitte qui végète dans le nord de l'Allemagne est un mince sujet d'entretien pour des philosophes qui discutent des mondes divers flottans dans l'espace de l'infini, du principe du mouvement et de la vie, du temps et de l'éternité, de l'esprit et de la matière, des choses possibles et de celles qui ne le sont pas. J'appréhende fort

que

que cette mitte n'ait distrait ces deux grands philosophes d'objets plus importans et plus dignes de les occuper. Les empereurs ainsi que les rois disparaissent dans l'immense tableau que la nature offre aux yeux des spéculateurs. Vous qui réunissez tous les genres, vous descendez quelquefois de l'empyrée : tantôt *Anaxagore*, tantôt *Triptolème*, vous quittez le portique pour l'agriculture, et vous offrez sur vos terres un asile aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney dont *Voltaire* est le législateur, à celle des quakers de Philadelphie auxquels *Locke* donna des lois.

1770.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre espèce ; ce sont des polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage et les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un asile sur mes terres. Il y a plus de cent vingt familles nobles qui se sont expatriées pour attendre des temps plus tranquilles et qui leur permettent le retour chez eux. Je m'aperçois de plus en plus que les hommes se ressemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils se persécutent et se troublent mutuellement, autant qu'il est en eux : leur félicité, leur unique ressource est en quelques bonnes ames qui les recueillent et les consolent de leurs adversités.

Vous prenez aussi part à la perte que je viens de faire à l'armée russe, de mon neveu de *Brunswick* ; le temps de sa vie n'a pas été assez long pour lui laisser apercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laisser quelques traces de son existence, il a ébauché un

1779. poëme épique : c'est la Conquête du Mexique par *Fernand Cortez*. L'ouvrage contient douze chants ; mais la vie lui a manqué pour le rendre moins défectueux. S'il était possible qu'il y eût quelque chose après cette vie, il est certain qu'il en saurait à présent plus que nous tous ensemble. Mais il y a bien de l'apparence qu'il ne sait rien du tout. Un philosophe de ma connaissance, homme assez déterminé dans ses sentimens, croit que nous avons assez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est*. Il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes que de la matière animée par le mouvement, et que dès que les ressorts usés se refusent à leur jeu, la machine se détruit et ses parties se dissolvent. Ce philosophe dit qu'il est bien plus difficile de parler de DIEU que de l'homme, parce que nous ne parvenons à soupçonner son existence qu'à force de conjectures, et que tout ce que notre raison peut nous fournir de moins inepte sur son sujet, est de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la nature. Mon philosophe est très-persuadé que cette intelligence ne s'embarrasse pas plus de *Moustapha* que du *Très-Chrétien* ; et que ce qui arrive aux hommes l'inquiète aussi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écrase sans s'en apercevoir.

Mon philosophe envisage le genre animal comme un accident de la nature, comme le sable que les roues mettent en mouvement, quoique les roues

ne soient faites que pour transporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux et l'intelligence suprême, parce que de faibles créatures ne peuvent lui nuire ni lui rendre service, que nos vices et nos vertus sont relatifs à la société, et qu'il nous suffit des peines et des récompenses que nous en recevons.

S'il y avait ici un sacré tribunal d'inquisition, j'aurais été tenté de faire griller mon philosophe pour l'édification du prochain; mais nous autres huguenots nous sommes privés de cette douce consolation: et puis le feu aurait pu gagner jusqu'à mes habits. J'ai donc, le cœur contrit de ces discours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement; et Dieu le père qui a toujours les conciles dans ses culottes pour les consulter au besoin, comme le docteur *Tamponet* porte la Somme de St *Thomas*, s'en servira pour vous juger à la rigueur. Mon raisonneur, au lieu de se rendre à de si fortes semonces, repartit qu'il me félicitait de si bien connaître le chemin du paradis et de l'enfer, qu'il m'exhortait à dresser la carte du pays, et de donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, sur-tout pour leur annoncer de bonnes auberges.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies: c'est le cas de dire, *sauve qui peut*. Pous nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe

1770. en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage : un *tiens* dans ce monde ci vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie génevoise, travaillez pour l'honneur du Parnasse, éclairez l'univers, envoyez-moi votre réfutation du Systême de la nature, et recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du Nord et de ces contrées.

FÉDERIC.

LETTRE CI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 novembre.

SIRE,

VOTRE Majesté peut être ciron ou mitte en comparaison de l'éternel Architecte des mondes, et même des divinités inférieures qu'on suppose avoir été instituées par lui, et dont on ne peut démontrer l'impossibilité ; mais en comparaison de nous autres chétifs, vous avez été souvent aigle, lion et cygne. Vous n'êtes pas à présent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme sa porte aux autres rats indigens ; vous donnez l'hospitalité aux pauvres familles polonaises persécutées ; vous devez vous connaître plus qu'aucune mitte de l'univers en toute espèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à présent en vaut bien une autre.

Il est bien vrai que la plupart des hommes se

ressemblent, sinon en talens, du moins en vices, quoiqu'après tout il y ait une grande différence entre *Pythagore* et un Suisse des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement polonais, il ne ressemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

1770.

Le Prince de *Brunswick* était donc aussi des vôtres; il fesait donc des vers comme vous et le roi de la Chine. Votre Majesté peut juger si je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne sache rien du grand secret de la nature, tout mort qu'il est. Votre abominable homme qui est si sûr que tout meurt avec nous pourrait bien avoir raison, ainsi que l'auteur de l'Ecclésiaste attribué à *Salomon*, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainsi que *César* et *Cicéron*, qui le déclarent en plein sénat, ainsi que l'auteur de la Troade, qui le disait sur le théâtre à quarante ou cinquante mille romains, ainsi que le pensent tant de méchantes gens aujourd'hui, ainsi qu'on semble le prouver quand on dort d'un profond sommeil, ou quand on tombe en léthargie.

Je ne sais pas ce que pense *Moustapha* sur cette affaire, je pense qu'il ne pense pas, et qu'il vit à la façon de quelques Moustaphas de son espèce. Pour l'impératrice de Russie, et la reine de Suède votre sœur, le roi de Pologne, le prince *Gustave*, etc. j'imagine que je sais ce qu'ils pensent. Vous m'avez flatté aussi que l'empereur était dans la voie de perdition; voilà une bonne recrue pour la philosophie. C'est dommage

1770. que bientôt il n'y ait plus d'enfer ni de paradis: c'était un objet intéressant ; bientôt on sera réduit à aimer DIEU pour lui-même, sans crainte et sans espérance, comme on aime une vérité mathématique: mais cet amour-là n'est pas de la plus grande véhémence; on aime froidement la vérité.

Au surplus, votre abominable homme n'a point de démonstration, il n'a que les plus extrêmes probabilités ; il faudrait consulter *Ganganelli*, on dit qu'il est bon théologien; si cela est, les apparences sont qu'il n'est pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira pas son secret ; il fait son pot à part, comme le disait le marquis d'*Argenson* d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématique, soyez bien persuadé, Sire, que de toutes les vérités probables la plus sûre est que votre gloire ira à l'immortalité, et que mon respectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre et chétif être subira la loi qui attend les plus grands rois, comme les plus petits velches.

LETTRE CII.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 décembre.

Je vous suis obligé des beaux vers annexés à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le chinois, qui n'est pas dans ce qu'on appelle le goût européan, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaiſſeau revenu depuis peu de la Chine à Embden, a apporté une lettre en vers de cet empereur, et comme on ſait que j'aime la poéſie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire; mais nous avons heureuſement été ſecondés par le fameux profeſſeur *Arnulphius Enſerius Quadrazius.* Il ne s'eſt pas contenté de la mettre en proſe, parce qu'il eſt d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, et vous pourrez la placer dans votre bibliothéque chinoiſe. Quoique notre grave profeſſeur s'excuſe ſur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques ſolécismes qui lui ſont échappés, quelques mauvaiſes rimes qu'on ne doit point enviſager comme défectueuſes lorſqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

1770.

Vous verrez ce que l'on penſe en Chine des ſuccès des Ruſſes et de leurs victoires. Cependant je puis vous aſſurer que nos nouvelles de Conſtantinople ne font aucune mention de votre prétendu ſoudan d'Egypte; et je prends ce qu'on en débite pour un conte ajuſté et mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne ſavez-vous pas que ce *Mouſtapha* avec ſa pipe eſt allié des Velches et de *Choiſeul*, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie et d'artillerie pour fortifier les Dardanelles? Ne ſavez-vous pas que s'il n'y avait un grand turc, le temple de Jéruſalem ſerait rebâti, qu'il n'y aurait plus de ſérail, plus de mamamouchi, plus

1770. d'ablutions, et que de certaines puiſſances voiſines de Belgrade s'intéreſſent vivement à l'Alcoran ? et qu'enfin quelque brillante que ſoit la guerre, la paix lui eſt toujours préférable.

Je ſalue l'original de certaine ſtatue, et le recommande à *Apollon*, dieu de la ſanté, ainſi qu'à *Minerve*, pour veiller à ſa conſervation.

FÉDERIC.

LETTRE CIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 décembre.

Le damné de philoſophe contre lequel vous êtes en colère, ne ſe contente pas de raiſonner à perte de vue, il ſe met à rêver, et il veut que je vous envoie ſes réveries. Pour me débarraſſer de ſes importunités, j'ai été obligé de me conformer à ſes volontés. Voiçi ſes fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accuſez pas d'indiſcrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la catégorie de Barbe-bleue et des Mille et une, etc. Je lui ai conſeillé, pour le corriger de ſon goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie tranſcendante qui deſſéchera ſon cerveau de ce qu'il a de trop poétique, et le rendra le digne confrère de tous nos graves philoſophes tudeſques et profeſſeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame : la plupart de ceux qui le croient n'y ont jamais penſé. Je ne crois pas, comme vous

le dites, que *Moustapha* ni bien d'autres s'en inquiétent. Il n'y a que ceux qui suivent le sens de la sentence grecque, *connais-toi toi-même*, qui veulent savoir ce qu'ils sont, ce qui, à mesure qu'ils avancent en connaissances, sont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru savoir.

1770.

Le grand cordelier de Saint-Pierre me paraît un homme qui sait à quoi s'en tenir; mais il est payé pour ne pas révéler les secrets de l'Eglise, et je parierais qu'il s'embarrasserait beaucoup plus d'Avignon que de la Jérusalem céleste. Pour moi, je m'avertis d'être discret et de ne pas importuner un homme auquel il faut se faire conscience de dérober un moment. Ses momens sont si bien employés, que je lui en souhaite beaucoup, et qu'il puisse durer autant que sa statue. *Vale.*

FÉDERIC.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 décembre.

En vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres; mon dieu, comme son style s'est perfectionné depuis son éloge de Moukden! Qu'il rend bien justice à ce saint flibustier juif, nommé *David*, et à nos badauts de Paris! Je soupçonne sa Majesté *Kienlong* de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, et de chanter, comme *Orphée*, devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien disciplinés, des faucons bien dressés. J'allais

autrefois à la cour du roi ; je fus émerveillé de
1770. son armée, mais cent fois plus de sa personne ;
et je vous avoue, Sire, que je n'ai jamais fait de
soupers plus agréables que ceux où *Kienlong le grand* daignait m'admettre. Je vous jure que je
prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait
à l'admirer ; et sans un lapon qui me calomnia,
je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que
de rester à Pékin.

Il est vrai que j'ai fait une très-grande fortune
dans l'Occident ; et quoiqu'un abbé *Terray* m'en
ait escamoté la plus grande partie (ce qui ne me
serait point arrivé à Pékin), il m'en reste assez
pour être plus heureux que je ne mérite ; cependant je regrette toujours *Kienlong*, que je regarde
comme le plus grand homme des deux hémisphères. Comme il parle parfaitement le français,
qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères
jésuites ! comme il écrit dans cette langue avec
plus de grâces et d'énergie que les trois quarts de
nos académiciens ! j'ai pris la liberté de lui adresser
par le coche trois livres nouveaux, avec cette
adresse, AU ROI ; car il n'y en a pas deux, à ce
que l'on dit ; et on parlera peu du sultan et du
mogol d'aujourd'hui. On a écrit sur l'adresse :
Pour être mis à la poste, dès que le paquet sera
dans ses Etats. C'est un tribut payé à la bibliothéque du *Sans-souci* de la Chine ; je ne crois
pas ce tribut digne de sa Majesté, mais c'est la
cuisse de cigale que ne dédaigna pas le grand *Ybao*.

Sa Majesté est voisine de ma grande souveraine
russe. Je suis toujours fâché qu'ils n'aient pu

s'ajufter pour donner congé à *Mouftapha*; je fuis encore dans l'erreur fur *Ali-Bey*: elle-même y eft auffi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelque juif fur les lieux s'informer de la vérité? Les Juifs ont toujours aimé l'Egypte, quoi-qu'en dife leur impertinente hiftoire.

1770.

Je favais très-bien ce que fefaient des ingénieurs fans génie, et j'en étais très-affligé. Je trouve tout cela auffi mal entendu que les croifades: il me femble qu'on pouvait s'entendre, et qu'il y avait de beaux coups à faire.

J'ai bien peur que les Velches et même les Ibères n'échouent. Leurs entreprifes, depuis longtemps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voifin du trône de la Chine.

LETTRE CV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 11 janvier.

A l'augufte prophète de la nouvelle loi.

1771.

GRAND prophète, vous reffemblez à vos devanciers envoyés du Très-haut: vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorfqu'on m'apporta votre facrée vifion. A mefure que je lifais, ma tête fe débarraffait, mon fang

circulait, mon ame renaissait; dès la seconde page
1771. je repris mes forces, et par un singulier effet de cette médecine céleste, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres alimens.

L'Eternel ordonna autrefois à votre prédécesseur *Ezéchiel* de manger un livre de parchemin; j'aurais bien volontiers mangé votre papier, si je n'avais cent fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le seul envoyé de *Jébova*, puisque vous êtes le seul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères; aussi *Jébova* vous a béni en affermissant votre trône, en taillant votre plume, et en illuminant votre ame.

Voici comme le Seigneur a parlé:

C'est lui dont j'ai prédit: il applanira les hauts, il comblera les bas; le voilà qui vient: il apprend aux enfans des hommes qu'on peut être valeureux et clément, grand et simple, éloquent et poëte: car c'est moi qui lui appris toutes ces choses. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fît connaître tel que je suis, et non pas tel que les sots enfans des hommes m'ont peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi leur formateur je n'ai jamais été ni fessé ni pendu dans ce petit globule de la terre; que je n'ai jamais inspiré aucun juif, ni couronné aucun pape; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon serviteur *Fréderic*, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'est pas oint; mais il est mon fils et mon image, et je lui ai dit: Mon fils, ce n'est pas assez d'avoir fait de tes ennemis l'escabeau de tes pieds et d'avoir donné

des lois à ton pays, il faut encore que tu chaſſes pour jamais la ſuperſtition de ce globe.

Et *le grand Fréderic* a répondu à *Jébova:* Je l'ai chaſſé de mon cœur, ce monſtre de la ſuperſtition, et du cœur de tout ce qui m'environne; mais, mon père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, et même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du ſens commun aux peuples de Rome, de Naples et de Madrid? *Jébova* alors a dit: Tes exemples et tes leçons ſuffiront; donnes-en long-temps, mon fils, et je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps.

Et le grand prophète a répondu: O *Jébova* vous êtes bien puiſſant, mais je vous défie de rendre tous les hommes raiſonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus: vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

LETTRE CVI.

DU ROI.

A Berlin, le 29 de janvier.

En liſant votre lettre, j'aurais cru que la correſpondance d'*Ovide* avec le roi *Cotys* continuait encore, ſi je n'avais vu le nom de *Voltaire* au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'*Ovide* eut la complaiſance de compoſer des vers en langue thrace, au lieu que vos vers ſont dans votre langue naturelle.

1771. Nous avons un bon opéra; et, à l'exception d'une feule actrice, mauvaife comédie. Vos hiftrions velches fe vouent tous à l'opéra-comique; et des platitudes mifes en mufique font chantées par des voix qui hurlent et détonnent à donner des convulfions aux affiftans. Durant les beaux jours du fiècle de *Louis XIV*, ce fpectacle n'aurait pas fait fortune. Il paffe pour bon dans ce fiècle de petiteffe, où le génie eft auffi rare que le bon fens; où la médiocrité en tout genre annonce le mauvais goût qui probablement replongera l'Europe dans une efpèce de barbarie dont une foule de grands hommes l'avait tirée.

Tant que nous conferverons *Voltaire*, il n'y aura rien à craindre; lui feul eft l'*Atlas* qui foutient par fes forces cet édifice ruineux. Son tombeau fera celui du bon goût et des lettres. Vivez donc, vivez, et rajeuniffez, s'il eft poffible: ce font les vœux de toutes les perfonnes qui s'intéreffent à la belle littérature, et principalement les miens.

FÉDERIC.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 février.

SIRE,

TANDIS que vos bontés me donnent les louanges qui me font fi légitimement dues fur mon orthodoxie et fur mon tendre amour pour la religion catholique,

catholique, apoſtolique et romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne ſoit pas approuvé par les principaux membres de notre ſanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, et que je les rends ridicules avec tout le reſpect poſſible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand homme qui eſt au-devant d'une hiſtoire de l'Egliſe très-édifiante, ils ne reçoivent point mon excuſe; ils diſent que ce qui eſt très-bon dans le vainqueur de Rosbach et de Liſſa, n'eſt pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac et une montagne, et que, quand je ſerais ſur la montagne du Tabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la pourpre dont ils ſont revêtus. Nous connaiſſons, diſent-ils, vos mauvais ſentimens et vos mauvaiſes plaiſanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de ſervir un hérétique, vous vous êtes attaché depuis peu à une ſchiſmatique; et ſi on vous en croyait, le pouvoir du pape et celui du grand turc feraient bientôt reſſerrés dans des bornes fort étroites.

1771.

Vous ne croyez point aux miracles, mais ſachez que nous en ſeſons. C'en eſt déjà un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jéſuites.

C'en eſt un plus grand encore, que notre nonce en Pologne ait déterminé les Mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Ruſſie; ce nonce, en cas de beſoin, aurait béni l'étendard du grand prophète *Mahomet*. Si les Turcs ont toujours été

1771. battus, ce n'eft pas notre faute, nous avons toujours prié DIEU pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets; nous rentrerons dans Bénévent, et nous aurons toujours un temporel très-royal pour reffembler à JESUS-CHRIST notre Sauveur, qui n'avait pas où repofer fa tête. Tâchez de régler la vôtre qui radote, et recevez notre malédiction fous l'anneau du pêcheur.

Voilà, Sire, comme on me traite, et je n'ai pas un mot à répliquer. Si je fuis excommunié, j'en appellerai à mon héros, à *Julien*, à *Marc-Aurèle* fes devanciers, et j'efpère que leurs aigles ou romaines ou pruffiennes (c'eft la même chofe) me couvriront de leurs ailes. Je me mets fous leur protection dans ce monde, en attendant que je fois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monfeigneur le prince royal, je ne fais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de refpect que d'attachement.

Le vieux malade du mont Jura.

LETTRE CVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier mars.

SIRE,

IL n'eft pas jufte que je vous cite comme un de nos grands auteurs fans vous foumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté: j'envoie

donc à votre Majeſté l'épître contre *Mouſtapha.* Je ſuis toujours acharné contre *Mouſtapha* et *Fréron.* L'un étant un infidèle, je ſuis ſûr de faire mon ſalut en lui diſant des injures; et l'autre étant un ſot et un très-mauvais écrivain, il eſt de plein droit un de mes juſticiables.

Il n'y a rien à mon gré de ſi étonnant, depuis les aventures de Rosbach et de Liſſa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. Si *Annibal* avait entendu parler d'une pareille entrepriſe, il aurait compté ſon voyage des Alpes pour bien peu de choſe.

Je haïrai toujours les Turcs oppreſſeurs de la Grèce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares! Il y a ſoixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, et ils n'ont pas ſu encore en faire: ils ne ſavent pas même les régler.

Je ſuis toujours très-fâché que votre Majeſté, et l'empereur et les Vénitiens ne ſe ſoient pas entendus avec mon impératrice pour chaſſer ces vilains Turcs de l'Europe: c'eût été la beſogne d'une ſeule campagne; vous auriez partagé chacun également. C'eſt un axiome de géométrie qu'ajoutant choſes égales, à choſes égales, les tous ſont égaux; ainſi vous ſeriez demeurés préciſément dans la ſituation où vous êtes.

Je perſiſte toujours à croire que cette guerre était bien plus raiſonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le ſens commun; mais je laiſſe là ma politique qui n'en a pas davantage, pour dire à votre Majeſté que j'eſpère faire ma cour

1771. après pâques dans mon hermitage aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris est enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables font toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédans en robe.

On m'a dit que d'*Argens* est mort: j'en suis très-fâché; c'était un impie très-utile à la bonne cause, malgré tout son bavardage.

A propros de la bonne cause, je me mets toujours à vos pieds et sous votre protection. On me reprochera peut être de n'être pas plus attaché à *Ganganelli* qu'à *Moustapha*; je répondrai que je le suis à *Frédéric le grand* et à *Catherine la surprenante.*

Daignez, Sire, me conserver vos bontés pour le temps qui me reste encore à faire de mauvais vers en ce monde.

Le vieil hermite des Alpes.

LETTRE CIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 28 de mars.

J'AI eu le plaisir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le roi de Suède a faite chez nous, m'a empêché de vous répondre plutôt.

J'avais donc deviné que ce beau testament n'était pas de vous. On vous a fait le même honneur qu'au cardinal de *Richelieu*, au cardinal *Alberoni*, au maréchal de *Bellisle*, etc. de tester en votre nom. Je disais à quelqu'un qui me parlait de ce testament, que c'était une œuvre de ténèbres,

que l'on n'y reconnaissait ni votre style, ni les bienséances que vous savez si supérieurement observer en écrivant pour le public : cependant bien du monde qui n'a pas le tact assez fin, s'y est trompé ; et je crois qu'il ne serait pas mal de le désabuser.

1771.

J'ai donc vu ce roi de Suède qui est un prince très-instruit, d'une douceur charmante, et très-aimable dans la société. Il aura été charmé, sans doute, de recevoir vos vers ; et j'ai vu avec plaisir que vous vous souveniez encore de moi. Le roi de Suède nous a parlé beaucoup de nouveaux arrangemens qu'on prenait en France, de la réforme de l'ancien parlement, et de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve assez de matières à m'occuper chez moi, je n'envisage qu'en gros ce qui se fait ailleurs. Je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonspection, parce qu'il faudrait plus approfondir les matières que je ne le puis pour en décider.

On dit que le chancelier est un homme de génie et d'un mérite distingué : d'où je conclus qu'il aura pris les mesures les plus justes dans la situation actuelle des choses, pour s'arranger de la manière la plus avantageuse et la plus utile au bien de l'Etat. Cependant quoi qu'on fasse en France, les Velches crient, critiquent, se plaignent et se consolent par quelque chanson maligne, ou quelques épigrammes satiriques. Lorsque le cardinal *Mazarin*, durant son ministère, fesait quelque innovation, il demandait si à Paris on chantait la *canzonetta*. Si on lui disait que oui, il était content.

1771. Il en eſt preſque de même par-tout. Peu d'hommes raiſonnent, et tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. *Alexis Orlow*, à ſon retour de Pétersbourg, a paſſé chez nous pour ſe rendre ſur ſa flotte à Livourne : il m'a donné une pièce aſſez curieuſe que je vous envoie. Je ne ſais comment il ſe l'eſt procurée ; le contenu en eſt ſingulier : peut-être vous amuſera-t-elle.

Oh ! pour la guerre, Monſieur de *Voltaire*, il n'en eſt pas queſtion. Meſſieurs les encyclopédiſtes m'ont régénéré. Ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires, qui changent l'Europe en un théâtre de carnage, que je me garderai bien à l'avenir d'encourir leurs cenſures. Je ne ſais ſi la cour de Vienne les craint autant que je les reſpecte ; mais j'oſe croire toutefois qu'elle meſurera ſes démarches.

Ce qui paraît ſouvent en politique le plus vraiſemblable, l'eſt le moins. Nous ſommes comme des aveugles, nous allons à tâtons : et nous ne ſommes pas auſſi adroits que les quinze-vingts qui connaiſſent, à ne s'y pas tromper, les rues et les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural, n'en eſt pas un : c'eſt un jeu de haſard où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant.

Après le départ du comte *Orlow*, nous avons eu l'apparition d'un comte autrichien qui, lorſque j'allai me rendre en Moravie chez l'empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes. Ces fêtes ont donné lieu aux vers que je vous envoie :

elles y ſont décrites avec vérité. Je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du comte *Hoditz*, qui ſe trouve peint d'après nature.

1771.

Votre impératrice en a donné de plus ſuperbes à mon frère *Henri*. Je ne crois pas qu'on puiſſe la ſurpaſſer en ce genre : des illuminations durant un chemin de quatre milles d'Allemagne, des feux d'artifices qui ſurpaſſent tout ce qui nous eſt connu, ſelon les deſcriptions qu'on m'en a faites, des bals de trois mille perſonnes ; et ſur-tout l'affabilité et les grâces que votre ſouveraine a répandues comme un aſſaiſonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

A mon âge, les ſeules fêtes qui me conviennent ſont les bons livres. Vous qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque ſérénité ſur le déclin de mes jours. Vous ne vous devez donc pas étonner que je m'intéreſſe, autant que je le fais, à la conſervation du patriarche de Ferney, auquel ſoit honneur et gloire, par tous les ſiècles des ſiècles. Ainſi ſoit-il.

FÉDERIC.

LETTRE CX.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de mars.

Il y a long-temps que je vous aurais répondu ſi je n'en avais été empêché par le retour de mon frère *Henri* qui revient de Ruſſie. Plein de ce qu'il y a vu digne d'admiration, il ne ceſſe de m'en entretenir : il a vu votre ſouveraine ; il a été à portée

1771.

d'applaudir à ses qualités qui la rendent si digne du trône qu'elle occupe, et à ces qualités sociables qui s'allient si rarement avec la morgue et la grandeur des souverains.

Mon frère a poussé par curiosité jusqu'à Moscou; et par-tout il a vu les traces des grands établissemens par lesquels le génie bienfesant de l'impératrice se manifeste. Je n'entre point dans des détails qui seraient immenses, et qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuser de ma lenteur. J'en viens à présent à vos lettres.

Voyez la différence qui est entre nous: moi, avorton de philosophe, quand mon esprit s'exalte, il ne produit que des rêves: vous, grand-prêtre d'*Apollon*, c'est ce Dieu même qui vous remplit, et qui vous inspire ce divin enthousiasme qui nous charme et nous transporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous; je crains le sort d'un certain *Israël* qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démise.

Je viens à vos questions encyclopédiques, et j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne saurait assez le respecter, même dans ses faiblesses. Je n'approuve point l'auteur de la préface de *Fleury* abrégé; il s'exprime avec trop de hardiesse, il avance des propositions qui peuvent choquer les ames pieuses; et cela n'est pas bien. Ce n'est qu'à force de réflexions et de raisonnemens que l'erreur se filtre, et se sépare de la vérité: peu de personnes donnent leur temps à un examen aussi pénible, et qui demande une attention suivie.

Avec

Avec quelque clarté qu'on leur expose leurs erreurs, ils pensent qu'on les veut séduire, et en abhorrant les vérités qu'on leur expose, ils détestent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nazardes à l'*inf*... en la comblant de politesses.

Mais voici une histoire dont le protecteur des capucins pourra régaler son saint et puant troupeau.

Les Russes ont voulu assiéger le petit fort de Czenstochow défendu par les confédérés : on y garde, comme vous savez, une image de la sainte et immaculée reine du ciel. Les confédérés, dans leur détresse, s'adressèrent à elle pour implorer son divin appui : la Vierge leur fit un signe de tête, et leur dit de s'en rapporter à elle. Déjà les Russes se préparaient pour l'assaut : ils s'étaient pourvus de longues échelles avec lesquelles ils avançaient la nuit pour escalader cette bicoque. La Vierge les aperçoit, appelle son fils, et lui dit : Mon enfant ressouviens-toi de ton premier métier ; il est temps d'en faire usage pour sauver ces confédérés orthodoxes.

Le petit JESUS se charge d'une scie, part avec sa mère ; et tandis que les Russes avancent, il leur coupe lestement quelques barres de leurs échelles ; puis en riant il retourne par les airs avec sa mère à Czenstochow, et il entre avec elle dans sa niche.

Les Russes cependant appuient leurs échelles aux bastions ; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étaient raccourcies. Les chisma-

1771.

tiques furent obligés de se retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te Deum*; et depuis ce miracle la garde-robe de notre sainte mère et son cabinet de curiosités augmentent à vue d'œil par les trésors qui s'y versent, et que le zèle des ames pieuses augmente en abondance.

J'espère que vos capucins feront une fête en apprenant ce beau miracle, et qu'ils ne manqueront point de l'ajouter à ceux de la légende, qui de long-temps n'aura été si bien recrutée.

Le pauvre *Isaac* est allé trouver son père *Abraham* en paradis; son frère d'*Eguille*, qui est dévot, l'avait lesté pour ce voyage; et l'*inf*.. s'érige des trophées.

Qu'on ne vous en érige pas de long-temps: votre corps peut être âgé, mais votre esprit est encore jeune; et cet esprit fera encore aller le reste. Je le souhaite pour les intérêts du Parnasse, pour ceux de la raison, et pour ma propre satisfaction. Sur quoi je prie le grand Dieu de la médecine votre protecteur, le divin *Apollon*, de vous avoir en sa sainte et digne garde.

FÉDERIC.

LETTRE CXI.

DU ROI.

Le 19 de mars.

Quels agrémens, quel feu tu possèdes encore!
Le couchant de tes jours surpasse leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine et glace nos sens,
Nous perdons les plaisirs, les grâces, les talens:

Mais l'âge a respecté ta voix douce et légère;
Pour le malheur des sots il fit grâce à Voltaire.

Ce petit compliment vous est dû; ou pour mieux dire, c'est une merveille qui étonne l'Europe; ce sera un problème que la postérité aura peine à résoudre, que *Voltaire*, chargé de jours et d'années, a plus de feu, de gaieté, de génie, que cette foule de jeunes poëtes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice sera, sans doute, flattée de l'épître que vous lui adressez. Il est constant que ce sont des vérités; mais il n'est donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai été fort surpris de me voir cité dans vos vers: certes, je ne présumais pas de devenir un auteur grave (1). Mon amour propre vous en fait ses complimens. J'aurai bonne opinion de mes rapsodies tant que je les verrai enchâssées dans les cadres que vous leur savez si bien faire.

J'en viens à ce *Moustapha* que je n'aime pas plus que de raison; je ne m'oppose point à toutes les prétentions que vous pouvez former à son sérail; je crois même que, Constantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de transporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre usage. Il paraît cependant qu'il serait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrasement général. Sans doute que cette paix se fera, que *Moustapha* en payera la façon: et la Gréce deviendra ce qu'elle pourra.

(1) Voyez l'Epître à l'impératrice de Russie.

1771.

On se dit à l'oreille que la France a suscité ces troubles. On impute cette impudente levée de bouclîers des Ottomans aux intrigues d'un ministre disgracié, homme de génie, mais d'un esprit inquiet, qui croyait qu'en divisant et troublant l'Europe, il maintiendrait plus longtemps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce ministre, vous saurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des sept montagnes: un tel trait de générosité est rare chez les souverains. *Ganganelli* en rira sous cape, et dira en lui-même: *Les portes de l'enfer ne prévaudront point*. Et cela arrive dans ce siècle philosophique, dans ce dix-huitième siècle!

Après cela, messieurs les philosophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur; entassez argumens sur argumens pour détruire l'*inf*...; vous n'empêcherez jamais que les ames faibles ne l'emportent en nombre sur les ames fortes: chassez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un Etat, ou bien un ambitieux que son intérêt lie à celui de l'Eglise, renversera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

Mais quel bavardage! je réponds au jeune *Voltaire* en style de vieillard: quand il badine, je raisonne; quand il s'égaye, je disserte. Sans doute, *Bouhours* avait raison: mes chers compatriotes et moi, nous n'avons que ce gros bon sens qui trotte par les rues.

Ma faible chandelle s'éteint, et ce soupçon

d'imagination, dont je n'eus qu'une faible dose, m'abandonne, ma gaieté me quitte, ma vivacité se perd. Conservez long-temps la vôtre; puissiez vous, comme le bon homme *Saint-Aulaire*, faire des vers à cent ans, et moi les lire! c'est ce que je prie *Apollon* de vous accorder.

Les princes de Suède n'iront point à Ferney; l'aîné est devenu roi, et se hâte d'occuper le trône que la mort de son père lui laisse. Pour le pauvre d'*Argens*, il a cessé de parler, de penser et d'écrire. C'est mon maréchal des logis; il est allé me préparer une demeure dans le pays des rêves-creux, où probablement nous nous rassemblerons tous.

FÉDERIC.

LETTRE CXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 avril.

SIRE,

On a dit que j'étais tombé en jeunesse, mais on n'a pas encore dit que je fusse tombé en enfance. Mes parens me feraient certainement interdire, et on me déclarerait incapable de tester, si j'avais fait le testament ridicule qu'on m'attribue. Le bon goût de votre Majesté n'y a pas été trompé; vous avez bien senti qu'il était impossible qu'un homme de mon âge parlât ainsi de lui-même. Cette impertinence est d'un avocat de Paris, nommé *Marchand*, qui régale tous les mois

1771.

le public d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon testament ; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour sa peine. Je puis assurer votre Majesté que mes dernières volontés sont absolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, et qui s'est déjà emparée de mes yeux, de mes dents et de mes oreilles ; mais j'ai une aversion invincible pour la manière dont on meurt dans notre sainte religion catholique, apostolique et romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de se faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graisser l'essieu de son carrosse en voyage. Cette sottise et tout ce qui s'ensuit me répugne si fort, que je suis tenté de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaisir de mourir chez vous : il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monseigneur le prince royal m'honore ; il pense bien sensément, et paraît très-digne d'être votre neveu. Jamais il n'y eut tant d'esprit dans le Nord, depuis le soixante et unième degré jusqu'au cinquante-deux et demi. Il n'y a, ce me semble, que les confédérés de Pologne à qui on puisse reprocher de se servir, pour leur malheur, de la sorte d'esprit qu'ils ont.

On dit qu'*Ali-Bey* en a beaucoup, et autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits sur sa personne. Pour votre amie l'étoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat ; il n'y a que votre étoile qui marche à

côté de la fienne. Pour le croiffant de *Mouftapha*, je le crois plus obfcurci que jamais.

Je me mets aux pieds de votre Majefté avec le plus profond refpect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont votre Majefté m'honore, du 19 mars. Oui, fans doute, vous êtes un auteur grave et très-grave, quoique votre imagination foit très-riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princeffe donnât la liberté aux dames du férail et des fêtes fur le Bofphore; je ne prétends point du tout à fes odalifques : c'eft la récompenfe de fes braves guerriers. Je fuis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'*Argens* qu'avec les demoifelles du harem de *Mouftapha*. Vous appelez d'*Argens* votre maréchal des logis, mais il s'y prend de trop bonne heure; vous ne vivrez pas auffi long-temps que votre gloire, mais je fuis très-sûr que votre feu en quoi confifte la vie, et votre régime en quoi confifte toute la médecine, vous feront un jour le doyen des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple.

Il fe pourrait bien qu'en effet on rendît Avignon à *Ganganelli*, quoiqu'il foit très-ridicule que ce joli petit pays foit démembré de la Provence; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut affurément mieux que la Corfe, dont l'acquifition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

1771.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 avril.

SIRE,

Il n'eſt ni honnête ni reſpectueux d'écrire à votre neveu le roi de Suède, et de lui parler du roi ſon oncle, ſans communiquer au moins à votre Majeſté la liberté que l'on prend. Je vous ai cité à l'impératrice de Ruſſie comme un auteur grave, je vous cite au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque eſt en France actuellement, doit regretter Sans-ſouci; nous n'avons que des tracaſſeries, beaucoup de diſcorde, peu de gloire, et point d'argent. Cependant le fonds du royaume eſt très-bon, et ſi bon, qu'après les peines qu'on a priſes pour le détériorer, on n'a pu en venir à bout. C'eſt un malade d'un tempérament excellent, qui a réſiſté à plus de trente mauvais médecins; votre Majeſté prouve qu'il n'en faut qu'un bon.

Je ne ſais ſi je me doute de ce que votre Majeſté fera cette année; mais DIEU, qui m'a refuſé le don de prophétie, ne me permet pas de deviner ce que fera l'empereur. Je connais des gens qui, à ſa place, pouſſeraient, par de-là Belgrade, et qui s'arrondiraient, attendu qu'en philoſophie la figure ronde eſt la plus parfaite. Mais je crains de dire des ſottiſes trop pointues, et je me borne à me mettre aux pieds de votre Majeſté du fond

de mon tombeau de neige, dans lequel je ſuis aveugle comme *Milton*, mais non pas auſſi fanatique que lui. Je n'ai nul goût pour un énergumène qui parle toujours du meſſie et du diable; moi je parle de mon héros.

1771.

LETTRE CXIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 29 de juin.

Ce poëte-empereur ſi puiſſant qui domine
Sur les Mantchous et ſur la Chine,
Eſt bien plus aviſé que moi.
Si le démon des vers le preſſe et le lutine,
Des chants que ſon conſeil juge digne d'un roi,
Il reſtreint ſagement la courſe clandeſtine
Aux bornes des Etats qui vivent ſous ſa loi.
Moi, ſans écouter la prudence,
Les eſquiſſes légers de mes faibles crayons,
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel eſprit de France,
Le dieu du goût, le dieu des vers
Naguère a pris ſa réſidence.
C'eſt jeter, par extravagance,
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts uſuraires : une lettre de votre part, et un volume de Queſtions encyclopédiques. Si le peuple était inſtruit de ces échanges littéraires, il dirait que je jette un morceau de lard après un jambon; et quoique l'expreſſion ſoit triviale, il aurait raiſon.

1771. On n'entend guère parler ici du pape : je le crois perpétuellement en conférence avec le cardinal de *Bernis*, pour convenir du sort de ces bons pères jésuites. En qualité d'associé de l'ordre : j'essuierais une banqueroute de prières, si Rome avait la cruauté de les supprimer. On n'entend pas non plus des nouvelles du Turc ; on ne sait à quoi sa Hautesse s'occupe ; mais je parierais bien que ce n'est pas à grand'chose. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher M. *Obréscow*, ministre de la Russie, détenu contre le droit des gens, dont cette puissance barbare n'a aucune connaissance. C'est un acheminement à la paix qui va se conclure pour le plus grand avantage et la plus grande gloire de votre impératrice.

Je vous félicite du nouveau ministre dont le *très-chrétien* a fait choix. On le dit homme d'esprit : en ce cas, vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il est tel, il n'aura ni la faiblesse ni l'imbécillité de rendre Avignon au pape. On peut être bon catholique, et néanmoins dépouiller le vicaire de DIEU de ces possessions temporelles, qui distraient trop des devoirs spirituels, et qui font souvent risquer le salut. Quelque fécond que ce siècle soit en philosophes intrépides, actifs et ardens à répandre des vérités, il ne faut point s'étonner de la superstition dont vous vous plaignez en Suisse : ses racines tiennent à tout l'univers ; elle est la fille de la timidité, de la faiblesse et de l'ignorance. Cette trinité domine aussi impérieusement dans

les ames vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'esprit humain ! Le vieux prince d'*Anhalt-Dessaw*, que vous avez vu, ne croyait point en DIEU ; mais allant à la chasse, il rebroussait chemin s'il lui arrivait de rencontrer trois vieilles femmes : c'était un mauvais augure. Il n'entreprenait rien un lundi, parce que ce jour était malheureux. Si vous lui en demandiez la raison, il l'ignorait. Vous savez ce qu'on rapporte de *Hobbes* : incrédule le jour, il ne couchait jamais seul la nuit, de peur des revenans.

Qu'un fripon se propose de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes. L'homme est fait pour l'erreur : elle entre comme d'elle-même dans son esprit ; et ce n'est que par des travaux immenses qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon esprit purifié de la rouille superstitieuse, et *désthorgnez* mes compagnons. Pour les aveugles, il faut les envoyer aux Quinze-vingts. Eclairez encore ce qui est éclairable : vous semez dans des terres ingrates ; mais les siècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philosophe de Sans-souci salue l'hermite de Ferney.

FÉDERIC.

1771.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 auguste.

SIRE,

VOTRE Majeſté va rire de ma requête : elle dira que je radote. Je lui demande une place de conſeiller d'Etat. (Ce n'eſt pas pour moi, comme vous le croyez bien, et je ne donne point de conſeil aux rois, excepté peut-être à l'empereur de la Chine) Je m'imagine d'ailleurs que M. de *Lentulus* appuiera ma requête. C'eſt pour un banneret ou banderet de votre principauté de Neuchâtel, nommé *Oſtervald*, qui eſt perſécuté par les prêtres. Il a ſervi long-temps votre Majeſté, et je crois qu'il eſt excommunié.

Voilà deux puiſſantes raiſons, à mon gré, pour le faire conſeiller d'Etat. Cet homme eſt d'un eſprit très-doux, très-conciliant et très-ſage, et en même temps d'une philoſophie intrépide, capable de rendre ſervice à la raiſon et à vous, et également attaché à l'un et à l'autre. Il eſt de votre ſiècle; et les Neuchâtelois ſont encore du treizième ou du quatorzième. Ce n'eſt pas aſſez que la prêtraille de ce pays-là ait condamné *Petitpierre* pour n'avoir pas cru l'enfer éternel; ils ont condamné le banderet *Oſtervald* pour n'avoir point cru d'enfer du tout. Ces marauts-là ne ſavent pas que c'était l'opinion de *Cicéron* et de *Céſar*. Vous qui avez l'éloquence de l'un, et qui

vous battez comme l'autre, ne pourriez-vous point mortifier la huaille facerdotale en réhabilitant votre banderet par une belle place de conseiller-d'Etat dans Neuchâtel?

1771.

Le grand *Julien*, mon autre héros, lui aurait accordé cette grâce, sur ma parole.

Je vous demande pardon de ma témérité; mais puisque ce banderet *Osterwald* est menacé par le consistoire d'être damné dans l'autre monde, ne peut-on pas demander pour lui quelque agrément dans celui-ci? Cette idée m'est venue dans la tête, et je la mets à vos pieds. Je pense que ce banderet a très-grande raison de dire qu'il n'y a plus d'enfer, puisque JESUS-CHRIST a racheté tous nos péchés.

On dit que mes chers Russes ont été battus par les Turcs; j'en suis au désespoir; et je supplie votre Majesté de daigner me consoler.

LETTRE CXVI.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de septembre.

UN homme qui a long-temps instruit l'univers par ses ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre humain: il peut être par conséquent le conseiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité est pareille à celle qu'un roi de Suède exerce sur ses diètes, ou bien au pouvoir de *Stanislas* sur son anarchie sarmate. Faire à

1771. et *Apollon*, son fils chéri qui, surpassant *Euripide*, égala *Virgile* : ce sont les vœux que le solitaire de Sans-souci fait et fera sans fin pour le patriarche de Ferney.

FÉDERIC.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

SIRE,

Vous êtes donc comme l'Océan, dont les flots semblent arrêtés sur le rivage par des grains de sable ; et le vainqueur de Rosbach, de Lissa, etc. etc. ne peut parler en maître à des prêtres suisses. Jugez, après cela, si les pauvres princes catholiques doivent avoir beau jeu contre le pape.

Je ne sais si votre Majesté a jamais vu une petite brochure intitulée, *Les droits des hommes et les usurpations des papes* ; ces usurpations sont celles du saint père : elles sont évidemment constatées. Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous les envoyer par la poste.

J'ai pris la liberté d'adresser à votre Majesté les sixième et septième volumes des Questions sur l'Encyclopédie ; mais je crains fort de n'avoir pas la liberté de poursuivre cet ouvrage. C'est bien-là le cas où l'on peut appeler la liberté, puissance. Qui n'a pas le pouvoir de faire, n'a pas sans doute la liberté de faire ; il n'a que la liberté de dire : Je suis esclave de la nature. J'avais fait autrefois

tout

tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres, mais j'ai bien peur d'être détrompé ; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une prérogative royale à laquelle les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. Soyez libre tant qu'il vous plaira, Sire, vous êtes bien le maître ; mais à moi tant d'honneur n'appartient. Tout ce que je sais bien certainement, c'est que je n'ai point la liberté de ne vous pas regarder comme le premier homme du siècle, ainsi que je regarde *Catherine II* comme la première femme, et *Moustapha* comme un pauvre homme, du moins jusqu'à présent. Il me semble qu'il n'a su faire ni la guerre ni la paix. Je connais des rois qui ont fait à propos l'une et l'autre ; mais je me garderai bien de vous dire qui sont ces rois-là.

L'impératrice de Russie dit que ses affaires vont fort bien par-delà le Danube ; qu'elle est maîtresse de toute la Valachie, à une ou deux bicoques près ; qu'elle est reconnue de toute la Crimée. Il faudra qu'elle fasse jouer incessamment sur le théâtre de Batchi-Sarai Iphigénie en Tauride. Puisse-t-elle faire bientôt une paix glorieuse, et puissent ces vilains Turcs ne plus molester les chrétiens grecs et latins !

1771.

LETTRE CXVIII.

DU ROI.

A Sans-souci, le 18 de novembre.

Vous vous moquez de moi, mon bon *Voltaire*; je ne suis ni un héros ni un océan, mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent désunir la société. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade. Il faut des remèdes doux pour les fanatiques: les violens leur donnent des convulsions. Voilà comme je traite les prédicans de Genève, qui ressemblent plus, par leur véhémence, aux réformateurs du quinzième siècle qu'à la génération presente.

Il y a long-temps que j'ai lu la brochure du Droit des hommes, et de l'usurpation des papes. Vous croyez donc que les Semnons ne sont pas curieux de vos ouvrages, et qu'on ne lit pas au bord du Havel avec autant et peut-être plus de plaisir que sur les rives de la Seine ou du Rhône? Cette brochure parut précisément après que les Français eurent pris possession du comtat; je crus que c'était leur manifeste, et que par mégarde on l'avait imprimé après coup.

Je vous ai mille obligations des sixième et septième tomes de votre Encyclopédie, que j'ai reçus. Si le style de *Voiture* était encore à la mode, je vous dirais que le père des Muses est l'auteur de cet ouvrage, et que l'approbation est signée du dieu du Goût. J'ai été fort surpris d'y trouver mon

nom, que vous y avez mis par charité. J'y ai trouvé quelques paraboles moins obſcures que celles de l'Evangile, et je me ſuis applaudi de les avoir expliquées. Cet ouvrage eſt admirable, et je vous exhorte à le continuer. Si c'était un diſcours académique, aſſujetti à la réviſion de la ſorbonne, je ſerais peut-être d'un autre avis.

1771.

Travaillez toujours ; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Ruſſie ; je vous réponds qu'on les y dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entrèront en France ; et vos Velches auront honte de ne pas approuver ce qui eſt admiré par-tout ailleurs.

J'avais un très-violent accès de goutte quand vos livres ſont arrivés, les pieds et les bras garrottés, enchaînés et perclus : ces livres m'ont été d'une grande reſſource. En les liſant, j'ai béni mille fois le ciel de vous avoir mis au monde.

Pour vous rendre compte du reſte de mes occupations, vous ſaurez qu'à peine eus-je recouvré l'articulation de la main droite, que je m'aviſai de barbouiller du papier ; non pour éclairer, non pour inſtruire le public, et l'Europe qui a les yeux très-ouverts, mais pour m'amuſer. Ce ne ſont pas les victoires de *Catherine* que j'ai chantées, mais les folies des confédérés. Le badinage convient mieux à un convaleſcent que l'auſtérité du ſtyle majeſtueux. Vous en verrez un échantillon. Il y a ſix chants. Tout eſt fini ; car une maladie de cinq ſemaines m'a donné le temps de rimer et de corriger tout à mon aiſe. C'eſt vous ennuyer aſſez que deux chants de lecture que je vous prépare.

1771. Ah! que l'homme eſt un animal incorrigible, direz-vous en voyant encore de mes vers. La Valachie, la Moldavie, la Tartarie ſubjuguées doivent être chantées ſur un autre ton que les ſottiſes d'un *Crazinski*, d'un *Potoski*, d'un *Oginski*, et de toute cette multitude imbécille dont les noms ſe terminent en *ki*.

Comme je me crois un être qui poſſède une liberté mitigée, je m'en ſuis ſervi dans cette occaſion; et comme je ſuis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican: bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas.

Souvenez-vous qu'il ne faut point enfouir ſon talent: c'eſt de quoi juſqu'ici perſonne ne vous accuſe; mais je voudrais que la poſtérité ne perdît aucune de vos penſées; car combien de ſiècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève, qui joigne à tant de goût tant de connaiſſances! Je plaide une belle cauſe, et je parle à un homme ſi éloquent que, s'il jette un coup-d'œil ſur ce ſujet, il ſaiſira d'abord tous les argumens que je pourrais lui préſenter. Qu'il continue donc encore à étendre ſa réputation, à inſtruire, à éclairer, à conſoler, à perſifler, à pincer (ſelon que la matière l'exige) le public, les cagots et les mauvais auteurs. Qu'il jouiſſe d'une ſanté inaltérable, et qu'il n'oublie point le ſolitaire ſemnon habitué à Sans-ſouci.

FÉDERIC.

LETTRE CXIX.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 décembre.

SIRE,

Je n'ai jamais si bien compris qu'on peut pleurer et rire dans le même jour. J'étais tout plein et tout attendri de l'horrible attentat commis contre le roi de Pologne, qui m'honore de quelque bonté. Ces mots qui dureront à jamais, *vous êtes pourtant mon roi, mais j'ai fait serment de vous tuer*, m'arrachaient des larmes d'horreur, lorsque j'ai reçu votre lettre et votre très-philosophique poëme qui dit si plaisamment les choses du monde les plus vraies. Je me suis mis à rire malgré moi, malgré mon effroi et ma consternation. Que vous peignez bien le diable et les prêtres, et sur-tout cet évêque, premier auteur de tout le mal!

Je vois bien que quand vous fites ces deux premiers chants, le crime infame des confédérés n'avait point encore été commis. Vous serez forcé d'être aussi tragique dans le dernier chant que vous avez été gai dans les autres, que votre Majesté a bien voulu m'envoyer. Malheur est bon à quelque chose, puisque la goutte vous a fait composer un ouvrage si agréable: depuis *Scarron*, on ne fesait point de vers si plaisans au milieu des souffrances. Le roi de la Chine ne sera jamais si drôle que votre Majesté, et je défie *Moustapha* d'en approcher.

1771. N'ayez plus la goutte, mais faites souvent des vers à Sans-souci dans ce goût-là. Plus vous serez gai, plus long-temps vous vivrez : c'est ce que je souhaite passionnément pour vous, pour mon héroïne, et pour moi chétif.

Je pense que l'assassinat du roi de Pologne lui fera beaucoup de bien. Il est impossible que les confédérés, devenus en horreur au genre-humain, persistent dans une faction si criminelle. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la paix de la Pologne peut naître de cette exécrable aventure.

Je suis fâché de vous dire que voilà cinq têtes couronnées assassinées en peu de temps dans notre siècle philosophique. Heureusement, parmi tous ces assassins, il se trouve des *Malagrida*, et pas un philosophe. On dit que nous sommes des séditieux ; que sera donc l'évêque de Kiovie ? On dit que les conjurés avaient fait serment sur une image de la sainte Vierge, après avoir communié. J'ose supplier instamment votre Majesté, si ingénieuse et si diabolique, de daigner m'envoyer quelques détails bien vrais de cet étrange événement, qui devrait bien ouvrir les yeux à une partie de l'Europe. Je prends la liberté de recommander à vos bontés l'abbaye d'Oliva. Je me mets à vos pieds (pourvu qu'ils n'aient plus la goutte) avec le plus profond respect et le plus grand ébahissement de tout ce que je viens de lire.

LETTRE CXX.

DU ROI.

A Berlin, le 12 de janvier.

1772.

Je conviens que je me suis imposé l'obligation de vous instruire sur le sujet des confédérés que j'ai chantés, comme vous avez été obligé d'exposer les anecdotes de la ligue, afin de répandre tous les éclaircissemens nécessaires sur la Henriade.

Vous saurez donc que mes confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais aussi fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat entrepris et manqué contre le roi de Pologne s'est passé, à la communion près, de la manière qu'il est détaillé dans les gazettes. Il est vrai que le misérable qui a voulu assassiner le roi de Pologne, en avait prêté le serment à *Pulawski*, maréchal de confédération : devant le maître-autel de la Vierge à Czenstokow. Je vous envoie des papiers publics, qui peut-être ne se répandent pas en Suisse, où vous trouverez cette scène tragique détaillée avec les circonstances exactement conformes à ce que mon ministre de Varsovie en a marqué dans sa relation. Il est vrai que mon poëme (si vous voulez l'appeler ainsi) était achevé lorsque cet attentat se commit ; je ne le jugeai pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaisanterie et de gaieté. Cependant je n'ai pas voulu non plus passer cette horreur sous silence, et j'en ai dit deux mots en passant, au commencement du cinquième chant ; de sorte que cet

1772. ouvrage badin, fait uniquement pour m'amuser, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui aurait juré avec le reste.

Il semble que pour détourner mes yeux des sottises polonaises et de la scène atroce de Varsovie, ma sœur la reine de Suède ait pris ce temps pour venir revoir ses parens, après une absence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille; je m'en suis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour dissiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les sortes d'amusemens, dans lesquels les arts et les sciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma sœur trouvait que vous manquiez à Berlin : je lui ai répondu qu'il y avait treize ans que je m'en apercevais. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conservation; et nous avons conclu, quoique nous ne vous possédions pas, que vous n'en étiez pas moins nécessaire à l'Europe.

Laissez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus leur bandeau: ce serait une contradiction que celui qui éclaira si long-temps l'Europe fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un mauvais jeu de mots; j'en fais amende honorable au dieu du Goût qui siége à Ferney : je le prie de m'inspirer, et d'être assuré qu'en fait de belles-lettres, je crois ses décisions plus infaillibles que celles de *Ganganelli* pour les articles de foi. *Vale*.

FÉDERIC.

LETTRE

LETTRE CXXI.

1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier février.

SIRE,

Mon cœur, quoique bien vieux, eſt tout auſſi ſenſible à vos bontés que s'il était jeune. Vos troiſième et quatrième chants m'ont preſque guéri d'une maladie aſſez ſérieuſe ; vos vers ne le ſont pas. Je m'étonne toujours que vous ayez pu faire quelque choſe d'auſſi gai ſur un ſujet ſi triſte. Ce que votre Majeſté dit des confédérés dans ſa lettre, inſpire l'indignation contre eux autant que vos vers inſpirent de gaieté. Je me flatte que tout ceci finira heureuſement pour le roi de Pologne et pour votre Majeſté. Quand vous n'auriez que ſix villes pour vos ſix chants, vous n'auriez pas perdu votre papier et votre encre.

La reine de Suède ne gagnera rien aux diſſentions polonaiſes; mais elle augmentera le bonheur de ſon frère et le ſien. Permettez que je la remercie des bontés dont vous m'apprenez qu'elle daigne m'honorer, et que je mette mes reſpects pour elle dans votre paquet.

La veuve du pauvre cher *Iſaac* (*) m'a fait part des bontés dont vous la comblez, et du petit monument qu'elle érige à ſon mari, le panégyriſte de l'empereur *Julien*, de très-reſpectable mémoire. C'eſt une virtuoſe que cette

(*) Le marquis d'*Argens*.

1772. madame *Isaac*; elle sait du grec et du latin; et écrit dans sa langue d'une manière qui n'est pas ordinaire.

Votre Majesté finit sa dernière lettre par de belles maximes de morale; mais vous conseillez à un impotent de ne pas marcher trop vîte. Il y a deux ans que je ne sors presque point de mon lit. Je serais tenté de vous dire comme *Le Nôtre* au pape *Alexandre VII: Saint père, donnez-moi des tentations au lieu de bénédictions.* La santé, la santé, voilà le premier des biens dans quelque condition qu'on soit, et à quelque âge qu'on soit parvenu.

Je supplie votre Majesté de n'avoir plus la goutte, à moins que cela ne produise quelque nouveau poëme en six chants.

Agréez, Sire, le profond respect et l'inviolable attachement d'un pauvre vieillard qui a pis que la goutte.

LETTRE CXXII.

DU ROI.

A Potsdam, le premier de mars.

Je suis, en vérité, tout honteux des sottises que je vous envoie, mais puisque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverses espèces: le cinquième chant de la Confédération, un discours académique sur une matière assez usée, pour amener l'éloge de l'illustre auditoire qui se trouvait à la séance de l'académie, et une épître à ma sœur de Suède au sujet des désagrémens qu'elle a essuyés dans ce pays-là. Elle a

reçu la lettre que vous lui avez adreſſée : elle n'a pas voulu me confier la réponſe, qui, ſans cela, ſe ſerait trouvée incluſe dans ma lettre.

1772.

Ce n'eſt pas ſeulement en Suède que l'on eſſuie des contre-temps : la pauvre *Babet*, veuve du défunt *Iſaac*, en a bien éprouvé en Provence. Les dévots de ce pays doivent être de terribles gens ; ils ont donné l'extrême-onction par force à ce bon panégyriſte de l'empereur *Julien* ; on a fait des difficultés de l'enterrer, et d'autres encore pour un monument qu'on voulait lui ériger. La pauvre *Babet* a vu emporter par une inondation la moitié de la maiſon que feu ſon mari lui a bâtie ; elle a perdu ſes meubles, perte conſidérable relativement à ſa fortune qui eſt mince ; elle a acquis quantité de connaiſſances pour complaire à ſon mari : elle ne peint pas mal, et elle eſt reſpectable pour avoir contribué, autant qu'il était en elle, aux goûts de ſon mari, et lui avoir rendu la vie agréable. Un ſoir, en revenant de chez moi, le marquis rentre chez ſa femme, et lui demande : Eh bien, as-tu fait cet enfant ? Quelques amis, qui ſe trouvèrent préſens, ſe prirent à rire de cette étrange queſtion ; mais la marquiſe les mit à leur aiſe en leur montrant le portrait d'un petit morveux que ſon mari l'avait chargée de faire.

Je viens encore d'eſſuyer un violent accès de goutte, mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croye jeune : vos ouvrages ne ſe reſſentent point de la caducité de leur auteur ;

1772. et je crois qu'il ne dépendrait que de vous d composer encore une Henriade.

Je fais des vœux pour votre conservation ; s'il sont intéressés, vous devez me le pardonner en faveur du plaisir que vos ouvrages me font. *Vale*

FÉDERIC.

LETTRE CXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 24 mars.

SIRE,

QUAND même MM. *Formey*, *Prémonval*, *Toussaint*, *Mérian* me diraient, c'est nous qui avons composé le discours sur l'utilité des sciences et des arts dans un Etat, je leur répondrais : Messieurs, je n'en crois rien ; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous : voilà comme *Trajan* aurait écrit.

Je ne sais pas si l'empereur de la Chine fait réciter quelques-uns de ses discours dans son académie, mais je le défie de faire de meilleure prose : et à l'égard de ses vers, je connais un roi du Nord, qui en fait de meilleurs que lui sans se donner beaucoup de peine. Je défie sa Majesté *Kienlong*, assistée de tous ses mandarins, d'être aussi gaie, aussi facile, aussi agréable, que l'est le roi du Nord dont je vous parle. Sachez que son poëme sur les confédérés est infiniment supérieur au poëme de Moukden.

Vous avez peut être ouï dire, Messieurs, que l'abbé de *Chaulieu* fesait de très-jolis vers aprè

es accès de goutte, et moi je vous apprends que ce roi en fait dans le temps même que la goutte le tourmente.

1772.

Si vous me demandez quel eſt ce prince ſi extraordinaire, je vous dirai : Meſſieurs, c'eſt un homme qui donne des batailles tout auſſi aiſément qu'un opéra ; il met à profit toutes les heures que tant d'autres rois perdent à ſuivre un chien qui court après un cerf ; il a fait plus de livres qu'aucun des princes contemporains n'a fait de bâtards ; et il a remporté plus de victoires qu'il n'a fait de livres. Devinez maintenant ſi vous pouvez.

J'ajouterai que j'ai vu ce phénomène il y a une vingtaine d'années, et que ſi je n'avais pas été un tant ſoit peu étourdi, je le verrais encore, et je figurerais dans votre académie tout comme un autre. Mon cher *Iſaac* a fort mal fait de vous quitter, Meſſieurs ; il a été ſur le point de n'être pas enterré en terre ſainte, ce qui eſt pour un mort la choſe du monde la plus funeſte, et ce qui m'arrivera inceſſamment ; au lieu que ſi j'étais reſté parmi vous, je mourrais bien plus à mon aiſe, et beaucoup plus gaiement.

Quand vous aurez deviné quel eſt le héros dont je vous entretiens, ayez la bonté de lui préſenter mes très-humbles reſpects, et l'admiration qu'il m'a inſpirée depuis l'an 1736, c'eſt-à dire depuis trente-ſix ans tout juſte : or un attachement de trente-ſix ans n'eſt pas une bagatelle. DIEU m'a réſervé pour être le ſeul qui reſte de tous ceux qui avaient quitté leur patrie

1772.

uniquement pour lui. Vous êtes bien heureux qu'il assiste à vos séances ; mais il y avait autrefois un autre bonheur, celui d'assister à ses soupers. Je lui souhaiterais une vie aussi longue que sa gloire, si un pareil vœu pouvait être exaucé.

LETTRE CXXIV.

DU ROI.

A Sans-souci, le 22 d'avril.

Il ne s'est point rencontré de poëte assez fou pour envoyer de mauvais vers à *Boileau*, crainte d'être remboursé par quelque épigramme. Personne ne s'est avisé d'importuner de ses balivernes *Fontenelle*, ou *Bossuet*, ou *Gassendi*; mais vous qui valez ces gens tous ensemble, vous ajoutez l'indulgence aux talens que ces grands hommes possédaient : elle rend vos vertus plus aimables; aussi vous attire-t-elle la correspondance de tous les éphémères du sacré vallon, parmi lesquels j'ai l'honneur de me compter. Vous donnez l'exemple de la tolérance au Parnasse, en protégeant le poëme de Moukden et celui des Confédérés; et, ce qui vaut encore mieux, vous m'envoyez le neuvième tome des Questions encyclopédiques. Je vous en fais mes remercimens. J'ai lu cet ouvrage avec la plus grande satisfaction : il est fait pour répandre des connaissances parmi les aimables ignorans, et leur donner du goût pour s'instruire.

J'ai été agréablement surpris par l'article des *beaux Arts* que vous m'adressez. Je ne mérite

cette diſtinction que par l'attachement que j'ai pour eux, ainſi que pour tout ce qui caractériſe le génie, ſeule ſource de vraie gloire pour l'eſprit humain.

1772.

Les *Lettres de Memmius à Cicéron* ſont des chefs-d'œuvre où les queſtions les plus difficiles ſont miſes à la portée des gens du monde. C'eſt l'extrait de tout ce que les anciens et les modernes ont penſé de mieux ſur ce ſujet. Je ſuis prêt à ſigner ce ſymbole de foi philoſophique. Tout homme ſans prévention, et qui a bien examiné cette matière, ne ſaurait penſer autrement. Vous avez eu ſur-tout l'art d'avancer ces vérités hardies ſans vous commettre avec les dévots. L'article *Vérité* eſt encore admirable. Je m'attendais à voir un dialogue entre JESUS et *Pilate*. Il eſt ébauché: cela eſt très-plaiſant. Je ne finirais point ſi je voulais entrer dans le détail de tout ce que contient ce volume précieux. C'aurait été bien dommage s'il n'avait pas paru, et ſi la poſtérité en avait été fruſtrée.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des Pélopides, qui doit être rangée parmi vos chefs-d'œuvre dramatiques. L'intérêt toujours renaiſſant de la pièce et l'élégance continue de la verſification l'élèvent à cent piques au-deſſus de celle de *Crébillon*. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Velches modernes, ont perdu le goût des bonnes choſes. Ils ſont raſſaſiés des chefs-d'œuvre de l'art; et la frivolité les porte à préſent à protéger l'opéra comique, *Vaux-hall* et les marionnettes. Ils ne méritaient pas que vous fuſſiez né dans

1772. leur patrie : ce ne fera que la poftérité qui connaitra tout votre mérite.

Pour moi, il y a trente-fix ans que je vous ai rendu juftice. Je ne varie point dans mes fentimens : je penfe à foixante ans de même qu'à vingt-quatre fur votre fujet ; et je fais des vœux à cet Etre qui anime tout, qu'il daigne conferver auffi long-temps que poffible le vieil étui de votre belle ame. Ce ne font pas des complimens, mais des fentimens très-vrais que vos ouvrages gravent fans ceffe plus profondément dans mon efprit.

FÉDERIC.

LETTRE CXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

PERMETTEZ-MOI de dire à votre Majefté, que vous êtes comme un certain perfonnage de *la Fontaine*.

Droit au folide allait Bartholomée.

Ce folide accompagne merveilleufement la véritable gloire. Vous faites un royaume floriffant et puiffant de ce qui n'était, fous le roi votre grand-père, qu'un royaume de vanité : vous avez connu et faifi le vrai en tout ; auffi êtes-vous unique en tout genre. Ce que vous faites actuellement, vaut bien votre poëme fur les confédérés. Il eft plaifant de détruire les gens et de les chanter.

Je dois dire à votre Majefté qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-inftruit, ayant fervi dès l'âge de douze ans, et ne voulant plus fervir que vous, eft parti de Paris fans en

rien dire à perſonne, et vient vous demander la permiſſion de ſe faire caſſer la tête ſous vos ordres. Il eſt d'une très-ancienne nobleſſe, véritable marquis, et non pas de ces marquis de robe, ou marquis de haſard, qui prennent leurs titres dans une auberge, et ſe font appeler monſeigneur par les poſtillons qu'ils ne paient point. Il s'appelle le marquis de *Saint-Aulaire*, neveu d'un lieutenant général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel feſait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez à ce que je crois et à ce que j'eſpère. Je penſe que mon jeune marquis eſt actuellement à Berlin, cherchant peut-être inutilement à ſe préſenter à votre Majeſté; mais on dit qu'il en eſt digne, et que c'eſt un fort bon ſujet.

1772.

Le vieux malade ſe met à vos pieds avec attachement, admiration, reſpect et ſyndérèſe.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 14 d'auguſte.

Je vous remercie des félicitations que vous me faites ſur des bruits qui ſe ſont répandus dans le public. Il faudra voir ſi les événemens les confirment, et quel deſtin auront les affaires de la Pologne.

J'ai vu des vers bien ſupérieurs à ceux qui m'ont amuſé lorſque j'avais la goutte: ce ſont les *ſyſtêmes* et les *cabales*. Ces morceaux ſont auſſi frais et d'un coloris auſſi chaud que ſi vous les aviez faits à vingt ans. On les a imprimés à Berlin, et ils vont ſe répandre dans tout le nord.

1772.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers, tant anglais que hollandais, espagnols et italiens ; mais aucun français n'a mis le pied chez nous : et je sais positivement que le marquis de *Saint Aulaire* n'est point ici. S'il vient, il sera bien reçu, sur-tout s'il n'est point expatrié pour quelque mauvaise affaire ; ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de sa nation.

Je pars cette nuit pour la Silésie : à mon retour, vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons de porcelaine que les connaisseurs approuvent, et qui se fait à Berlin.

Je souhaite que votre gaieté et votre bonne humeur vous conservent encore long-temps pour l'honneur du Parnasse et pour la satisfaction de tous ceux qui vous lisent. *Vale.*

FÉDERIC.

LETTRE CXXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de septembre.

J'AI reçu du patriarche de Ferney des vers charmans à la suite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conscience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur et le coloris de la jeunesse dans les vers que j'ai reçus : oui, je crois que son ame est immortelle, qu'elle pense sans le secours de son corps, et qu'elle nous éclairera encore après avoir quitté sa dépouille mortelle. C'est un beau privilége que celui de

l'immortalité: bien peu d'êtres, dans cet univers, en ont joui. Je vous applaudis et vous admire. 1772.

Pour ne pas rester tout-à-fait en arrière, je vous envoie le sixième chant des confédérés avec une médaille qu'on a frappée à ce sujet. Tout cela ne vaut pas une des strophes que vous m'avez envoyées ; mais chaque champ ne produit pas des roses ; on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce sixième chant m'a occupé plus que les affaires, et qu'on me fait trop d'honneur en Suisse de me croire plus absorbé dans la politique que je le suis.

J'aurais voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre : les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir ; mais ils suivront dans peu, au risque des aventures qui les attendent en voyage.

Personne du nom de *Saint-Aulaire* n'est arrivé jusqu'ici. Peut-être que celui qui vous a écrit a changé de sentiment.

Voilà enfin la paix prête à se conclure en Orient, et la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénouement est dû uniquement à la modération de l'impératrice de Russie qui a su mettre elle-même des bornes à ses conquêtes, en imposer à ses ennemis secrets, et rétablir l'ordre et la tranquillité où jusqu'à présent ne régnait que trouble et confusion. C'est à votre muse à la célébrer dignement : je ne fais que balbutier en ébauchant son éloge ; et ce que j'en ai dit, n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le sentiment.

Vivez encore, vivez long-temps ; quand on

1772. est sûr de l'immortalité dans ce monde-ci, il ne faut pas se hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaisance pour moi, pauvre mortel qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre séjour sur ce globe, pour que j'en jouisse; car je crains fort de ne vous pas trouver dans cet autre monde. *Vale.*

FÉDERIC.

LETTRE CXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 octobre.

SIRE,

La médaille est belle, bien-frappée, la légende noble et simple; mais sur-tout la carte que la Prusse jadis polonaise présente à son maître fait un très-bel effet. Je remercie bien fort votre Majesté de ce bijou du nord; il n'y en a pas à présent de pareil dans le midi.

La paix a bien raison de dire aux Palatins:
Ouvrez les yeux, le diable vous attrape:
Car vous avez à vos puissans voisins,
Sans y penser, long-temps servi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
Que ces voisins partagent le gâteau.

C'est assurément le vrai gâteau des rois, et la fève a été coupée en trois parts. Mais la paix ne s'est-elle pas un peu trompée? J'entends dire de tous côtés que cette paix n'a pu venir à bout de réconcilier *Catherine II* et *Moustapha*; et que

les hostilités ont recommencé depuis deux mois. On prétend que, parmi ces Français si babillards, il s'en trouve qui ne disent mot, et qui n'en agissent pas moins sous terre.

1772.

On dit que les mêmes gens qui gardent Avignon au saint père, ont un grand crédit dans le sérail de Constantinople. Si la chose est vraie, c'est une scène nouvelle qui va s'ouvrir. Mais il n'y en a point de plus belle que les pièces qu'on joue en Prusse et en Suède : le roi votre neveu paraît digne de son oncle.

Je remercie votre Majesté de remettre dans la règle le célèbre couvent d'Oliva : car le bruit court que vous êtes prieur de cette bonne abbaye, et que dans peu tous les novices de ce couvent feront l'exercice à la prussienne. Je ne m'attendais, il y a deux ans, à rien de tout ce que je vois. C'est assurément une chose unique que le même homme se soit moqué si légèrement des Palatins pendant six chants entiers, et en ait eu un nouveau royaume pour sa peine. Le roi *David* fesait des vers contre ses ennemis, mais ses vers n'étaient pas si plaisans que les vôtres : jamais on n'a fait poëme, ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà, Sire, le fondateur d'une très-grande puissance ; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, et la Russie devient un nouveau monde. Comme tout est changé ! et que je me sais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événemens !

Dieu merci, je prédis et je dis, il y a plus de trente ans, que vous feriez de très-grandes choses ;

1772. mais je n'avais pas pouffé mes prédictions auffi loin que vous avez porté votre très-folide gloire : votre deftin a toujours été d'étonner la terre. Je ne fais pas quand vous vous arrêterez ; mais je fais que l'aigle de Pruffe va bien loin.

Je fupplie cet aigle de daigner jeter fur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups-d'œil qui raniment le génie éteint. Je trouve, fi votre médaille eft reffemblante, que la vie eft dans vos yeux et fur votre vifage, et que vous avez, comme de raifon, la fanté d'un héros.

Je fuis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato* quand je voudrai reprendre des forces.

Votre vieux idolâtre.

LETTRE CXXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le premier de novembre.

Vous faurez que, ne me fefant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me reffemblent. Je fuis vieux, caffé, goutteux, furanné, mais toujours gai et de bonne humeur. D'ailleurs les médailles atteftent plutôt les époques, qu'elles ne font fidelles aux reffemblances.

Je n'ai pas feulement acquis un abbé, mais bien deux évêques, et une armée de capucins dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur.

Je trouve, il eft vrai, le poëte de la confédération impertinent d'avoir ofé fe jouer de quelques

français passés en Pologne. Il dit pour son excuse qu'il fait respecter ce qui est respectable, mais qu'il croit qu'il lui est permis de badiner de ces excrémens de nations, des français réformés par la paix, et qui, faute de mieux allaient faire le métier de brigands en Pologne dans l'association confédérale.

1772.

Je crois qu'il y a des français qui gardent le silence, et qui ont un grand crédit au sérail; mais mes nouvelles de Constantinople m'apprennent que le congrès de paix se renoue et reprend avec plus de vivacité que le précédent. Ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raison.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le roi de Suède. Ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au commencement de ce siècle. *Semper idem* : c'est votre devise. Il n'est pas donné à tout le monde de l'arborer.

Comment pourrais-je vous rajeunir vous qui êtes immortel! *Apollon* vous a cédé le sceptre du Parnasse : il a abdiqué en votre faveur. Vos vers se ressentent de votre printemps; et votre raison, de votre automne. Heureux qui peut ainsi réunir l'imagination et la raison. Cela est bien supérieur à l'acquisition de quelques provinces dont on n'aperçoit pas l'existence sur le globe, et qui, des sphères célestes, paraîtraient à peine comparables à un grain de sable.

Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons si fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuser, c'est que, lorsqu'on entre

1772. dans un corps, il faut en prendre l'esprit. J'ai connu un jésuite qui m'assurait gravement qu'il s'exposerait au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un singe. Je n'en ferais pas autant; mais quand on peut réunir et joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ses possessions, je ne connais guère de mortels qui n'y travaillassent avec plaisir. Notez toutefois que cette affaire-ci (1) s'est passée sans effusion de sang, et que les encyclopédistes ne pourront déclamer contre les brigands mercenaires, et employer tant d'autres belles phrases dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre, à l'aide d'une plume, a tout fait; et l'Europe sera pacifiée, au moins des derniers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'histoire, je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans sans qu'il n'y ait quelques guerres. Cette fièvre intermittente peut-être suspendue, mais jamais guérie. Il faut en chercher la raison dans l'inquiétude naturelle à l'homme. Si l'un n'excite des troubles, c'est l'autre; et une étincelle cause souvent un embrasement général.

Voilà bien du raisonnement: je vous donne de la marchandise de mon pays. Vous autres Français vous possédez l'imagination; les Anglais, à ce que l'on dit, la profondeur; et nous autres, la lenteur, avec ce gros bon sens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence, et qu'elle permette à ma pesante raison d'admirer le phénix de la

(1) Le partage de la Pologne.

France,

France, le seigneur de Ferney, et de faire des vœux pour ce même *Voltaire* que j'ai possédé autrefois, et que je regrette tous les jours, parce que sa perte est irréparable. FÉDERIC.

1772.

LETTRE CXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 novembre.

SIRE,

HIER il arriva dans mon hermitage une caisse ›yale, et ce matin j'ai pris mon café à la crême ıns une tasse, telle qu'on n'en fait point chez ›tre confrère *Kienlong*, l'empereur de la Chine; plateau est de la plus grande beauté. Je savais :n que *Fréderic le grand* était meilleur poëte e le bon *Kienlong*, mais j'ignorais qu'il s'amusât aire fabriquer dans Berlin de la porcelaine très- ›érieure à celle de Kiengtsin, de Dresde et de 'e; il faut donc que cet homme étonnant éclipse s ses rivaux dans tout ce qu'il entreprend. ›endant je lui avouerai que parmi ceux qui ent chez moi à l'ouverture de la caisse, il se ıva des critiques qui n'approuvèrent pas la ·onne de laurier qui entoure la lyre d'*Apollon*, e couvercle admirable de la plus jolie écuelle nonde; ils disaient: comment se peut-il faire n grand homme, qui est si connu pour mé- r le faste et la fausse gloire, s'avise de faire ·e ses armes sur le couvercle d'une écuelle!

1772. Je leur dis : il faut que ce ſoit une fantaiſie de l'ouvrier ; les rois laiſſent tout faire au caprice des artiſtes. *Louis XIV* n'ordonna point qu'on mit des eſclaves aux pieds de ſa ſtatue ; il n'exigea point que le maréchal de *la Feuillade* fit graver la fameuſe inſcription, *à l'homme immortel* ; et lorſqu'à plus juſte titre on verra en cent endroits, *Frederico immortali*, on ſaura bien que ce n'eſt pas *Fréderic le grand* qui a imaginé cette deviſe, et qu'il a laiſſé dire le monde.

Il y a auſſi un *Arion* porté par un dauphin. Je ſais bien qu'autrefois un dauphin, qui ſans doute aimait la poéſie, ſauva *Arion* de la mer, où ſes envieux voulaient le noyer.

Enfin c'eſt donc dans le Nord que tous les arts fleuriſſent aujourd'hui ! c'eſt-là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on diſſipe des confédérations et des ſénats en deux jours, et qu'on ſe moque ſur-tout très-plaiſamment des confédérés et de leur *Notre-Dame*.

Sire, nous autres Velches nous avons auſſi notre mérite ; des opéra comiques qui font oublier *Molière*, des marionnettes qui font tomber *Racine*, ainſi que des financiers plus ſages que *Colbert*, et des généraux dont les *Turennes* n'approchent pas.

Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'on dit que vous avez fait renouer les conférences entre *Mouſtapha* et mon impératrice ; j'aimerais mieux que vous l'aidaſſiez à chaſſer du Boſphore ces vilains turcs, ces ennemis des beaux arts, ces éteignoirs de la belle Gréce. Vous pourriez encore vous

accommoder, chemin fesant, de quelque province pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuser; on ne peut pas toujours lire, philosopher, faire des vers et de la musique.

1772.

Je me mets aux pieds de votre Majesté avec tout le respect et l'admiration qu'elle inspire.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

SIRE, vous convenez que la belle Italie,
Dans l'Europe autrefois rappela le génie;
Le Français eut un temps de gloire et de splendeur,
Et l'Anglais profond raisonneur,
A creusé la philosophie.
Vous accordez à votre Germanie,
Dans une sombre étude, une heureuse lenteur;
Mais à son esprit inventeur,
Vous devez deux présens qui vous ont fait honneur,
Les canons et l'imprimerie.
Avouez que par ces deux arts,
Sur les bords du Permesse et dans les champs de Mars,
Votre gloire fut bien servie.

J'ajouterai que c'est à Thorn que *Copernic* trouva le vrai système du monde, que l'astronome *Hévélius* était de Dantzick, et que par conséquent Thorn et Dantzick doivent vous appartenir. Votre Majesté aura la générosité de nous envoyer du blé par la Vistule, quand, à

1772. force d'écrire sur l'économie, nous n'aurons au lieu de pain que des opéra comiques, ce qui nous est arrivé ces dernières années.

C'est parce que les Turcs ont de très-bons blés et point de beaux arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux associés. Cela ne serait peut-être pas si difficile, et il serait assez beau de terminer là votre brillante carrière; car, tout suisse que je suis, je ne désire pas que vous preniez la France.

On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois, parce qu'il y a là du génie, et que le traité s'est fait à Potsdam.

Toute l'Europe prétend que le grand *Grégoire* est mal avec mon impératrice. Je souhaite que ce ne soit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures; mais enfin, puisque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut se séparer de l'objet d'une grande passion.

Ce que votre Majesté daigne me dire à la fin de sa lettre, m'a fait presque verser des larmes. Je suis tel que j'étais, quand vous permettiez que je passasse à souper des heures délicieuses à écouter le modèle des héros et de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets; consolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, et qui assurément vous est fidèle.

Le vieux malade.

LETTRE CXXXII.

1772.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 de décembre.

AYANT reçu votre lettre, j'ai fait venir inceſſamment le directeur de la fabrique de porcelaine, et lui ai demandé ce que ſignifiait cet *Arion*, cette lyre et ce laurier dont il avait orné une certaine jatte envoyée à Ferney. Il m'a répondu que ſes artiſtes n'en avaient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle était deſtinée; qu'il n'était pas aſſez ignorant pour ne pas être inſtruit de la couronne de laurier deſtinée au *Taſſe* pour le couronner au capitole; que la lyre était faite à l'imitation de celle ſur laquelle la Henriade avait été chantée; que ſi *Arion* avait par ſes ſons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connaiſſait quelqu'un vivant qui en avait fait davantage, en opérant en Europe une révolution ſubite dans la façon de penſer; que la mer, ſur laquelle nageait *Arion*, était allégorique, et ſignifiait le temps, duquel *Arion* triomphe; que le dauphin était l'emblème des amateurs de lettres qui ſoutiennent les grands hommes durant la tempête.

Je vous rends compte de ce procès verbal tel qu'il a été dreſſé en préſence de deux témoins, gens graves, et qui l'atteſteront par ſerment, ſi cela eſt néceſſaire. Ces gens ont travaillé au grand deſſert *avec figures*, que j'ai envoyé à l'impératrice de Ruſſie: ce qui les a mis dans le goût

1772.

régions ignorantes, ſur les premiers beſoins de la nature.

Je ne connais point de traités ſignés à Potsdam ou à Berlin. Je ſais qu'il s'en eſt fait à Pétersbourg. Ainſi le public, trompé par les gazetiers, fait ſouvent honneur aux perſonnes de choſes auxquelles elles n'ont pas eu la moindre part. J'ai entendu dire de même que l'impératrice de Ruſſie avait été mécontente de la manière dont le comte *Orlow* avait conduit la négociation de Fockſchani. Il peut y avoir eu quelque refroidiſſement, mais je n'ai point appris que la diſgrace fût complette. On ment d'une maiſon à l'autre, à plus forte raiſon de faux bruits peuvent-ils ſe répandre et s'accroître quand ils paſſent de bouche en bouche depuis Pétersbourg juſqu'à Ferney. Vous ſavez mieux que perſonne, que le menſonge fait plus de chemin que la vérité.

En attendant, le grand Turc devient plus docile; les conférences ont été entamées de nouveau; ce qui me fait croire que la paix ſe fera. Si le contraire arrive, il eſt probable que Monſieur *Mouſtapha* ne ſéjournera plus long-temps en Europe. Tout cela dépend d'un nombre de cauſes ſecondes, obſcures et impénétrables, des inſinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulmas, du caprice d'un grand viſir, de la morgue des négociateurs : et voilà comme le monde va. Il ne ſe gouverne que par compère et commère. Quelquefois, quand on a aſſez de données, on devine l'avenir; ſouvent on s'y trompe.

Mais en quoi je ne m'abuſerai pas, c'eſt en

vous

vous pronostiquant les suffrages de la postérité la plus reculée. Il n'y a rien de fortuit en cette prophétie. Elle se fonde sur vos ouvrages, égaux et quelquefois supérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouissent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche : avec cela il est doux de jouir et de se soutenir dans la même force, malgré les injures du temps et la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaisir de vivre tant que je serai dans le monde : je sens que j'ai besoin de vous. Et ne pouvant vous entretenir, il est encore bien agréable de vous lire. Le philosophe de Sans-souci vous salue.

1772.

FÉDERIC.

LETTRE CXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 décembre.

SIRE,

Votre très-plaisant poëme sur les confédérés m'a fait naître l'idée d'une fort triste tragédie, intitulée les loix de Minos, qu'on va siffler incessamment chez les Velches. Vous me demanderez comment un ouvrage aussi gai que le vôtre, a pu se tourner chez moi en source d'ennui ? C'est que je suis loin de vous ; c'est que je n'ai plus l'honneur de souper avec vous ; c'est que je ne suis plus animé par vous ; c'est que les eaux les

1772. plus pures prennent le goût du terroir par où elles passent.

Cependant, comme les confédérés de Crète ont quelque ressemblance avec ceux de Pologne, et encore plus avec ceux de Suède, je prendrai la liberté de mettre à vos pieds la soporative tragédie par la voie de la poste dans quelques jours, et je demande bien pardon à votre Majesté par avance de l'ennui que je lui causerai. Mais il n'y a point de roi qui ne puisse aisément se préserver de l'ennui en jetant au feu un plat ouvrage.

Je suis fidèle à mon café, dont j'use depuis soixante et dix ans, et je le prends à présent dans vos belles tasses, mais ni le café ni votre porcelaine ne donnent du génie; ils n'empêchent point qu'on n'endorme *Fréderic le grand*.

Nous attendons un bon ouvrage auquel vous présidez; c'est celui de la paix entre la Russie et la Turquie: ouvrage que certains critiques ont voulu, dit-on, faire tomber.

J'ignore quel est M. *Basilikof* dont on parle tant: il faut que ce soit un auteur d'un grand mérite, et qui ait un style bien vigoureux. Votre Majesté a bien raison, en fesant si bien ses affaires, de rire des faiblesses humaines; elle est au comble de la gloire et de la félicité, supposé que tout cela rende heureux; car il faut sur-tout la santé pour le bonheur. Je me flatte qu'elle n'a point d'accès de goutte cet hiver. Un héros, un législateur, un poëte charmant, un homme de tous les génies n'est point heureux quand il a la goutte, quoi qu'en disent les stoiciens.

Mon contemporain *Thiriot* eſt mort. J'ai peur qu'il ne ſoit difficile à remplacer : il était tout votre fait.

1772.

J'ai reçu une lettre d'un de vos officiers, nommé *Morival*, qui eſt à Véſel ; il me marque qu'il eſt pénétré de vos bontés, et qu'il voudrait donner tout ſon ſang pour votre Majeſté. Vous ſavez que ce *Morival* eſt d'Abbeville, qu'il eſt fils d'un certain préſident d'*Etallonde*, le plus avare ſot d'Abbeville : vous ſavez qu'à l'âge de dix-ſept ans il fut condamné avec le chevalier de *la Barre* par des monſtres velches au plus horrible ſupplice pour avoir chanté une chanſon, et n'avoir pas ôté ſon chapeau devant une proceſſion de capucins. Cela eſt digne de la nation des tigres-ſinges qui a fait la Saint-Barthelemi ; cela était digne de Thorn en 1724 ; et cela n'arrivera jamais dans vos Etats. Quelque moine d'Oliva en gémira peut-être, et vous damnera tout bas pour abandonner la cauſe du Seigneur. Pour moi je vous bénis, et je frémis tous les jours de l'exécrable aventure d'Abbeville.

J'oſe dire à votre Majeſté que je crois *Morival* digne d'être employé dans vos armées, et que je voudrais que, par ſes ſervices et par ſon avancement, il pût confondre les tigres-ſinges qui ont été coupables envers lui d'un ſi exécrable fanatiſme. Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, feſant trembler ſes juges et leur pardonnant. Pour moi je ne leur pardonne pas, j'ai toujours cette

1772. abomination ſur le cœur; il faut que je reliſe quelques-unes de vos épîtres en vers pour reprendre un peu de gaieté.

Je me mets à vos pieds, Sire, avec l'enthouſiaſme que j'ai toujours eu pour vous.

Le vieux malade.

LETTRE CXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 décembre.

SIRE,

En recevant votre jolie lettre et vos jolis vers, du ſix décembre, en voici que je reçois de *Thiriot*, votre feu nouvelliſte, qui ne ſont pas ſi agréables.

C'en eſt fait, mon rôle eſt rempli,
Je n'écrirai plus de nouvelles;
Le pays du fleuve d'oubli
N'eſt pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fourniſſent rien,
Soit pour les vers, ſoit pour la proſe;
Ils ſont d'un fort ſec entretien,
Et font toujours la même choſe.
Cependant ils ſavent fort bien
De Frédéric toute l'hiſtoire,
Et que ce héros pruſſien
A dans le temple de mémoire
Toutes les eſpèces de gloire,
Excepté celle de chrétien.

De ſa très-éclatante vie
Ils ſavent tous les plus beaux traits,
Et ſur-tout ceux de ſon génie ;
Mais ils ne m'en parlent jamais.

Salomon eut raiſon de dire
Que Dieu fait en vain ſes efforts
Pour qu'on le loue en cet empire ;
Dieu n'eſt point loué par les morts.
On a beau dire, on a beau faire,
Pour trouver l'immortalité ;
Ce n'eſt rien qu'une vanité,
Et c'eſt aux vivans qu'il faut plaire.

Les ſeules lettres, Sire, que vous dictez à M. de *Catt* mériteraient cette immortalité ; mais vous ſavez mieux que perſonne, que c'eſt un château enchanté qu'on voit de loin, et dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe, quand nous ne ſommes plus, ce qu'on fera de notre chétif corps et de notre prétendue ame, et ce qu'on en dira ? Cependant cette illuſion nous ſéduit tous ; à commencer par vous ſur votre trône, et à finir par moi ſur mon grabat au pied du mont Jura.

Il eſt pourtant clair qu'il n'y a que le déiſte ou l'athée auteur de l'Eccléſiaſte, qui ait raiſon : il eſt bien certain qu'un lion mort ne vaut pas un chien vivant, qu'il faut jouir, et que tout le reſte eſt folie.

Il eſt bien plaiſant que ce petit livre, tout épicurien, ait été ſacré parmi nous, parce qu'il eſt juif.

Vous prendrez ſans doute contre moi le parti

1772. de l'immortalité, vous défendrez votre bien. Vous direz que c'eſt un plaiſir dont vous jouiſſez pendant votre vie; vous vous faites déjà dans votre eſprit une image très-plaiſante de la comparaiſon qu'on fera de vous avec un de vos confrères, par exemple, avec *Mouſtapha*. Vous riez en voyant ce *Mouſtapha*, ne ſe mêlant de rien que de coucher avec ſes odaliques qui ſe moquent de lui, battu par une dame née dans votre voiſinage, trompé, volé, mépriſé par ſes miniſtres, ne ſachant rien, ne ſe connaiſſant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la poſtérité de plus énorme contraſte; mais j'ai peur que ce gros cochon, s'il ſe porte bien, ne ſoit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en ſoit rien; ayez autant de ſanté et de plaiſir que de gloire, l'année 1773, et cinquante autres années ſuivantes, ſi faire ſe peut, et que votre Majeſté me conſerve ſes bontés pour les minutes que j'ai encore à vivre au pied des Alpes. Ce n'eſt pas là que j'aurais voulu vivre et mourir.

La volonté de ſa ſacrée majeſté le haſard ſoit faite.

Fin du Tome troiſième.



